

Perdue au bord de la baie d'Hudson

Micheline Marchand



ROMAN

14 18

DAVID

Perdue au bord
de la baie d'Hudson

DE LA MÊME AUTEURE

Romans jeunesse

Mauvaise mine

Ottawa, L'Interligne, coll. «Cavales», 2014.

Prix du livre d'enfant Trillium 2015.

À la vie à la mort

Ottawa, L'Interligne, coll. «Cavales», 2006 (rééd. 2009).

Une aventure au pays des Ouendats

Ottawa, L'Interligne, coll. «Cavales», 2003 (rééd. 2011).

Nouvelles

Sur les berges de l'infini

Ottawa, Vermillon, 2012.

Micheline Marchand

Perdue au bord
de la baie d'Hudson

ROMAN

David

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Perdue au bord de la baie d'Hudson / Micheline Marchand.

Noms: Marchand, Micheline, 1962- auteur.

Collections: 14/18.

Description: Mention de collection: 14/18

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20190231262 |

Canadiana (livre numérique) 20190231378 |

ISBN 9782895977230 (couverture souple) |

ISBN 9782895977520 (PDF) | ISBN 9782895977537 (EPUB)

Classification: LCC PS8576.A63395 P47 2020 | CDD jC843/.6—dc23

L'auteure tient à remercier le Conseil des Arts du Canada pour son aide financière accordée pour l'écriture de ce roman. Elle remercie également Marc-André Belcourt. C'est grâce à ses histoires, ses expériences et ses précieux conseils que ce roman a vu le jour.

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Ottawa

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 1^{er} trimestre 2020

*À Marc-André Belcourt
qui porte Churchill dans son cœur*

*et à Daniel
pour la profondeur de son regard*

CHAPITRE 1

La fuite

Zoé Delaronde sent qu'on la regarde. Elle lève la tête. Son père l'observe à partir du seuil de sa chambre. Dans sa main, Zoé dissimule rapidement le petit canif bleu qui est devenu son confident. Défiante, elle soutient le regard chagriné de son père. Un curieux mélange de tristesse et d'incompréhension qu'elle connaît. Elle se mordille la lèvre inférieure et détourne les yeux. La mine défaite de son père décuple sa détresse intérieure. Le silence insoutenable se dresse comme une barrière infranchissable entre eux. À quoi parler servirait-il ? Tout a déjà été dit. Michel, mal à l'aise, jette un œil sur la photo placée sur la commode avant de virer sur ses talons.

Un rictus déforme le visage de Zoé qui contemple à son tour la photo prise le jour de ses seize ans. Elle ne reconnaît plus cette jeune femme rayonnante qu'elle a été. Du revers de la main, elle essuie les larmes qui se pointent aux coins des yeux. Depuis un an, tant a changé.

« Personne ne peut m'aider », se désole-t-elle, en frôlant l'épiderme de son bras avec la fine lame du couteau, son complice depuis huit mois. Elle sent déferler ses émotions telle une vague de tsunami et ne se maîtrise plus. Le contact du métal qui déchire sa peau, c'est sa bouée de sauvetage. Voir couler son sang l'apaise et la douleur lui permet d'oublier son trop-plein d'émotion, l'espace d'un moment. Ce répit n'est que temporaire, mais c'est le seul moyen que Zoé a trouvé pour s'arracher à la culpabilité face à l'irréparable.

Un mal de vivre la ronge, la détruit et la consume comme le feu d'une chandelle. Pour retrouver l'équilibre, Zoé sait qu'elle doit partir le plus loin possible. Voilà un mois, elle a pensé se réfugier à Churchill chez son cousin Christophe. Elle attendait le moment propice, mais ce moment ne s'est pas présenté.

Zoé replie son canif et l'enfonce dans sa poche. Partir ne dépend que de sa volonté. Soudain, elle comprend. Il lui faut agir tout de suite avant de changer d'idée. Le 10 octobre 2016. Maintenant. Elle s'empresse de rassembler sa tablette électronique, son téléphone et quelques effets personnels dans son sac à dos en daim. Elle replonge sa main dans la poche, en sort le canif et se met à le frotter comme si elle cherchait à le polir. Puisqu'elle ne pourra pas accéder à la zone sécurisée de l'aéroport avec cette lame, elle se résigne à la déposer sur la commode.

Zoé enfle ses bottes et son parka. Juste avant d'ouvrir la porte, elle lance à l'intention de son père assis dans le salon.

– Je sors, ne t'inquiète pas.

La mort dans l'âme, Zoé fuit la maison familiale de la rue Guy, les yeux voilés par les larmes qui restent figées. D'un pas rapide, elle se rend à l'arrêt d'autobus sur le boulevard Saint-Laurent. Peu après, assise au fond du véhicule, elle frissonne à chaque courant d'air créé par la porte qui ne cesse de s'activer. Mais la fuyarde ne s'en aperçoit pas. Pas plus qu'elle ne voit les bâtiments défiler par la fenêtre. Sa souffrance l'absorbe complètement. Tout ce qu'elle éprouve, c'est son malheur.

Le mouvement brusque d'une passagère qui s'assoit à ses côtés sort Zoé de sa torpeur. En reconnaissant les édifices de la rue Bank, elle se rappelle de ne pas rater l'arrêt pour sa correspondance.

Descendue à l'aéroport international Macdonald-Cartier d'Ottawa, Zoé a le goût de rebrousser chemin. Elle appréhende son départ, mais le juge nécessaire. Elle prend son courage à deux mains et achète un billet pour le premier vol en direction de Winnipeg. Ce n'est qu'au décollage de l'avion, qu'elle se fait un reproche : « J'aurais dû lui laisser un mot. »

Une heure plus tard, l'avion atterrit à Toronto. En attendant sa correspondance, Zoé erre au hasard dans les couloirs de l'aérogare. Près de deux heures s'écoulent avant qu'elle s'assoie tout près de la porte d'embarquement. À côté d'elle, deux femmes âgées savourent lentement leur café tout en se livrant l'une à l'autre. Celle à la coiffure montée en chignon montre des photos de ses petits-enfants à son interlocutrice aux cheveux drus, teints couleur cire à chaussures noires. Lorsque l'agente de bord annonce

l'embarquement, les femmes se placent en tête de la ligne avec empressement. Même si Zoé a hâte elle aussi de reprendre la route, elle monte dans l'avion au dernier moment, afin de diminuer le temps passé dans l'appareil. Chaque fois qu'elle prend un vol, elle sent un lourd poids écraser sa poitrine, son cœur s'accélérer à un rythme affolant et ses voies respiratoires se rétrécir.

La passagère se glisse dans son siège exigü entre le hublot et une trentenaire qui ajuste un casque d'écoute en se dépêchant à commencer le visionnement d'un film sur sa tablette. « Je serai tranquille », pense Zoé avec satisfaction. L'avion décolle et la voyageuse craint d'étouffer. À mesure que l'appareil monte vers le ciel étoilé et s'éloigne de la ville, la sérénité qui la gagne la surprend.

Deux heures plus tard, elle entend l'homme assis devant elle dire au garçon frisé qui l'accompagne :

– Vois-tu les lumières au sol ? C'est Thunder Bay. Dommage qu'il fasse trop noir pour voir le lac Supérieur.

L'enfant étire son maigre cou vers le hublot. Zoé l'imité. Elle salue les faibles lumières qui scintillent au loin, comme des milliers de bougies. Elle connaît bien cette ville du Nord ontarien où elle est née. C'est seulement lorsque sa mère est décédée qu'elle et son père ont déménagé à Ottawa. Elle n'avait que neuf ans. Par la suite, chaque année, pendant les vacances d'été, elle est revenue à Thunder Bay chez son grand-père paternel. La dernière fois qu'elle a foulé le sol de cette ville, c'était voilà un an lors des funérailles de son aïeul.

Pendant les dernières années de sa vie, son grand-père a dû vendre sa maisonnette pour prendre un logement dans le foyer. À cœur joie. Zoé s'est toujours demandé comment un amoureux des espaces ouverts avait réussi à trouver son bonheur dans sa chambre étroite. Il maintenait que tout ce qui lui manquait, c'était sa viande sauvage et sa pêche. « Lui, il savait bien prendre la vie », constate-t-elle, toujours admirative de cet homme qu'elle aimait.

Zoé s'ennuie de ces étés d'insouciance remplis de précieux souvenirs : des parties de pêche, des visites au Fort William, des baignades dans l'eau glaciale du lac Supérieur et des soirées passées devant le feu de camp.

Ces moments nostalgiques cessent brusquement lorsque l'avion traverse une zone de turbulence qui propulse Zoé contre le siège avant. Elle se ressaisit, mais une boule se forme dans son ventre, ses tripes s'entortillent. D'un geste inconscient, sa main cherche le canif dans sa poche. L'absence de son complice l'angoisse. Pour tempérer l'anxiété, elle respire profondément comme le lui a enseigné sa psychiatre. « Ses séances thérapeutiques auront au moins servi à ça », reconnaît-elle.

Même si l'adolescente sait qu'il reste à peine trente minutes avant l'atterrissage, ce court laps de temps lui semble éternel. Quand Winnipeg illuminée surgit enfin de la noirceur, Zoé sourit faiblement. « Partir, c'était la bonne décision », se reconforte-t-elle. Cependant, le doute la tenaille toujours, comme le désir de brandir son couteau.

CHAPITRE 2

Une nuit de découvertes

Dès que les roues touchent le sol en faisant quelques sauts, Zoé, à l'instar de nombreux passagers, allume par automatisme son téléphone. Les courriels défilent, les textos l'attendent. Elle lit les derniers messages :

Où es-tu ?

T'es chez Jean-Yves ?

Je te cherche partout.

Zoé ne sait quoi répondre. Pourtant, si elle ne donne pas signe de vie, son père n'hésitera pas à faire appel à la police. Elle tape :

Je fais une pause.

Zoé éteint brusquement son téléphone et empoigne son sac à dos. Elle veut débarquer de l'appareil et au plus vite. Toutefois, les gens dans la file devant elle ont également hâte de mettre les pieds sur terre.

La voyageuse est encore loin de sa destination ultime. Prendre un vol vers Churchill sur les ailes de Calm Air lui coûterait les yeux de la tête et grugerait ses minces économies. Puisqu'aucune route terrestre ne relie la capitale de l'ours polaire au reste du monde, elle prendra le train.

À partir des fenêtres de l'autobus 15 qui la mène au centre-ville de Winnipeg, les yeux de Zoé découvrent la capitale du Manitoba pour la première fois. Peu de gratte-ciels. De larges routes. Moins de monde se promène sur les trottoirs que sur ceux d'Ottawa le soir. Une vingtaine de minutes plus tard, elle descend sur l'avenue Portage et pendant dix minutes, poursuit sa route à pied jusqu'à ce qu'elle arrive devant un édifice en pierre grise de quatre étages. En lisant « La gare Union », elle se dit : « Le même nom que la gare de Toronto. Ça manque d'originalité ! » Au haut de la devanture blanchâtre, une horloge lui rappelle qu'il est tard. Minuit vient tout juste de sonner.

En poussant les lourdes portes, Zoé pénètre dans un hall monumental et s'arrête net devant le bijou architectural qui s'élève au-dessus d'elle. La grande voûte centrale, couronnée d'un colossal dôme décoratif domine l'entrée grandiose de la gare. Le plan est simple et sa construction symétrique. Après quelques moments, la jeune femme s'enfonce plus loin dans l'édifice et se rend au guichet où elle dévisage le préposé.

- Un billet, classe économique pour Churchill.
- Vous êtes chanceuse, lui répond l'homme, il y a un départ tôt demain matin.
- Rien ce soir ? réplique-t-elle d'un ton dépité.

« Une autre citadine qui s’imagine pouvoir se rendre au Nord à n’importe quelle heure du jour », se désole le commis, qui, découragé, répond d’un ton indifférent :

– Désolé.

– Pas autant que moi, soupire Zoé.

– Tu peux attendre ici jusqu’au départ du dernier train, juste après une heure. Ensuite, on ferme boutique pour la nuit.

« Il faudra prendre mon mal en patience », se résigne-t-elle.

Billet en main, l’adolescente vagabonde dans le bâtiment qui rappelle une autre époque. En face du guichet, neuf grands panneaux accrochés au mur racontent l’histoire de la gare. Zoé s’attarde devant une photo prise en 1910 où l’on voit environ deux cents personnes de tous âges, enveloppées dans d’épais manteaux, qui regardent dans la même direction, sur le quai. Le texte du panneau précise que ces immigrants font partie des plus de deux cents mille Européens venus s’installer au Manitoba, attirés par les terres agricoles et une plus grande liberté. Zoé constate que les motivations qui poussent les gens à quitter leur pays n’ont pas beaucoup changé.

Son tour de la gare terminé, Zoé s’assoit dans la sombre salle d’attente et observe les quelques personnes qui y traînent. D’abord, un homme caché derrière un journal. Son pantalon en coton beige bien repassé tombe sur des souliers de marche couleur orange fluorescent. Tout au fond, un jeune homme dort. Elle le détaille. Son corps dégingandé est avachi sur le siège. Les bras croisés sur sa poitrine se soulèvent à une cadence régulière. Ses pieds reposent sur ses

bagages. Un chapeau de fourrure enserre la tête où une partie du visage demeure cachée par des mèches rebelles couleur paille. « J'aimerais bien pouvoir roupiller comme ça », pense Zoé, envieuse. Imitant le dormeur, elle ferme les yeux. Mais ses pensées la taraudent et l'empêchent de sommeiller. Incapable de se reposer, elle décide de ne pas attendre la fermeture des lieux et d'aller à la rencontre de la ville.

* *
*

À l'extérieur, une poussière de neige couvre rues et trottoirs. Le vent frisquet et la fraîcheur de la nuit revigorent Zoé. Elle trouve ce climat plus agréable que le froid humide d'Ottawa qui s'infiltré dans les vêtements et pénètre chaque pore de la peau. L'adolescente tente de s'orienter dans cette ville qu'elle ne connaît pas. Devant elle, la rue Main. Quel chemin prendre ?

En face, l'avenue Broadway s'étale sur toute sa longueur. Elle emprunte cette large artère bordée d'arbres dénudés de feuilles et, quinze minutes plus tard, se retrouve devant le Palais législatif du Manitoba. Au sommet du dôme qui chapeaute l'édifice, une sculpture éclairée attire l'œil de la passante. La splendide figure dorée d'un jeune homme en élan de course tient une gerbe de blé sur son bras gauche et un flambeau dans sa main droite. Son regard est porté vers le ciel. « Ça donne le goût de m'envoler avec lui », rêve Zoé en s'engageant dans un sentier qui la mène face à une autre statue, moins lumineuse, celle-là. Un rictus de dégoût déforme le beau visage de la

jeune Delaronde. Ses yeux se durcissent comme de la pierre tandis qu'un goût amer lui monte dans la bouche. Elle a tout de suite reconnu la reine Victoria, assise sur son trône, un sceptre dans la main droite, symbole de l'autorité suprême qui lui a permis de régner pendant plus de soixante ans sur l'Empire britannique et de faire pendre Louis Riel, défenseur du peuple métis.

Zoé s'éloigne pour se diriger vers le sud du palais législatif. Les globes lumineux éclairent le sentier parsemé de pièces d'art qui rappellent certains jalons heureux et malheureux de l'histoire canadienne.

Une fillette toute maigre, pieds nus, les mains sur le cœur, interpelle la promeneuse surprise de tomber sur la statue d'un enfant. Elle sort sa lampe frontale de son sac à dos afin d'éclairer et de lire les explications sur la plaque. La fillette aux tresses évoque les millions de victimes du Holodomor, le génocide par la faim perpétré en Ukraine de 1932 à 1933 par le régime de Joseph Staline. Encore bouleversée par cet exemple de la bêtise humaine, ce n'est qu'une fois parvenue à la Place Manitoba conçue en forme de cercle, qu'elle évacue son humeur noire. De l'autre côté de l'avenue Assiniboine, le pied de la marcheuse glisse sur une fine plaque de glace noire. Zoé perd l'équilibre et se retrouve sur le dos.

– Maudit! peste-t-elle.

En se relevant, elle s'étonne de se trouver face à une majestueuse statue de bronze.

– Le père du Manitoba! s'exclame tout haut la jeune Delaronde.

Zoé fait plusieurs fois le tour de Riel qui brandit l'Acte du Manitoba dans sa main gauche. Son

cœur danse en admirant le travail de l'artiste qui a rendu toute la grandeur à ce bâtisseur de pays. Elle aime ce Riel qu'elle examine sous toutes ses coutures. Son costume cravaté reflète l'homme d'État, tandis que les mocassins qu'il porte aux pieds et la ceinture fléchée autour de sa taille témoignent de son appartenance à la Nation métisse. La poitrine de Zoé se gonfle de fierté, réveillant en elle ses racines métisses.

« Papa adorerait bien ce Riel », estime-t-elle, en prenant un égoportrait devant la statue. Elle pitonne pour l'envoyer à son père, mais se ravise.

À l'exemple de son héros, Zoé tourne le dos à la reine Victoria pour continuer vers le sud, vers l'avant, vers la rivière Assiniboine, cette importante route fluviale pour les Autochtones, les explorateurs, les commerçants de fourrures et, plus tard, les bateaux à vapeur. Elle compte les quarante-six marches qui la mènent à la promenade riveraine. Sans réfléchir, elle prend le sentier à sa droite et longe le cours d'eau. « C'est tranquille. Trop tranquille », s'inquiète-t-elle. À Ottawa, elle ne se promène jamais seule la nuit sur les sentiers qui bordent le canal Rideau.

Au loin, une forme humaine se dirige vers Zoé. Le faible éclairage ne permet pas de distinguer s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Depuis qu'elle a mis les pieds au Manitoba, elle a l'impression de vivre dans un rêve, dans une zone, une bulle. C'est comme si rien ne pouvait l'atteindre, comme si l'on veillait sur elle. Ce sentiment de sécurité se dissipe rapidement, car soudain le lieu lui rappelle des images troublantes qu'elle a vues dans les actualités voilà deux ans. Elle se trouve tout près de l'endroit où

Tina Fontaine, une Autochtone de quinze ans, a été retrouvée morte, son corps dans un sac, repêché par la police au fond des eaux boueuses de la rivière Rouge. Un frisson de dégoût et de révolusion secoue le corps de la jeune Métisse. La peur prend le dessus du rationnel. Elle essaye de se convaincre qu'il n'y a aucun danger, que la plupart des êtres humains sont bons, tout en sachant pertinemment que l'exception confirme la règle. Ses sens s'éveillent comme des boucliers prêts à contrer une envolée de flèches.

Elle surveille la forme qui s'approche, le dos voûté, les mains dans les poches de son manteau noir. « Elle cherche à conserver sa chaleur, se dit Zoé. Elle a peut-être aussi peur que moi ? » Lorsqu'enfin elle croise l'autre personne, celle-ci relève la tête dissimulée sous son capuchon. Une fille lui sourit et poursuit sa route. La tension tombe aussitôt.

Savoir qu'il y a quelqu'un tout près rassure Zoé. Elle file la promeneuse nocturne qui s'éloigne de la berge et emprunte un sentier qui mène à un amphithéâtre naturel peu profond. Tout près, la fille s'arrête devant une sculpture grandeur humaine à forme féminine et dépose du tabac sur des pierres rondes qui entourent le pied du monument de granit blanc de deux mètres de haut. Zoé s'approche de la fille énigmatique et lui demande d'une voix douce :

– Tu viens ici souvent ?

– Ça m'apaise, répond l'autre d'une voix basse sans relever la tête.

– Tu préfères venir ici la nuit ?

– Les touristes sont couchés. Tout est tranquille.

– Pour ça... confirme Zoé.

– Ce soir, je n'ai pas rencontré un chat, et voilà qu'on se croise deux fois.

– Je t'ai suivie, avoue Zoé.

La fille dévisage son interlocutrice et lui répond avec aplomb.

– C'est peut-être moi qui t'ai guidée ?

Zoé est sceptique. Comment cette personne qu'elle n'a jamais rencontrée, pourrait-elle la guider ?

– Comme moi, tu es venue pleurer la disparition d'un être cher.

Ces paroles, prononcées avec certitude, ébranlent Zoé. Elle se ressaisit en se disant que la fille parle sans doute de façon générale. Après tout, se raisonne-t-elle, tout le monde pleure la perte de quelqu'un. Néanmoins, elle ne peut s'empêcher d'évoquer la mort de son frère Paul et de sa mère. Elle les a pleurés tous les deux. Mais ce n'est qu'après les funérailles de son grand-père que les vannes se sont ouvertes.

En plus de la perte de son aïeul, il y a eu les mots sortis de la bouche de sa grand-tante Irène, des mots qui ont marqué au fer son cœur. Debout près du buffet, au moment de choisir un biscuit, la vieille femme ridée à la peau cirreuse a houspillé à son intention :

– C'est la p'tite meurtrière.

Du coup, le visage de Zoé a blêmi. Son oncle, qui se tenait tout près, a tout de suite pris le coude de sa mère. Malgré la grippe de fer qui la traînait vers la porte de sortie, Irène a réussi à se tortiller suffisamment pour lancer un sourire malicieux vers sa petite-nièce qui est restée clouée sur place.

Impossible d'arracher ses mots de la tête. Les sanglots n'avaient pas suffi à assécher sa peine. Depuis, les larmes de sang, qui ont remplacé l'océan déversé de ses yeux, atténuent tant bien que mal son désespoir.

Se retrouver devant ce monument suscite les émotions enfouies en son for intérieur et l'oblige à reconnaître qu'elle n'est pas la seule à souffrir.

– Il y a trois ans, raconte l'inconnue, ma sœur a disparu en Colombie-Britannique. Ici, près de ce monument érigé par le gouvernement du Manitoba à la mémoire des femmes autochtones assassinées et disparues, je sens sa présence, son esprit.

Les deux filles restent un moment en silence chacune embrassant sa peine. Après un moment, elles se saluent d'un hochement de la tête et poursuivent leur chemin chacune de son côté.

Zoé suit la rivière Assiniboine jusqu'à la Fourche, là où elle se déverse dans la rivière Rouge et aboutit à l'Esplanade Riel. De nombreux câbles obliques accrochés à un pilon de 57 mètres soutiennent le pont qui invite la flâneuse vers la rive opposée. Dès qu'elle met le pied dans Saint-Boniface, elle a l'impression d'être dans un village urbain. Elle se dirige vers la cathédrale éclairée qui domine ce quartier historique francophone. Lorsqu'elle arrive devant la structure illuminée qui l'appelle, elle est surprise de constater qu'il ne reste que les murs de l'édifice. Elle traverse le cimetière en empruntant la grande allée. La tombe de Louis Riel s'y trouve, mais elle ne la voit pas. Elle n'a d'yeux que pour les vestiges de la cathédrale, une coquille qui tend ses mains mutilées vers les cieux. Avec ses doigts, Zoé

effleure les hautes façades de calcaire en imaginant sa splendeur d'antan. C'est alors qu'un battement d'ailes attire son regard vers le large trou circulaire dans le mur autrefois décoré d'une rosace. Un gros oiseau à plumage blanc traverse cet espace vide et se dirige vers la rivière en planant gracieusement. Zoé reconnaît le pélican d'Amérique et se demande pourquoi cet oiseau migrateur traîne toujours sur les rives manitobaines. Le pélican s'envole au loin et Zoé passe dans l'ouverture centrale pour admirer les ruines de ce qui aurait été l'intérieur du bâtiment. Au fond des entrailles de la vieille cathédrale, elle découvre une église plus moderne. « Le neuf qui se construit sur le vieux », reconnaît-elle.

Derrière l'édifice, du côté de la rue Aulneau, une autre sculpture attire son attention. « Décidément, les Manitobains aiment leurs statues », conclut-elle. Cette œuvre abstraite intrigue la jeune Métisse. Au milieu de deux murs semi-circulaires en béton, elle découvre Riel encore une fois. Néanmoins, ici, le chef métis se dresse nu et difforme. Cette représentation expressionniste de son héros tourmenté l'émeut. La statue du Riel fort, fier, confiant qui trône sur le terrain de la législature lui a inspiré un coup de cœur. Ce Riel-là prend la place qu'il mérite dans l'histoire du Manitoba et du Canada. Voilà que cette autre sculpture d'un être tordu et angoissé la bouleverse d'autant plus. « Trop souvent, c'est comme ça que je me sens », reconnaît-elle tristement.

En revenant vers la rivière, sentant la fatigue accumulée alourdir ses jambes, Zoé ralentit le pas. Elle consulte son téléphone et soupire. Encore quelques heures avant le départ de son

train. Plutôt que de traverser le pont, elle se dirige à l'ouest sur l'avenue Taché et se retrouve dans le parc commémoratif Elzéar Goulet.

Zoé longe une première paroi ondulée et a recours à sa lampe frontale pour mieux éclairer et lire les mots gravés sur la crête de la vague.

La mort de Scott «reste dans les mémoires, au profit des clameurs de certains, tandis que des milliers de gens n'ont jamais entendu un mot sur [la mort de Goulet]; ces deux événements ont pourtant laissé une tache sombre dans l'histoire [du Manitoba].» – Joseph Tennant, membre du corps expéditionnaire de la rivière Rouge de Wolsley.

Fille de Métis militant, Zoé sait que l'opposition farouche de Thomas Scott au gouvernement provisoire de la Rivière-Rouge a poussé celui-ci à l'exécuter en 1870. L'incident a mis le feu aux poudres au Canada anglais. Par contre, elle ne connaît rien au sujet de Goulet. Pourquoi Joseph Tennant attachait-il une importance au décès de cet homme ?

D'autres plaques, découvre Zoé, racontent les événements tragiques qui se sont déroulés tout près. Ainsi, elle apprend que Goulet, membre du gouvernement provisoire, était facteur. Chaque semaine, ce père de famille parcourait la route entre Pembina et le poste de traite Upper Fort Garry en traîneau à chiens ou à cheval. Après la cession au Canada du territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le gouvernement de Macdonald envoya l'expédition Wolsley au Manitoba. Certains des mille deux cents soldats semèrent

la terreur et harcelèrent les Métis qu'ils tenaient responsables de la mort de Scott.

Lorsqu'un groupe de miliciens qui carbu- raient à la haine reconnurent Elzéar Goulet, ils se mirent à ses trousses. Le Métis tenta de semer ses assaillants en se jetant dans les eaux opaques de la rivière Rouge. Ses agresseurs, fous de rage, refusèrent de le laisser filer. Il leur fallait à tout prix empêcher Goulet de se réfugier sur l'autre berge. Cruellement, ils le bombardèrent de roches jusqu'à ce qu'ils l'assomment.

La jeune Métisse frissonne. « Il n'avait que trente-trois ans ! » s'indigne-t-elle en pensant à la famille qui l'a pleuré. Quelle haine habitait ces meurtriers ? Elle se pose la question en levant les yeux mornes sur l'imposante structure du Musée canadien des droits de la personne qui trône de l'autre côté de la rivière. « Heureusement que les temps changent », se console-t-elle en s'adossant au mur du mémorial. Malgré la pierre froide et humide, sa fatigue l'emporte et elle s'assoupit.

Le son de freins de voiture réveille Zoé. Elle allume son téléphone et constate que son père lui a envoyé de nombreux textos. Elle lui répond sommairement :

Tout va bien.

En voyant l'heure, Zoé panique. Elle a à peine le temps de regagner la gare. « J'avais pourtant toute la nuit, grommelle-t-elle en partant à la course, son sac à dos ballottant sur ses hanches. Qu'est-ce que je vais faire si je rate mon train ? »

CHAPITRE 3

En route pour Churchill

À bout de souffle, Zoé halète comme un chien assoiffé. Son corps en sueur réclame de l'eau. Pourtant, elle ne ralentit pas la cadence. Elle veut à tout prix prendre ce train, car le prochain n'est que dans quelques jours. Propulsés par la crainte, ses pieds foulent durement le pavé. Après avoir franchi le kilomètre et demi dans un temps record, elle arrive à la station Union épuisée.

Le préposé de la gare voit la jeune femme qui arrive à la course lever les yeux vers l'horloge murale et s'arrêter net. Il se souvient d'elle. La veille, il lui a vendu un billet pour Churchill. Il s'approche de la voyageuse et la rassure :

– Votre train est toujours en gare. Allez !
Courez !

Zoé se dirige prestement sur le quai où les gens font la queue. En la voyant arriver en trombe, le jeune homme au chapeau de fourrure qu'elle a vu la veille dans la salle d'attente lui sourit de toutes ses dents.

– Le train a pris du retard. Il t'attendait, lui lance-t-il, les yeux rieurs.

Essoufflée, Zoé esquisse un demi-sourire et monte dans le train en suivant le voyageur loquace qui se présente tout en empruntant le couloir à sa droite.

– Moi, c’est Ludo, Ludovic Hutlet.

– Moi, Zoé Delaronde.

– Notre wagon, c’est celui des pauvres, l’autre abrite les voitures-lits des riches, ajoute-t-il.

– Je ne t’imaginai pas comme ça.

Ludo s’étonne. Il n’a jamais vu cette personne. Comment aurait-elle pu l’imaginer ?

– Tu m’as déjà vu... dans tes rêves ?

Zoé secoue la tête et lui explique :

– Hier, tu dormais comme un gamin dans la salle d’attente.

– J’ai fermé l’œil avant la fermeture de la gare. Puis, dormir, c’est facile après une si longue route.

En voyant les épais sourcils de Zoé former des points d’interrogation, il précise :

– Je suis parti de Namur en Belgique et je suis arrivé à Winnipeg via Bruxelles, Montréal et Toronto.

Zoé se demande pourquoi Ludo a traversé l’Atlantique pour se rendre à Churchill. « Peut-être fuit-il, comme moi ? » se questionne-t-elle en regardant le jeune homme se déplacer vers le fond du compartiment.

Zoé se laisse tomber dans un siège spacieux et prend possession du royaume qui sera le sien pour les quarante-six prochaines heures. Les larges fenêtres laissent entrer le soleil qui lui réchauffe le visage. Que le siège voisin du sien demeure vide lui fait plaisir.

Le train se met en branle, quitte la ville, passe un pont, avance lentement au milieu des champs

en longeant les fermes. Zoé admire le paysage qui défile sous ses yeux. Assommée par le manque de sommeil, elle somnole. Toutefois, chaque beuglement de sifflet du train la réveille.

L'inconfort provoqué par la tension des muscles de son cou pousse la voyageuse à se lever afin de se dégourdir. Lentement, elle traverse les étroits couloirs qui mènent d'une voiture à l'autre. Aux toilettes, elle prend de l'eau au creux de ses mains et s'éclabousse le visage. Les gouttelettes froides piquent son épiderme comme des petites aiguilles. Le choc réveille son corps, mais sa tête reste léthargique.

Entre deux compartiments, le rythme du train ballotte vivement Zoé de gauche à droite. Subitement affaiblie par un malaise semblable à un mal de mer, elle s'évanouit. Quelques instants plus tard, elle reprend conscience dans les bras d'un étranger. Ses yeux fixent les poils drus d'une moustache en trait de crayon s'agitant sous un nez proéminent. Désorientée, elle suit le mouvement des lèvres de l'homme, mais elle ne l'entend pas. Enfin, une voix chantante qu'elle reconnaît l'extirpe de sa torpeur. Ludo se tient au-dessus d'elle et affirme :

– Tu aurais pu te blesser si tu n'étais pas tombée dans les bras de Monsieur...

– Jacques Desrosiers, se présente l'homme à la voix nasillarde.

– Que j'aurais aimé être à votre place, soupire Ludo de façon exagérée.

Zoé rougit de timidité même si elle sait qu'il la taquine. Elle reprend rapidement ses forces, son ventre gargouille en guise de protestation.

– Vous êtes déshydratée ? lui demande Jacques.

– C’est vrai que j’ai peu bu ou mangé depuis hier.

– Je vous paye un repas à tous les deux, offre l’homme.

Zoé se lève et refuse poliment.

– Ça n’est pas nécessaire, je vais bien à présent.

– Je n’aime pas manger seul, insiste Jacques.

– Moi, j’accepte volontiers votre invitation et Zoé aussi, tranche Ludo.

Prenant l’adolescente par le bras, il l’entraîne en direction de la voiture-restaurant. Les trois s’installent à côté d’un autre trio. Une mère d’à peine vingt ans mouche un bébé qui bave tandis que le deuxième enfant se barbouille le visage avec de la crème glacée.

Ludo sourcille lorsque son hôte commande pour les trois sans demander l’avis de ses invités. Zoé suit des yeux le garçonnet assis à la table voisine de la leur qui se glisse hors de son siège et se promène allègrement dans le wagon à la recherche d’amis. Les enfants de cet âge l’attirent, mais elle les évite, car ils lui rappellent Paulo et cela l’attriste. Elle reporte son attention sur son hôte.

– Si vous n’êtes pas un touriste, qu’est-ce qui vous attire ici ? lui demande-t-elle.

La question surprend Jacques.

– Qu’est-ce qui te fait dire que je ne suis pas un touriste ?

– Bien, vous ne regardez jamais par la fenêtre. Alors, poursuit Zoé, j’en déduis que la nature vous laisse complètement indifférent ou vous connaissez déjà bien ce paysage.

– C’est vrai, avoue Jacques, je me rends à Churchill quelques fois par année pour le travail.

Ludo, impressionné de la perspicacité de son amie, y va de sa propre interrogation.

– Vous prenez toujours le train ?

– J’ai peur de l’avion. Puis, être enfermé, loin des distractions, m’oblige à lire, à écrire et à faire le point sur le travail que j’aurai à faire lors de mon séjour au Centre d’études nordiques de Churchill.

– Vous avez perdu le Nord, et là-bas vous le cherchez ? demande Ludo qui se veut drôle.

La question ne fait pas rire Jacques qui tâche de satisfaire la curiosité de son interlocuteur.

– C’est un centre indépendant qui cherche à promouvoir l’éducation et la recherche. J’y viens depuis douze ans. J’observe l’évolution et la santé des glaces. Le lieu de transition entre la terre et la banquise, c’est l’habitat optimal pour l’ours polaire, car les phoques se trouvent dans cet endroit où la glace se brise. Hélas, les banquises se dégradent de plus en plus. Depuis vingt ans, la température de la surface de la baie d’Hudson s’est réchauffée de trois degrés. L’impact sur les ours est énorme puisqu’ils peuvent difficilement survivre sur terre pendant plus de cent quatre-vingts jours. Selon les études de mes confrères, chaque année, les ours passent un jour de moins sur la glace.

– Pourtant, un jour, c’est si peu, commente Ludo.

– Dans trente ans, ça représentera trente jours de moins, lui rappelle le scientifique.

– Les pauvres ours ! s’exclame Zoé.

– Avec ces changements climatiques, l’être humain va aussi souffrir, marmonne le chercheur.

– Sauf que nous, on pourrait modifier notre comportement si on le souhaitait. Pas eux, note Ludo d'un ton mordant.

Jacques Desrosiers va pour répliquer, mais s'arrête en constatant qu'on tire sur son pantalon. Le garçonnet sollicite son attention avec insistance. L'interruption agace l'homme qui choisit d'ignorer l'enfant. Ludo parle au petit qui babille. Plus Ludo converse avec l'usurpateur, plus Jacques s'exaspère. Lorsque le chercheur s'aperçoit que l'enfant a laissé des marques de crème glacée sur son pantalon beige, il est hors de lui. Il fait signe au garçon de partir et dit sèchement en anglais :

– Ceux qui ne peuvent pas prendre soin de leurs enfants devraient rester chez eux.

Dépité, l'enfant rejoint sa mère qui, face aux mots blessants, blanchit légèrement. Elle continue à savourer lentement un café et à fredonner doucement une berceuse près de l'oreille du bébé endormi sur son épaule. Cette impassibilité énerve Jacques davantage. Pour détendre l'atmosphère, Zoé relance la conversation.

– Monsieur Desrosiers, où en étions-nous ?

– Oui, où en étions-nous ? répète Jacques qui oublie ses paroles blessantes.

– Au café, lui rappelle-t-elle, mais je n'en bois pas.

– Moi, ça m'empêche de dormir, laisse tomber Ludo en se levant bruyamment.

Lorsqu'il voit qu'il a attiré l'attention de sa voisine, il remercie son hôte et lance la serviette de coton sur la table de manière à heurter le verre de vin de Jacques. Le liquide rouge renversé s'imbibe dans la chemise de l'homme abasourdi.

– Désolé, s'excuse Ludo en faisant de fausses courbettes.

Il se tourne pour quitter le wagon en lançant un sourire narquois vers la femme qui ricane.

Un serveur s'empresse d'éponger le dégât avec des serviettes. Zoé remercie son hôte pour le repas et emboîte le pas à Ludo.

– Quel impertinent ! peste le Belge en pénétrant dans leur wagon.

– Tu as bien voulu t'empiffrer à ses dépens, le nargue Zoé.

– Ce n'est pas la manière de traiter les gens. Si j'avais su qu'il allait insulter cette pauvre fille, je n'aurais pas partagé sa table.

– Facile à dire le ventre plein.

Ludo poursuit sa tirade.

– Il se croit vraiment le nombril du monde, celui-là. Il aurait tout de même pu s'intéresser à nous, te demander par exemple ce que tu venais faire dans cette région éloignée.

Le commentaire n'exige aucune réponse. Et même si c'était le cas, Zoé resterait muette, car elle-même n'est pas sûre de son but. En arrivant à la hauteur du siège de Zoé, Ludo lui souhaite galamment de faire le plus beau des rêves. C'est ce que désire la voyageuse de tout cœur. Cependant, elle redoute les cauchemars qui, tel un boa constricteur, étouffent son sommeil depuis des mois. Son regard embrasse l'immense territoire manitobain et le néant vers lequel cette route la mène. Le soleil disparaît derrière l'horizon et une rougeur enflamme le paysage. Puis la nuit tombe. Crevée, Zoé pose la tête sur le siège vacant à côté du sien et s'endort.

Aucun cauchemar ne la visite. À l'aube, Zoé ouvre les yeux et distingue les arbres gris sombre, à peine visibles dans la pénombre. Elle grignote sa dernière barre d'énergie en attendant le retour du soleil qui tarde à se lever.

– Tu permets ?

Zoé se tourne vers la voix de Ludo qui désigne le siège à côté du sien. Sans attendre une réponse, il se glisse dans le fauteuil et ajoute :

– Ma voisine ronfle.

L'idée de faire la route seule avait plu à Zoé. Elle est donc surprise du réconfort que lui inspire la présence de Ludo qui ne cesse de s'extasier devant le paysage. Tout ce qu'il voit le fascine. « C'est l'émerveillement qui rappelle l'enfance », juge-t-elle, envieuse de la joie de vivre de son compagnon de route.

– Vous en avez de l'eau au Canada ! s'exclame le Belge. Tous ces lacs et rivières que le train doit contourner ! Et ces distances folles à parcourir ! Quand nous descendrons enfin à Churchill, nous aurons effectué 1 700 kilomètres. Selon la carte, à un moment donné, on va même traverser un bout de la Saskatchewan.

– Tu en connais plus au sujet de mon pays que moi, s'étonne Zoé.

– Je rêve de mettre les pieds à Churchill depuis des années.

– Pour les ours polaires ?

– Pour les aurores boréales.

Zoé sait que cette ville nordique est un des rares endroits habités où l'on peut observer les ours polaires dans leur état naturel. Elle n'a jamais pensé qu'il y avait une autre raison de visiter cette contrée éloignée.

– T’as fait toute cette distance juste pour ça ?
Ludo ignore la question et poursuit.

– Les marionnettes, comme on les appelle souvent, se manifestent en haute latitude, aux deux pôles magnétiques de la terre, dans les hémisphères nord et sud. À Churchill, c’est facile d’admirer la danse de ces phénomènes célestes. J’ai loué une maisonnette pour l’hiver. Je compte me régaler les yeux. Et toi, c’est pour les ours ?

– Je rends visite à mon cousin, s’empresse-t-elle de lui répondre, le regard fuyant.

Ludo devine que la jeune femme ne dit pas toute la vérité. Pour dissiper la gêne, il change le sujet.

– Elle est belle la gare Union.

Soulagée que la conversation prenne une autre tournure, Zoé l’alimente.

– As-tu remarqué la pierre mouchetée ?

– Ouais. C’est un effet créé par les fossiles, un vestige des galeries creusées dans la boue par les organismes qui y cherchaient de la nourriture et un refuge il y a des millions d’années.

– Moi, j’en ai vu ailleurs en ville, comme sur le revêtement extérieur de la nouvelle cathédrale et au palais législatif.

– Il y a bien des places pour les voir. Au Canada, ce calcaire a servi à construire plus de quatre mille bâtiments, près de la moitié ici, au Manitoba.

– Comment tu sais tout cela ? s’épate Zoé devant cette érudition.

– La carrière d’où on extrait cette pierre, la pierre de Tyndall, a été achetée par un Belge arrivé au Manitoba en 1904. Tu vois, je m’inté-

resse particulièrement à la communauté belge d'ici.

La Franco-Ontarienne, qui a toujours cru que les plus vieilles familles canadiennes-françaises du pays étaient issues de la France, ne cache pas son étonnement.

– Elle existe toujours ?

– Il paraît. Avant de quitter le Manitoba, je ferai un pèlerinage aux lieux foulés par mes ancêtres.

– Tes ancêtres ?

– Mon grand-père était Franco-Manitobain, un descendant d'immigrants arrivés en 1892.

– Si ton grand-père est d'ici...

– Il fréquentait le Club belge, le point névralgique de la vie communautaire des Belges. Il s'est lié d'amitié avec un journaliste bruxellois de passage qui l'a invité à visiter le pays de ses ancêtres. Il faut croire qu'il avait envie de voir le monde.

– Comme toi.

– Il est arrivé à Namur où il a rencontré celle qui est devenue ma grand-mère. Jusqu'à récemment, je ne connaissais pas les origines de mon grand-père. C'est lorsque j'ai décidé de faire un séjour à Churchill que mon père m'a raconté le peu qu'il savait de notre histoire familiale. Mes aïeux, Jozef et Félicité Hutlet et leurs huit enfants quittèrent leur village ardennais en quête d'un monde meilleur. Une visite au Musée Red Star Line à Anvers m'a appris qu'ils s'étaient embarqués à bord du SS Mongolian de Cunard Line avec dans leurs valises, un gaufrier en fonte, une poêle pour faire du pâté d'Ardenne et quelques outils. Le 10 mars 1892, au bout de

vingt-cinq jours de voyage, ils sont arrivés via Halifax à la gare de Holland au Manitoba.

– Et tes parents ne t'en ont jamais parlé ? s'étonne Zoé.

Ludo hausse les épaules et se rembrunit. Il n'a pas le goût d'expliquer sa dynamique familiale.

– Secret de famille, chuchote-t-il en portant le doigt à ses lèvres.

CHAPITRE 4

Une héroïne improbable

– Moi, j’ai juste hâte d’arriver, se lamente Zoé.
– Le trajet fait partie du voyage, fait remarquer Ludo.

– Mais ici, tout déplacement exige trop de temps. Pas comme chez toi.

– Comparée au Canada, la Belgique est lilliputienne. Dans un pays vaste comme celui-ci, on ne doit jamais s’ennuyer.

– Sauf que souvent, il n’y a pas grand-chose à voir, se plaint-elle en fixant la fenêtre. Tout se ressemble.

– C’est qu’il faut savoir bien observer, proteste Ludo. Ce paysage est majestueux ! Cette forêt clairsemée abrite des arbres de plus en plus malingres. Certains sont élancés, d’autres crochus. Il n’y en a pas deux pareils.

Là où la Franco-Ontarienne voit des chicots, le Belge admire les formes tordues des conifères. Là où elle ne voit que la désolation, lui perçoit la vie. Elle s’efforce d’essayer de découvrir la beauté du paysage en le contemplant à la manière de son ami, mais en vain.

La présence lumineuse de son compagnon de voyage et ses vastes connaissances réconfortent Zoé.

– Tu t'intéresses vraiment à tout !

Le commentaire surprend Ludo. Pour lui, rien n'est plus naturel que la curiosité. Après quelques secondes de réflexion, il lui fait un aveu :

– Mes parents m'ont donné le goût d'apprendre. Mes lectures tout comme les échanges avec les gens que je rencontre nourrissent ma faim.

Le jeune homme sort un petit livre de son sac de cuir souple à bandoulière.

– Je viens tout juste de terminer ce récit passionnant au sujet de Thanadelthur, une Dénée de courage et de vision. Une héroïne de chez vous.

Zoé prend le bouquin dans ses mains. Elle lit le titre et répète lentement :

– *Thanadelthur : la voix de l'entente*. C'est un beau nom, Thanadelthur.

– Et un personnage formidable, s'enthousiasme Ludo.

Quand Zoé avoue de ne pas la connaître, le Belge s'indigne.

– Cette Autochtone qui a marqué l'histoire de votre pays devrait être sur les lèvres de tous les écoliers canadiens. On vous enseigne quoi dans vos cours ?

Zoé rougit de honte et va pour remettre le livre à son propriétaire qui le refuse.

– Je te l'offre. Tu auras peut-être le temps de le lire avant qu'on arrive à Churchill.

La journée passe comme un clin d'œil et Zoé n'a pas une fois songé à ses problèmes. Déjà, la nuit tombe.

Dès qu'il ferme l'œil, Ludo dort sur ses deux oreilles. Le sommeil vient difficilement pour Zoé qui alors allume la lumière au-dessus de son siège qui éclaire faiblement les premières phrases de son livre.

Depuis quelques jours, la jeune Dénée ne sent plus la faim qui la tenaille. Pas plus que le bout de ses doigts gelés. Les frissons sont devenus des tremblements qui secouent violemment son corps émacié. Hier encore, sa respiration était rapide, son cœur battait à un rythme effréné. À présent, elle respire lentement et avec difficulté, son pouls irrégulier est très faible. Chaque mouvement exige un effort surhumain, mais elle continue à avancer, car chaque pas la rapproche de la terre qui l'a vue naître. Le dernier pas, elle n'en a pas eu conscience. Son pied a pourtant touché le sol. Elle perd l'équilibre et tombe durement sur la terre enneigée. Son humérus se casse, mais elle n'éprouve aucune douleur tellement son corps est engourdi par le froid brutal.

Thanadelthur se penche sur son amie de façon à la protéger du vent glacial. Elle l'encourage à se relever. Cependant, la fille l'entend à peine, car sa voix est devenue lointaine. Elle n'a plus l'énergie pour combattre ce froid extrême qui a progressivement envahi chaque membre de son corps. Et ce vent, ce vent qui hurle. Thanadelthur la prend dans ses bras et lui chante doucement une berceuse. La fille somnole. Ni la voix de Thanadelthur ni celle du vent ne parviennent jusqu'à son esprit. Juste avant de perdre connaissance, elle ferme les yeux, certaine de ne plus revoir ce monde.

Une profonde tristesse s'empare de Thanadelthur. Une larme s'échappe de son œil, zigzague lentement avant de se figer, gelée sur sa joue. Elle ne peut pas se permettre de penser à son amie qui vient de mourir dans ses bras. Ses pleurs devront attendre. « Nous avons parcouru une si longue route depuis notre fuite du village cri, songe-t-elle. Maintenant, je suis toute seule et le chemin sera encore plus long. »

Thanadelthur arrache un bracelet du poignet de son amie et l'enfouit dans sa mitaine. Au prix d'un grand effort, elle se remet sur pied. Le temps d'arrêt l'a refroidie et elle sent à peine ses orteils. Si elle ne veut pas mourir de froid et de faim à son tour, elle n'a pas un moment à perdre. Il faut bouger, se réchauffer, mais pas au point de transpirer. Malgré son épuisement, elle sautille sur place jusqu'à ce qu'elle sente le sang circuler dans ses veines. Elle s'encourage en se répétant : « J'ai réussi à survivre jusqu'à présent. »

Elle resserre ses vêtements en caribou contre son corps. Les vents forts soulèvent la fine et légère poudrière qui nuit à la visibilité. Thanadelthur reprend la route. Se concentrer sur sa respiration la calme. « Un pas devant l'autre me mènera loin », s'enhardit-elle. Quand la Nature se déchaîne, survivre aux cruels hivers de ce pays est un combat de tous les instants qu'on peut facilement perdre. Mais elle n'a pas peur.

Seule sa détermination de vivre l'accompagne dans le blizzard qui fouette la vaste taïga.

* *
*

Tout est encore gris, sombre, vide. Ludo admire les lueurs du matin qui se pointe enfin sur une plaine d'eau et de tourbe. Il observe Zoé, affaissée contre la fenêtre. Lui, blondinet avec un teint pâle, presque blanc, admire la peau basanée de son amie. Dans un carnet, il esquisse au fusain les longs cheveux bruns qui recouvrent la délicate nuque, un visage rond, les pommettes saillantes, le nez droit. Il dessine le chandail qui cache une petite poitrine et une manche légèrement retroussée qui dévoile l'avant-bras. Son crayon se fige. Des lignes droites, blanches, parfaitement parallèles, telles des traverses de chemin de fer, marquent l'épiderme de son amie. La curiosité remplace la surprise. Le dessinateur observe avec encore plus d'attention la jeune femme qui respire de façon irrégulière, le poing fermé, les jointures blanches comme si elle était prête à frapper. Serait-elle en colère ? Ludo l'ignore, mais il soupçonne qu'une grande tension tourmente la dormeuse.

Zoé s'agite, se réveille et se frotte les yeux. Ludo tourne la page de son carnet d'artiste et commence à crayonner un paysage. Dès qu'elle voit son bras dénudé, Zoé tire sa manche. Le Belge a-t-il remarqué ses cicatrices ?

– T'es talentueux ?

La question de Zoé suscite une réponse affirmative sans fausse modestie.

– Il paraît.

Zoé aime le rire de son ami qui fait rapetisser ses yeux.

– Je peux voir ton carnet ?

– Plus tard, dit Ludo qui veut éviter que Zoé voie le dessin qu’il a fait d’elle. C’est plutôt le moment d’une photo.

Il sort le téléphone de sa poche et vise Zoé qui recouvre son visage.

– Pas de moi !

– Allez ! Je veux me souvenir de la belle Canadienne avec qui j’ai partagé ce trajet.

Malgré elle, Zoé finit par acquiescer. Ludo observe son sujet par l’objectif. Elle place ses cheveux en y passant les doigts maigres qui servent de dents de peigne. Le photographe se demande quels mystères peuvent bien se cacher derrière ses traits tourmentés ?

CHAPITRE 5

L'arrivée non annoncée

Aux abords de Churchill, situé à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans la baie d'Hudson, un immense ciel domine les épinettes noires rachitiques, rabougries, écrêtées par le vent. La blancheur immaculée de la neige qui couvre à peine le sol aveugle les voyageurs qui descendent du train sans se presser, les jambes engourdies par le long trajet qui vient de prendre fin.

Dès qu'elle franchit la porte, Zoé se fige. Le froid, bien que moins cinglant qu'elle avait prévu, choque tout de même l'épiderme. À quelques mètres d'elle, Jacques Desrosiers embarque prestement dans la voiture givrée qui l'attend.

En entendant un bruit sourd, Zoé se retourne. Ludo saute sur le sol à plusieurs reprises.

– C'est la première fois que je foule le pergélisol.

Mettre les pieds sur un sol gelé en profondeur laisse Zoé indifférente, mais elle ressent tout de même la joie d'être enfin arrivée à destination.

– N'oublie pas de me contacter, insiste Ludo en faisant la bise à son amie. Sinon, je te trouverai.

Emmitouflé dans son parka, chapeau de poil enfoncé sur la tête, Ludo se déplace d'un pas allègre malgré le large sac à dos balancé sur ses épaules et le sac de sport qu'il tient à la main.

Zoé entre dans la station de train. Elle écoute les nombreux messages laissés sur sa boîte vocale, la plupart par son père. Entendre la voix profonde de l'homme rempli de sollicitude la rassure et l'attriste à la fois. Il est inquiet. Il veut savoir si elle va bien. Il lui avoue ne pas dormir depuis son départ. Il veut l'aider, mais ignore comment faire. Il la supplie de lui donner de ses nouvelles. Chaque message se termine de la même façon : « Je t'aime. » Ébranlée, Zoé cherche son canif de la main. Mais ses poches sont vides. Elle se promet d'en acheter un nouveau dès que possible. Elle se mord la lèvre jusqu'au sang. Le goût métallique dans sa bouche la réconforte et la ramène à la réalité. Hésitante, elle se met à composer le numéro de son père, mais se ravise. Elle veut le rassurer, par contre elle n'est pas prête à lui parler. Elle craint qu'il la convainque de revenir à Ottawa. Ainsi, elle lui envoie un texto laconique.

Tout va bien. Je suis à Churchill.

La réponse est immédiate.

Content de recevoir de tes nouvelles.

Chez Christophe ?

Pour rassurer son père, elle écrit :

Ici, je ne suis pas au chaud 😊
mais je ne suis pas dans la rue.

Oui. Chez Christophe.

Quand reviens-tu ?

Quand je serai prête.

Tu as besoin d'argent ?

J'ai besoin de faire face à mes
démons, de les affronter toute
seule.

Tu sais que tu peux toujours
compter sur moi. Je t'aime.



De chaudes larmes jaillissent des paupières de Zoé et roulent le long de ses joues. Son cœur dans la gorge, elle regarde distraitement autour d'elle et respire profondément. Elle prend une carte touristique d'un présentoir et la déplie. Peu de rues traversent la ville d'à peine huit cents habitants, donc elle repère facilement l'avenue Radisson. « Impossible de se perdre ici », conclut-elle. En consultant l'échelle, elle détermine qu'elle devra parcourir moins d'un kilomètre. Elle quitte l'édifice et remarque à peine la tour centrale qui domine le bâtiment pittoresque, l'un des plus anciens de la ville. D'un pas rapide, elle fonce en direction nord, remonte la rue Mantayo Seepee Meskanow, tourne à droite sur le boulevard Kelsey, ensuite à gauche sur la rue Thompson,

continue tout droit sur l'avenue La Vérendrye pour enfin prendre à droite sur l'avenue Radisson.

Zoé se demande comment réagira Christophe lorsqu'elle cognera à sa porte ? Bien que partie sur un coup de tête, elle aurait dû annoncer sa visite. Ne pas l'avoir fait est impardonnable, même si ça sert ses intentions. En arrivant comme un cheveu sur la soupe, elle oblige son cousin à l'accueillir. Après tout, un Delaronde ne la laissera pas geler dans la rue. « Maintenant que je suis ici, se dit-elle, j'ai nulle part d'autre où aller. Pourvu qu'il soit chez lui. »

Au moment d'arriver devant le 73, avenue Radisson, Zoé s'arrête net. Quelqu'un sort de la demeure en criant :

– Je ne peux jamais compter sur toi, Christophe.

La femme claque la porte sèchement et s'éloigne d'un pas déterminé. Quelques minutes s'écoulent avant que Zoé monte les six marches.

Christophe est surpris d'entendre les quatre coups résonner dans la maison. Depuis qu'il habite Churchill, jamais quelqu'un n'a frappé à sa porte qui est toujours ouverte. Il se précipite vers l'entrée du logement convaincu d'y retrouver sa copine. Il ouvre tout grand au courant d'air glacé et est sidéré de faire face à sa cousine. Le souffle coupé, Christophe détaille Zoé qui a bien changé depuis leur dernière rencontre voilà trois ans. Lors du 80^e anniversaire de naissance de leur grand-père, elle n'avait que quatorze ans, et lui, dix-sept.

– T'aurais dû m'avertir, s'exclame-t-il.

– Je suis partie trop vite.

Une interrogation donne un air de soupçon au visage de Christophe.

– ... et j'avais peur que tu me persuades de ne pas le faire, avoue-t-elle d'un air dépité.

– Qu'aurais-tu fait si je n'avais pas été là ?

– Mais, tu y es.

– Entre, il fait un froid de canard.

À l'intérieur, Zoé dépose son sac à dos à ses pieds. Christophe enserre sa cousine dans ses bras. Cette étreinte chaleureuse la rassure et lui fait du bien. Ses muscles se détendent.

Le tour du propriétaire est vite fait. Outre la pièce spacieuse qui sert de cuisine et de salon, il y a une salle de bain, une grande chambre à coucher et une plus petite qui sert de débarras. Zoé comprend qu'elle devra dormir sur le sofa.

Christophe a vite saisi que tout ne tourne pas rond, autrement sa cousine l'aurait averti de son arrivée. Il se demande bien combien de temps elle compte rester chez lui, mais reporte à plus tard son interrogatoire.

– Ce soir, c'est de la pizza, annonce-t-il en plaçant la pâte gelée sur la plaque qu'il met au four.

Zoé, fatiguée, est peu bavarde. Christophe, mal à l'aise, meuble le silence en parlant de ce qu'il connaît bien : son travail au musée Itsanitaq, nom qui signifie « choses du passé » en inuktitut. Il vante la richesse de la collection d'art inuit et les pièces historiques exceptionnelles qu'on y trouve.

– Il faudra que tu viennes voir ça, s'emballe-t-il. Tu t'émerveilleras autant que moi.

Zoé en doute. En ce moment, rien ne l'excite. Ses paupières picotent de fatigue, sa tête cogne des clous. Christophe se rend compte que son auditoire est plus intéressé par les bras de Morphée

que par lui. Même s'il ne veut pas brusquer sa cousine, il pose enfin la question qui lui brûle les lèvres depuis son arrivée.

– Zoé, pourquoi es-tu ici ?

Elle regarde le sol et hausse les épaules.

– Il fallait que je m'éloigne.

– De quoi ? De qui ? Ton copain ? Ton père ?

D'un hochement de la tête, elle fait signe que non. Sa voix presque inaudible répond.

– De tout.

– Tu sais, Zoé, on a beau courir, on reste toujours collé à soi-même.

Le regard dépité de sa cousine le convainc de laisser tomber pour le moment. Il se lève et se dirige vers une armoire d'où il sort la literie.

– Tu as l'air épuisée. Puis, moi je travaille demain.

Zoé s'installe sur le divan, relève la couverture jusqu'à son nez et s'endort rapidement. Le sommeil ne vient pas aussi facilement à Christophe qui s'inquiète. Combien de temps sa cousine compte-t-elle rester ? Il n'a pas osé lui poser la question, vu son état troublé. Il veut bien la dépanner quelques jours, mais c'est à peine s'il s'en sort lui-même, car vivre à Churchill, ça coûte cher. « Pourvu qu'elle ne traîne pas trop longtemps », espère-t-il.

CHAPITRE 6

Un ami redoutable

Le sifflet de la bouilloire arrache Zoé de son sommeil. L'arôme amer du café chatouille ses narines. Ses yeux mi-clos suivent les mouvements de Christophe qui s'affaire dans la cuisine. « Se faire un café en pleine nuit. Quelle drôle d'idée ! » maugrée-t-elle en s'assoiant sur le sofa. Pour conserver sa chaleur, elle enrôle la couverture laineuse plus près de son corps.

– Tu ne dormais plus ? murmure-t-elle d'une voix ensommeillée.

Christophe glousse. Zoé s'étire et sa main ramasse mollement son téléphone.

– Déjà huit heures ! J'oubliais qu'ici les nuits sont plus longues à l'automne.

– En décembre, il y aura à peine six heures de clarté et moins de deux heures de soleil par jour.

– J'imagine qu'on finit par s'y habituer.

– Moi, non. C'est toujours difficile de me tirer du lit quand il fait noir.

Zoé se traîne jusqu'à la chaise en face de son cousin à la table de cuisine. Elle observe les cernes sous les yeux de Christophe.

– Tu as mal dormi ?

Il hausse les épaules en un geste qui veut dire ni oui ni non. Il fouille distraitement dans la paperasse étalée sur la table pour en retirer un dépliant.

– Lis ça attentivement. Ici, tu peux croiser un ours polaire à tout moment. C'est facile pour lui de se confondre au paysage. Si tu te faisais dépecer par une de ces bêtes, je ne voudrais pas être pris pour ramasser les gouttes de sang qui resteraient.

Interloquée, Zoé retourne le dépliant dans ses mains.

– Et si j'en croise un ?

– Le mieux, c'est de les éviter.

Zoé suppose que son cousin rit d'elle, mais la réponse ne la rassure guère. Elle jette un coup d'œil au dépliant.

– Ça dit que, si j'en rencontre un, il faut garder son sang-froid ! s'étonne-t-elle.

– Cours dans la maison ou la voiture la plus proche. Ici, personne ne verrouille ses portes.

– Si le vent souffle vers l'ours ?

– Éloigne-toi lentement, en faisant face à l'animal, en amont du vent si possible.

– Puis si je me fais attaquer ?

– Sois prête à te défendre !

– Contre une bestiole de 500 kilos de chair et de muscles !

Une ombre d'inquiétude traverse le visage de Zoé.

– Les incidents sont rares. La dernière attaque mortelle remonte à une trentaine d'années. Il faut tout de même être vigilant.

Zoé reprend sa lecture du dépliant « La sécurité au pays des ours polaires ».

– On est censé se déplacer en groupe d'au moins trois personnes...

– ... la nuit.

– Tu n'as pas peur ?

– Hors de la ville, mon fusil m'accompagne. Mais en ville, il faut juste garder l'œil ouvert. D'ailleurs, tu devrais te promener aujourd'hui, lui suggère Christophe.

Zoé fait une grimace rechignée et resserre la couverture autour d'elle :

– On gèle.

– Comparé au mois de janvier, c'est les tropiques! souligne Christophe. Il faut profiter du soleil quand il daigne montrer ses rayons. Aujourd'hui, c'est pas plus froid qu'à Ottawa, mais si tu es frileuse, fouille à l'entrée, tu trouveras tout ce qu'il te faut pour te protéger du froid. Comme le disait toujours grand-papa : « Il n'y a pas de mauvais temps, il n'y a que de mauvais vêtements. »

– Il te faisait la leçon à toi aussi, remarque Zoé.

– Il parlait peu, mais ses paroles sonnaient juste.

Après le départ de Christophe pour le travail, Zoé continue de songer à son grand-père, cet homme espiègle et généreux qu'elle a tant aimé. Il a élevé ses cinq enfants seuls après la mort de sa femme et réussi à créer des liens forts avec chacun de ses petits-enfants. C'était toujours la fête quand on débarquait chez lui. En sa présence, elle devenait la personne la plus importante du monde. Pendant des années, elle crut être sa préférée. Peut-être parce qu'elle était la cadette,

la seule fille, orpheline de mère et habitant au loin. Cependant, elle se rendit compte que chaque cousin éprouvait le même sentiment qu'elle.

Les gargouillements d'estomac ramènent Zoé à des pensées plus terre à terre. Le réfrigérateur est à peu près vide. Elle fouille dans les armoires. Elle se contente de beurrer quelques tranches de pain sec avec du miel. Elle se donne le projet d'aller acheter quelques victuailles et, pour remercier son hôte, lui préparer le souper. Le menu : des pâtes fraîches avec des lanières de poulet, une salade aux épinards arrosée d'une vinaigrette aux mangues et aux figues. Et pour dessert, un coulis aux fraises servi sur un gâteau au fromage. Planifier ce festin la rend de bonne humeur.

Avant de quitter le logement, Zoé observe les alentours pour éviter de surprendre un ours. Dans la rue, elle reste aux aguets pour calmer ses craintes. Elle croise une voiture et deux véhicules tout terrain, mais elle est la seule piétonne. La promeneuse reconnaît le logo du Home Hardware. Elle entre se réchauffer dans la quincaillerie, soulagée de voir des gens circuler dans le magasin. « Ce n'est pas un village fantôme après tout », se dit-elle.

Un présentoir de couteaux attire Zoé comme un aimant. Déception. Ils sont trop grands. Il lui faut un couteau pliant de petite taille. Elle fait le tour du magasin. Tout près de la sortie, elle trouve l'objet de sa quête quand une publicité attire son œil : « Ce couteau de poche se range facilement. Il vous accompagnera partout. Il n'y aura qu'à le sortir en cas de danger ou de besoin. » Elle rit en pensant que l'outil ne servirait qu'à chatouiller un ours. Elle reconnaît le manche légèrement

incurvé du couteau suisse Swiza. Elle saisit le modèle jaune et déploie la lame qui, à son grand étonnement, est à bout rond. Constatant que le machin est destiné aux enfants, elle choisit un autre canif. La poignée est ferme et confortable dans sa main. Sur la croix blanche du manche, un bouton de sécurité sert à verrouiller la lame. Le canif est doté d'autres fonctions, cependant seule la lame intéresse Zoé. Elle est tranchante, résistante. Manipuler le couteau la réconforte. En passant l'acier inox sur le dos de sa main, elle sent qu'elle a retrouvé un vieil ami, mais le redoute comme un traître. La pensée la fait frémir.

CHAPITRE 7

Souvenirs douloureux

L'épicerie Northern offre une panoplie de marchandises en plus de la nourriture. Zoé s'attarde devant des bottes d'hiver. « C'est ce qu'il me faudrait », se dit-elle. Toutefois, en voyant le prix, elle soupire. Elle devra continuer de traîner ses pieds dans ses bottes de ville.

Rapidement, Zoé constate que l'offre alimentaire est fort limitée. Elle ne trouve ni pâtes fraîches, ni épinards, ni figues, ni mangues. La laitue est flétrie, les fraises sont trop mûres et les petites cuisses de poulets gelés ratatinées. « Comment les gens nourrissent-ils leurs enfants ? » se demande-t-elle déconcertée par le prix exorbitant du lait. À regret, elle se résigne à changer son menu. Malgré son panier presque vide, le coût élevé de ses achats la préoccupe. Elle comprend maintenant pourquoi il n'y a pas grand-chose dans le réfrigérateur.

Dès que Christophe met les pieds dans la porte, il entend la voix mélodieuse de sa cousine qui chante à tue-tête. Le bouquet d'épices qui flotte dans le logement chatouille ses narines.

Il reconnaît qu'entrer chez lui et y retrouver quelqu'un qui cuisine si allègrement, c'est plutôt agréable.

– Mon pif me dit que ce n'est pas de la pizza, lance-t-il joyeusement.

Peu après, les cousins s'attablent et dégustent un riz à l'oignon, carottes, pois chiches et ail.

– J'aurais voulu te servir un peu de verdure, mais la laitue n'était bonne que pour le composteur.

Christophe acquiesce de la tête en plongeant une cuillère de croustade aux pommes dans sa bouche.

– C'est vachement bon !

– C'est la cannelle qui fait la différence.

– Ici, bien se nourrir pose tout un défi. Ça me coûte la peau des fesses, mais j'achète des aliments frais quand il y en a. Puis, encore, il faut les consommer le jour même avant qu'ils se gâtent. Le loyer et l'épicerie bouffent une grande part de mon salaire. Parfois, je peux économiser en me procurant de l'oie sauvage et de l'origanal.

– Tu m'amèneras à la chasse ?

– Non, répond Christophe d'une voix tranchante. Moi, je ne fais plus de chasse. C'est un ami qui me donne de la viande.

– Un Delaronde qui ne chasse pas ! Grand-papa serait scandalisé.

– Il t'a enseigné à manipuler la carabine ?

– Ça, et le choix d'un bon appât pour taquiner le poisson.

– Ici, savoir tirer, ça peut être utile, surtout quand tu veux t'éloigner un peu de la ville en toute sécurité. Mais porter un fusil ne me procure aucun plaisir.

– T’as déjà aimé ça ?

Christophe opine d’un signe de tête. Son regard se rembrunit. Il se penche vers son interlocutrice et se confie.

– Quand j’avais dix-sept ans, tout a changé. L’après-midi frais et ensoleillé était idéal pour la chasse à la perdrix. Moi et mes amis, on venait de déguster notre prise cuite sur les braises. Nous étions quatre autour du feu : Pat, Alex, Henri et moi. Il faisait noir, c’était une nuit sans lune. On se contait des peurs et des farces quand Henri, le plus joyeux et insouciant de la bande, est devenu silencieux. Nous nous sommes tus. Inquiet, il nous a demandé si on l’entendait. Ensuite, il y a eu un cri rauque et rocailleux suivi d’un hululement. Henri s’est mis à parler de mauvais signes. Pat a voulu alléger l’atmosphère en lançant avec bravade : « C’est pas un oiseau qui va ruiner notre soirée ! Buvons à l’esprit de la chouette. » On s’est tous esclaffés, sauf Henri. Une autre gorgée de gin, et la bonne humeur est vite revenue.

« Henri a toujours su nous faire rire. Et nous, on l’a toujours encouragé. Il s’est mis à imiter son père. Au début, c’était drôle. Rapidement, c’est devenu sérieux. Il parlait de plus en plus fort et jurait comme un démon. C’est comme s’il était dans une transe, comme si deux personnes l’habitaient, comme s’il revivait quelque chose de pénible. Je l’entends encore aujourd’hui crier : “Henri, viens ici !” Ensuite, il répondait dans sa voix larmoyante : “J’t’haïs p’pa, j’t’haïs.” Et là, il répondait d’une voix autoritaire : “Tu sais ce que tu vas m’obliger à faire si tu ne viens pas tout de suite.” Pour ensuite supplier “Non, Pa. Laisse-la tranquille.”

« On en est restés bêtes jusqu'à ce qu'il commence à brandir sa carabine calibre 22 de façon menaçante. Là, j'ai commencé à avoir peur. Je lui ai dit : "Calme-toi, Henri. Tout va bien, t'es avec tes amis. Dépose la carabine." Il est devenu encore plus fou, et il a gueulé : "Si tu la touches, j'vais te tuer. J'te le jure, je vais te tuer." Il me regardait avec haine comme si j'incarnais son père. J'étais terrifié.

« Mon ami a tiré. La cartouche m'a frôlé le bras pour aboutir dans l'épulette juste derrière moi. Henri a lâché un cri épouvantable. Toute sa colère, sa honte, sa détresse crachées dans ce hurlement qui déchirait le silence de la nuit. Il s'est mis à trembler, puis s'est écrasé sur le sol, en profonds sanglots. On était tous sous le choc. Henri ne ratait jamais son gibier. Si sa balle ne m'a pas atteint, c'est probablement parce que je n'étais pas sa cible. »

Ébranlée par l'histoire, Zoé ravale sa salive de travers et demande :

– Puis Henri, il s'en est sorti ?

– Sa mère n'a pas voulu quitter son père. À défaut de sauver sa mère, il a réussi à se sauver lui-même. Il a déménagé chez sa tante à Sudbury où il a cherché de l'aide professionnelle. Il a encore du chemin à faire, mais il est résilient. Aujourd'hui, il est un fier papa.

– Puis toi ?

Un frisson passe dans le dos de Christophe.

– Je ne lui en ai jamais voulu, mais encore aujourd'hui quand j'entends un coup de fusil, c'est le cri désespéré d'Henri qui résonne au plus profond de moi.

Une grande lassitude s'est emparée de Christophe. Ne sachant que dire pour alléger l'atmosphère, Zoé dit simplement :

– Tu fais toujours la pêche ?

– Ne t'inquiète pas, lui assure Christophe, mes histoires de pêche sont plus heureuses, surtout celles avec grand-papa.

– Toi aussi, tu t'es souvent levé tôt ?

– Pas le choix.

– Oui, il avait le don de me réveiller en douceur...

– En beuglant une chanson dans ton oreille ?

Les cousins s'esclaffent. Les Delaronde reconnaissent avoir vécu des expériences communes et profité d'un lien fort avec leur grand-père.

Zoé soupire.

– Il me manque.

Christophe acquiesce d'un hochement de la tête.

– Ça m'a fait de la peine d'avoir raté ses funérailles, dit-il, dépité. Un blizzard a cloué mon avion au sol.

– C'était un jour éprouvant.

Zoé se souvient trop bien de ce jour funeste, surtout des injures sifflées malicieusement par une Irène vindicative qui ont bouleversé son existence. Depuis, incapable d'arracher ces accusations de sa mémoire, son monde est devenu cauchemardesque, et elle, prisonnière du passé sans moyens de s'échapper vers l'avenir.

– Je ne suis pas retourné à Thunder Bay depuis son décès, marmonne Christophe.

– Même pas pour voir ta mère ?

– Dès que j'ai eu seize ans, elle m'a poussé hors du nid et m'a dit d'apprendre à voler de mes

propres ailes. J'ai compris qu'elle en avait plein les bras de s'occuper des quatre jeunes enfants de mon beau-père. De toute façon, sortir de Churchill, c'est coûteux.

– Mon père, c'est tout le contraire. Il veut trop me protéger. J'en étouffe.

– C'est pour ça que tu es ici ?

Un malaise flotte dans les airs. Contrairement à son cousin, Zoé a du mal à se confier aux autres. Elle évite la question comme elle le fait trop souvent, en changeant brusquement de sujet.

– La fille hier, c'est ta blonde ?

– Je ne sais plus. Agathe réagit parfois un peu vite, mais d'habitude elle se calme aussitôt. Mais là, elle ne répond pas à mes textos ni à mes appels.

– Tu l'aimes ?

– C'est ce qui m'embête, se confie Christophe avec une pointe d'hésitation. Je ne sais pas. Je crois que oui. C'est une fille extraordinaire. Elle est infirmière à l'hôpital depuis deux ans. Contrairement à plusieurs de ses collègues venus ici juste pour ramasser des sous, Agathe s'investit pleinement dans la communauté. Je me plais ici et j'adore mon travail. Mais le coût de la vie est si élevé que je ne réussis pas à mettre de l'argent de côté. Elle a épousé le style de vie nordique. Moi, pas.

– C'est pour ça qu'elle a claqué la porte ?

Christophe secoue la tête.

– C'est à cause des chiens.

Zoé affiche un air perplexe.

– Des chiens ?

– Agathe les adore. Elle est *musher* et possède son propre chenil.

– C'est un problème ?

– La semaine prochaine, elle a une formation de trois jours à Winnipeg et elle m’a demandé de m’occuper de ses huskies.

– Ça ne doit pas être si dur que ça.

– Au départ, elle en avait juste un, puis là, il y en a eu un deuxième, puis un quatrième. Elle maintient que c’est seulement un peu plus de travail. Là, elle en a quinze !

– C’est vrai que tu n’as pas beaucoup de place, convient Zoé.

Christophe éclate de rire.

– Il n’a jamais été question de les garder ici. Agathe voudrait que j’aie les soigner dans leur enclos, juste hors de la ville. Ils sont bien adaptés à l’extérieur et au froid.

– Tu devrais accepter, l’encourage Zoé. Elle te sera éternellement reconnaissante.

– Je te dis que je ne peux pas, s’écrie Christophe, excédé.

Se rendant compte de la violence de sa réaction, il baisse le ton.

– Elle ne le sait pas... mais j’ai peur des chiens.

– Je vais t’aider, offre Zoé sans hésitation. Ils sont si beaux les huskies.

– Quoi ? Tu comptes toujours être ici la semaine prochaine ?

La déception qu’elle lit dans le visage de Christophe la déconcerte.

– Ma présence te gêne ?

– C’est que... pour vivre ici, ça prend des sous...

– Christophe, supplie-t-elle, je te promets que je ne serai pas un fardeau. Je n’ai pas beaucoup

d'argent, mais je me trouverai du travail et je contribuerai aux dépenses.

Son cousin semble loin d'être convaincu.

– Zoé, je t'aime bien, mais mets-toi à ma place.

« S'il savait combien je voudrais l'être », songe-t-elle en portant sa main au couteau dans sa poche.

CHAPITRE 8

L'ours polaire effraie et amuse

« Drôle d'endroit pour un bateau », estime Zoé en gravissant les quelques marches qui mènent au pont de la petite embarcation en bois située sur la terre ferme dans le parc Monck devant l'hôpital. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un vrai navire, il offre un peu d'élévation pour observer le large en toute quiétude. De ce point de vue, Zoé scrute le vaste horizon de la baie d'Hudson, l'eau à perte de vue. Ce monde silencieux l'apaise. Elle sursaute lorsqu'une voix l'interpelle.

– Le reflet du soleil m'aveugle, même avec des verres fumés.

Zoé se retourne vers son interlocuteur facile à reconnaître avec son chapeau de fourrure.

– J'en profite, tout comme toi de toute évidence, dit-elle, en se remettant de sa surprise de croiser Ludo. Bientôt, il fera nuit.

– C'est bien, chez ton cousin ?

Zoé acquiesce d'un signe de la tête.

– Puis toi ? Ton logement ?

– C'est une cabane dans les « Flats », un secteur juste à la limite de la ville, en face de la

rivière Churchill, explique Ludo en pointant vers le sud. Il faut dire que c'est un drôle de secteur. Sauf la collecte des déchets pour éloigner les ours, il n'y a aucun service municipal. Avant, c'était un village habité surtout par des Cris. À présent, il y a quelques résidents permanents, mais on y retrouve principalement des maisons d'été.

– Pas d'aurores boréales hier soir ?

– Ce soir peut-être, souhaite ardemment Ludo qui admire à son tour le panorama. Quel écotone remarquable !

– Un quoi ?

Ludo adopte un ton professoral.

– Un écotone signifie une zone de transition écologique entre deux écosystèmes. Ici, on se retrouve à la jonction entre la baie d'Hudson, la toundra et la taïga.

La taïga. Zoé se rappelle que ce mot désigne la forêt boréale. Elle écoute distraitement l'envolée de Ludo dont la voix semble lui parvenir de plus en plus loin. Les yeux de la jeune Métisse se perdent dans l'éblouissante beauté du territoire. Sa tête est ailleurs. Les mots voltigent dans l'air comme des papillons qui cherchent leur suc. Zoé ne réussit pas à saisir le sens des phrases tellement elle est absorbée par la contemplation du paysage qui l'entoure.

D'un coup, elle tressaute légèrement, puis se fige. La chair de poule lui traverse le corps. Sortie de sa torpeur, elle pose une main sur l'épaule de son ami et avec l'autre, pointe devant elle. Ludo tourne la tête à moitié pour apercevoir des formes de roches arrondies qui évoquent la silhouette d'un ours polaire. Le mouvement d'une de ces

formes à quelques mètres du bateau confirme que c'est bel et bien un ours qui se déplace.

Zoé entend son cœur battre à tout rompre. Sa main cherche nerveusement son canif même s'il ne lui sera d'aucun secours contre cette immense bête. Avec sa mitaine, il lui est impossible de saisir le couteau et elle l'échappe.

À ce moment, l'animal étire le cou et regarde dans leur direction. Il flaire la présence humaine. Il se met debout sur ses pattes arrière. Quelques secondes après, il se remet à quatre pattes pour se diriger vers le bateau.

* *

*

Christophe, admiratif, étudie sous toutes ses coutures une sculpture de pierre à savon polie qu'il tient délicatement du bout des doigts. De toute évidence, le petit visage sculpté dans la stéatite, qui s'appelle « Masque », porte bien son nom. Cette œuvre de la culture Dorset constitue un des rares objets retrouvés dans l'Arctique canadien. Christophe note des perforations et se demande si elles permettraient de porter l'objet autour du cou, ou encore si l'objet était plutôt une amulette cousue sur un vêtement. La sonnerie de téléphone retentit. Le travailleur dépose doucement la précieuse sculpture sur sa table de travail avant d'allumer son appareil.

– Zoé va bien ? demande l'homme à l'autre bout du fil sans se présenter.

Christophe se relève dans sa chaise, ses oreilles se dressent comme celles d'un labrador aux aguets. Il a reconnu la voix profonde de son

oncle Michel qui articule en détachant les syllabes tout comme sa mère et son grand-père. Il peut presque sentir le parfum de cèdre qui se dégage de ces Delaronde.

– Vous le savez mieux que moi.

– Ça me rassure qu'elle soit chez toi.

Christophe aimerait bien comprendre pourquoi sa cousine a abouti chez lui sans crier gare. Enfin, il pourra avoir des réponses aux questions qui se bousculent dans sa tête.

– Elle a des ennuis ? C'est pour ça qu'elle est venue ici ?

– C'est à Zoé de te répondre.

Michel Delaronde, même s'il connaît les défis que doit surmonter sa fille, se demande toujours pourquoi elle a décidé de fuir Ottawa. Pourquoi est-elle partie si loin ? La thérapie suivie par Zoé n'a pas porté tous les fruits espérés. Or, Michel ne peut pas concevoir que la noirceur et la rudesse de l'hiver nordique soient d'un grand secours à sa fille fragilisée. Son ton calme cache l'inquiétude qui le ronge. Par contre, la décision de Zoé de se réfugier chez Christophe le console. Au moins, elle ne se retrouve pas dans la rue comme bien d'autres jeunes. Le père souhaite le retour de Zoé à la maison, mais reconnaît la futilité d'insister. Sa fille partage ses qualités et ses défauts : fierté et obstination.

– Pourquoi venir ici ? insiste Christophe.

– Elle doit te faire confiance.

Christophe connaît d'expérience l'importance capitale d'avoir un allié digne de foi. Quand tout ne tournait pas rond à la maison, il pouvait compter sur son grand-père qui l'a maintes fois accueilli chez lui au milieu du bois. Nombreuses

furent les nuits passées dans la chambre aux murs tapissés de papier peint velours vert forêt loin du tumulte quotidien à attendre le retour d'un ciel plus clément à la maison. Pour Christophe, ce havre de paix lui permettait de respirer à son aise à côté d'un homme respectueux de ses silences.

Son grand-père lui a appris le nom des essences d'arbres, le tir à la carabine, l'art du piégeage et de la pêche. Ce qu'il lui a légué d'encore plus précieux, c'est l'amour de soi.

Remuer ce passé convainc Christophe de venir en aide à sa cousine, de l'accueillir sans jugement.

– Je peux t'envoyer de l'argent le temps que Zoé restera chez toi.

– Non, mon oncle, on se débrouillera.

Christophe raccroche et prend une grande respiration. Quelques secondes après, la réalité le rattrape. « Maudit imbécile ! Je suis cave de ne pas avoir accepté de l'aide. Il regarde son téléphone. Et trop orgueilleux pour rappeler. »

* *

*

À l'abri dans le complexe communautaire, Ludo et Zoé reprennent leur souffle après avoir échappé à l'ours. La bête curieuse s'est approchée du bateau, puis a rapidement perdu intérêt. Parti ensuite à la course vers l'ouest, l'ours s'est fondu peu après dans le paysage. Sans perdre un instant, les jeunes ont à leur tour pris la fuite pour se réfugier dans le bâtiment le plus proche à 60 mètres. Maintenant, debout devant les larges fenêtres qui les séparent

de l'extérieur, ils contemplent de nouveau la baie d'Hudson.

– La vue est aussi spectaculaire ici que sur le bateau, constate Ludo, la voix toujours haletante, mais c'est bien moins excitant.

– J'espère ne jamais en voir un autre de si près, souhaite Zoé continuant d'aspirer de l'air.

– Il y a des touristes qui payent des fortunes pour saluer un ours et repartent bredouilles. Nous, on en a déjà rencontré un ! Du haut de ses trois mètres, il était encore plus majestueux que je m'y attendais.

– J'ai certainement eu plus peur que lui.

– Une bête comme lui, qui n'a pas d'ennemi naturel, doit ignorer ce qu'est la peur.

– Chanceux !

– Toi aussi, tu es chanceuse que je sois là, lance Ludo en plongeant sa main dans son sac à bandoulière pour en retirer le canif blanc qu'il a ramassé rapidement avant leur fuite. Zoé empoche prestement le couteau et remercie son ami. Le regard pénétrant de Ludo la désarçonne. Aurait-il deviné l'importance que revêt ce couteau pour elle ? Il sent son malaise, c'est sûr. À son grand soulagement, il lui propose de découvrir le complexe qui abrite le centre de santé, l'école secondaire, une bibliothèque, un théâtre, une piste de curling, un aréna, un gymnase et une piscine. « Il y a tout ce qu'il faut pour se tenir en forme », s'émerveille Zoé. Les visiteurs trottent le long des couloirs ornés de pièces murales inuites colorées qu'éclairent des puits de lumière. À l'étage supérieur, ils s'attardent devant la galerie des pionniers qui expose des photos des familles fondatrices de Churchill.

Lorsqu'ils se retrouvent face à un énorme ours polaire fait de bois, les deux rient comme une baleine. Une longue langue orange déferle de la gueule de l'animal. Impossible de garder son sérieux face à cette langue insolite, qui en fait est une glissoire de plastique en forme de tube. Les yeux espiègles de Ludo scintillent comme ceux de Zoé. D'un commun accord, les deux badins se précipitent vers l'escalier qui mène au haut de l'installation. Plus rapide que Ludo, Zoé se faufile la première dans le tube en se couchant. Elle descend la glissoire en s'imaginant faire de la luge. Derrière elle, Ludo se bidonne. Une fois extirpés du tube, ils s'échangent un nouveau regard de défi et la course vers le haut de la glissoire recommence une deuxième fois, puis une troisième. Une hilarité bruyante s'empare des deux comparses qui s'esclaffent en se tenant les côtes.

Zoé a mal, mais contrairement à l'habitude, c'est un mal qui lui fait du bien et ne laisse pas de cicatrices.

CHAPITRE 9

La sentinelle solitaire

La lenteur du véhicule tout-terrain emprunté de sa voisine, Marie-Josée, ne dérange aucunement Christophe puisque rien ne presse. Quelques kilomètres plus loin, sur la côte est de la rivière Churchill, le conducteur coupe le contact et descend du véhicule. Zoé l'imité et découvre le cap Merry et la beauté sauvage de son terrain rocheux couvert d'une fine couche de poudreuse.

– C'est mon lieu préféré à Churchill, lui confie Christophe qui regarde au loin. Quand je suis ici, j'ai l'impression de sentir toute l'histoire de la région vibrer dans mes tripes. C'est idéal pour observer les oiseaux aquatiques et migratoires ou les baleines qui entrent dans la rivière avec les marées.

Il marque une pause avant d'ajouter en désignant les ruines restaurées de l'imposante forteresse de pierre, toujours la maîtresse des lieux :

– Le point de vue qui donne sur le Fort Prince-de-Galles est imbattable. C'est la Compagnie de la Baie d'Hudson qui l'a érigé pour protéger ses intérêts dans la traite des fourrures.

En 1717, James Knight, le gouverneur de la Compagnie, a construit un poste permanent pour le commerce avec les Dénés, les Cris et les Inuits. Cet établissement servait aussi de base pour la chasse à la baleine, la recherche de métaux précieux et l'exploration.

Zoé scrute la péninsule rocheuse. Elle comprend pourquoi les hommes de la Compagnie ont voulu avoir un pied-à-terre dans la région, par contre, la raison qui les a poussés à déployer tant d'énergie pour entreprendre ces ouvrages de fortification à cet endroit isolé lui échappe.

– Ils avaient peur des Autochtones ? demande-t-elle.

– Ils craignaient plutôt une attaque des Français par la mer.

– Je croyais que les Français et les Britanniques étaient amis, s'étonne Zoé.

– C'est le cas aujourd'hui, mais à une certaine époque, ils se disputaient l'exclusivité du commerce des fourrures en Amérique du Nord. Alors, en 1732, dans le but de mieux contrôler l'embouchure de la rivière Churchill, la Compagnie a entrepris la construction d'un fort en pierres.

– Pourquoi là ?

– Pour son emplacement stratégique. En amont de la rivière, il y a l'anse Sloop, un port naturel. Puis on y retrouvait du quartz, du calcaire, des matériaux bruts utiles à la construction. On a choisi d'ériger une structure en forme d'étoile, populaire en Europe, avec quatre bastions en saillie. Les travaux ont duré près de quarante ans.

– C'est long !

– Il n’y avait pas beaucoup de monde pour construire un fort de cette taille, poursuit Christophe. Puis, la saison estivale était courte. La traite des fourrures demeurait l’occupation principale des hommes qui, pour survivre, devaient chasser et charrier l’eau.

– Ç’a dû prendre une tonne de bois pour réchauffer une baraque comme ça ! s’exclame Zoé.

– Quatre charrettes par jour.

Zoé porte à nouveau son regard sur le Fort Prince-de-Galles.

– Il a dû être imprenable.

Christophe s’esclaffe.

– Hum ! C’est toujours ce que souhaitent ceux qui les érigent. Pourtant, en août 1782, le comte de Lapérouse a obtenu sa reddition sans coup férir. Quand le commandant français est arrivé à l’embouchure de la rivière Churchill avec trois navires et des centaines d’hommes, Samuel Hearne, le gouverneur du fort à l’époque, a jugé que résister serait futile. Lui et ses hommes se sont constitués prisonniers.

– Alors, c’est devenu un territoire français !

– Pas pour longtemps. L’année suivante, après la signature du traité de Paris, tout a été remis aux Britanniques.

L’esprit de Zoé se transporte dans le temps. Cependant, elle peut difficilement s’imaginer l’époque de la Compagnie et encore moins la période Dorset. Par contre, un constat s’impose : habiter cette contrée nordique n’a jamais été facile.

Aussi, depuis son arrivée à Churchill, Zoé prend de plus en plus conscience du rôle clé du Nord dans le développement du Canada.

À l'instar de son cousin, elle commence à se sentir habitée par les lieux. Avant d'enjamber à nouveau le siège du véhicule tout-terrain, la jeune Métisse jette un dernier regard au Fort Prince-de-Galles, la sentinelle solitaire face au large.

CHAPITRE 10

Lecture nocturne

Zoé a passé les dernières heures les yeux fixés à l'écran. La série policière était palpitante, mais le dernier épisode s'est terminé sans boucler l'intrigue. Zoé a une envie irréprensible de crier. Devoir attendre la suite pour connaître le coupable l'enrage autant que de se rendre compte d'être tombée une fois de plus dans le piège tendu par les concepteurs de séries. Pourtant, elle se doute bien qu'elle succombera à nouveau au visionnement boulimique dès le début de la deuxième saison. Cette observation l'énerve encore plus.

Son corps ankylosé, immobile depuis un long moment, intime l'ordre à Zoé de se lever du fauteuil. Elle obéit, s'étire et boit un grand verre d'eau pour ensuite s'étendre sur le lit simple, prêté par Agathe, dans la salle de débarras. Il est tard, mais elle n'a pas sommeil. Elle allume la lampe de chevet, se repositionne sur ses oreillers et reprend sa lecture abandonnée sur le train.

Thanadelthur s'écrase dans la poudreuse. Depuis qu'elle a laissé le corps inerte de son amie dans le blizzard, elle n'a cessé d'espérer rencontrer un autre être humain. Pendant cinq jours, elle y a cru en continuant de placer un pied devant l'autre. Maintenant, à bout de force, elle n'y arrive plus sans pourtant accepter que son heure soit arrivée. Pour se donner du courage, elle serre le bracelet de son amie dans sa main. La jeune femme se relève et retombe aussitôt. Si elle ne réussit pas à se rendre dans sa terre natale, au moins, elle se console avec la pensée de retrouver les siens dans l'au-delà.

* *
*

Lorsque Thanadelthur ouvre les yeux, elle perçoit un groupe d'hommes penchés au-dessus d'elle. Son cœur se serre, car, si ses sauveurs sont des Cris, ils deviendront ses ravisseurs. Le teint blafard des hommes la rassure. Ce sont probablement des Anglais. Elle n'a jamais vu ces étrangers, mais des gens de son peuple en ont parlé. Ils habiteraient un fort sur la grande baie où ils échangent leurs nouveaux biens pour des fourrures.

Un gaillard trapu aux yeux bleu clair comme ceux d'un husky soulève sa tête. Même s'ils ne parlent pas la même langue, elle comprend qu'il ne lui veut aucun mal. Elle fixe les poils couleur feu du barbu frisé qui place de la neige sur ses lèvres entrouvertes. Les cristaux tombent dans sa bouche et fondent. Sentir les gouttelettes s'écouler dans sa gorge asséchée lui fait du bien. Elle

avale ensuite une gorgée d'un liquide qui la fait grimacer. De l'eau qui brûle la langue, elle n'en a jamais goûté. Le rouquin ramasse son corps meurtri comme on soulève celui d'un enfant endormi. Dans ses bras, la jeune femme se sent légère comme un lapereau. On la dépose sur un traîneau à chiens qui se met à filer à vive allure. Thanadelthur ignore où on l'emmène, néanmoins, elle reconnaît que sa destinée repose entre les mains de ces hommes.

* *

*

Thanadelthur émerge lentement de son sommeil. Chaque respiration produit une condensation dans l'air ambiant. Enveloppée dans d'épaisses couvertures de laine, elle entend le crépitement d'un feu. Elle ne se souvient pas de la dernière fois qu'elle a dormi si profondément. Son œil s'ouvre à demi et se referme. Elle n'a pas la force de bouger.

Toujours somnolente, la convalescente entend des chuchotements en langue crie. Une femme à la voix gutturale raconte à une autre personne qu'un homme de la Compagnie lui a demandé de s'occuper de la jeune rescapée retrouvée deux jours auparavant par des employés du fort qui faisaient la pêche sur glace. Thanadelthur ouvre les yeux et tente de se mettre sur ses deux pieds. Elle chancèle. La femme qui la surveille l'invite à se recoucher. Étourdie, Thanadelthur obtempère. De toute évidence, son corps affaibli prendra du temps à regagner ses forces. Elle devra donc patienter.

Quand elle parvient enfin à se lever, Thanadelthur met le nez dehors où elle respire l'air frais et sec qui nettoie ses poumons enfumés par le feu de l'âtre. Au cours de son exploration des lieux, elle découvre le fort construit près de deux cours d'eau qui permettent la navigation à l'intérieur des terres.

Une fois rétablie, elle reçoit une invitation chez le gouverneur du fort. Pourquoi voudrait-il la rencontrer? La femme qui s'occupe d'elle n'en sait rien. Elle demande à Thanadelthur de tout observer afin de pouvoir lui décrire l'intérieur des quartiers où habitent les étrangers venus de l'autre côté de l'océan, car elle n'a jamais eu l'occasion de les voir. Elle lui rapporte que ce gouverneur, James Knight, est un homme important. Cet ancien charpentier de navire a passé presque toute sa vie au service de l'entreprise qui a bâti ce fort, soit la Compagnie de la Baie d'Hudson. Grâce à son acharnement et à sa compétence, il a réussi à grimper les échelons de la Compagnie pour devenir un gouverneur. Thanadelthur a hâte de faire la connaissance de cet homme.

* *
*

C'est la première fois qu'elle rencontre une personne si âgée. Tous les Anglais vieillissent-ils aussi bien? Le septuagénaire qui se présente en langue crie émet une énergie bouillonnante. Thanadelthur est ravie de pouvoir échanger directement avec lui sans avoir recours à un interprète. Sur la table, la jeune femme admire les couverts : la vaisselle et les ustensiles placés symétrique-

ment. L'homme l'invite à s'asseoir et à lui raconter comment elle a abouti à son fort.

– Je suis Dénée, commence Thanadelthur.

Elle décrit son pays et un large détroit situé au nord, où la marée monte et descend. Les yeux de Knight s'allument. Serait-ce le passage du Nord-Ouest, cette route entre l'Europe et l'Asie que cherchent les explorateurs ? L'invitée raconte qu'elle a été faite prisonnière par les Cris, il y a de cela deux printemps. À l'automne dernier, elle et son amie ont fui leurs ravisseurs. Seule elle a survécu. Elle baisse les yeux tristes et ses doigts frôlent son bracelet de coquillages. Lorsqu'elle relève la tête, elle note les yeux de Knight rivés au bijou. Sa mère, lui confie-t-elle, en avait un plus beau encore, fait de métal jaune de son pays. Les yeux du gouverneur s'écarquillent. Serait-ce de l'or ? La femme reprend son récit et, quand elle l'achève, Knight précise qu'elle est arrivée au fort le 24 novembre 1714. Que signifient ces mots ? Thanadelthur se promet de l'apprendre et d'emmagasiner autant de connaissances que possible au sujet de ces Britanniques.

Tout en se délectant d'un ragoût de venaison, l'invitée écoute chaque mot que prononce son hôte. Il lui explique qu'à la fin d'une guerre lointaine, les Britanniques sont devenus maîtres du commerce de la fourrure dans les territoires qui entourent la grande baie. Ce lieu, York Factory, est au cœur des opérations et une fois l'an, les bateaux y arrivent de la Grande-Bretagne pour y livrer vivres et matériaux, et ensuite repartent avec les fourrures troquées par les Autochtones. Thanadelthur se dit que les fourrures doivent être précieuses pour que ces hommes soient prêts à

vivre dans ce poste isolé loin de leurs familles dans des conditions difficiles.

Pendant sa captivité chez les Cris, elle a observé les avantages que ses geôliers tiraient de leur traite avec les hommes de la Compagnie. Un plan naît dans sa tête : persuader James Knight de commercer aussi avec les Dénés. Elle lui dresse un portrait favorable de son pays où les animaux à la fourrure épaisse abondent. Cependant, la grande distance qui sépare les Dénés du fort les décourage de s'y rendre pour échanger leurs peaux. Et la peur aussi, car leurs armes ne peuvent rien contre celles acquises auprès de la Compagnie par les Cris.

Les propos de Thanadelthur confirment les impressions de Knight. Maintenant que la paix est rétablie entre la Grande-Bretagne et les autres puissances du continent européen, il est temps de mettre fin aux guerres entre les Cris et les Dénés afin de faire fructifier la traite des fourrures.

Le gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson et son invitée sentent qu'ils ont des atomes crochus et partagent certains traits : curiosité, ambition, résilience, détermination. La vivacité d'esprit et la soif de connaissance de la femme impressionnent Knight. Au cours de l'hiver, il l'invite souvent à prendre le thé, ce liquide noir et amer auquel elle s'habitue. Le gouverneur finit par être convaincu d'avoir trouvé l'ambassadrice qu'il lui faut pour accomplir cette délicate négociation qui mènera, l'espère-t-il, à une paix durable.

Le 27 juin 1715, Thanadelthur, William Stuart et un groupe de cent cinquante hommes partent

enfin en expédition dans le vaste territoire qui les sépare du pays des Dénés. Stuart a ses instructions : négocier la paix, protéger Thanadelthur et, si possible, ramener quelques Dénés à York Factory. De plus, il doit se renseigner discrètement au sujet du « métal jaune » qui a piqué l'intérêt de Knight.

Thanadelthur a évalué les chances de succès de leur mission périlleuse. Dans cette terre inhospitalière, on ne peut pas toujours compter sur la chasse pour se nourrir. Le transport des tonnes de provisions nécessaires pour subvenir aux besoins d'un si grand groupe ralentira leur cadence. Cependant, ses doutes, elle les garde pour elle, convaincue que si elle veut créer la paix entre deux peuples belligérants et revoir son pays, c'est maintenant ou jamais.

Zoé regarde l'heure. La nuit sera courte. En plus, le lendemain, elle a rendez-vous et ne pourra pas faire la grasse matinée. La lectrice place le livre sur sa table de chevet et se promet de continuer la lecture le plus tôt possible. En fermant les yeux, elle essaye d'imaginer vivre dans ce climat épouvantable sans électricité. Ça dépasse son entendement.

CHAPITRE 11

Histoires de chiens

Zoé fredonne tout en fouillant dans la pile de vêtements à l'entrée. Elle enfle quelques épaisseurs de bas pour compenser les bottes un peu grandes de son cousin, des jambières, une tuque de grosse laine, d'épaisses mitaines et une veste de duvet sous son manteau. Tout ce qu'il lui faut pour affronter le froid. Voir les chiens d'Agathe l'excite. L'infirmière a tout juste garé la voiture et déjà Zoé saute sur la banquette de la camionnette noir charbon. Une réunion à la dernière minute au travail empêcherait Christophe de les accompagner à l'enclos. Son cousin s'est plutôt inventé une excuse pour éviter de confronter tous ces chiens, croit Zoé. « Il ne pourra pas se défilier pour toujours », prédit-elle en regardant les essuie-glaces balayer les flocons de neige tombés doucement sur le pare-brise.

Quelques kilomètres à peine séparent la ville du terrain boisé où habite la meute d'Agathe. En route, Zoé, intriguée par la meneuse de chiens presque autant que par ses animaux, commente :

– *Musher*, c'est un drôle de mot.

– À l’origine, explique Agathe, les conducteurs de traîneau motivaient leurs chiens par la commande en français : « Marche. Marche. » Puis, avec l’influence de l’anglais, ça s’est transformé en *mush*.

Dans l’enclos, quinze niches pour quinze chiens. Agathe présente ses amis poilus enchaînés à des poteaux. Chacun a sa personnalité, sa couleur propre.

– Voici Do, Ré et Sol. Mes trois huskies de Sibérie. Je les adore. La plupart de ces purs sangs sont venus au Canada de la Sibérie à l’époque de la ruée vers l’or. Ils sont comme des loups qui ont perdu leur agressivité. En bref, ces chiens amicaux ont une grande endurance et ne craignent pas le travail. Ma plus vieille, celle aux poils noirs, a quatorze ans, les deux autres sont des sœurs et n’ont que deux ans.

Zoé admire la dense fourrure blanc pur des jeunes huskies et trouve drôle le sourire qu’ils ont aux lèvres. Le mouvement d’un chien à sa droite attire son attention.

– Celui-là est différent.

– Siku, c’est mon seul chien inuit canadien ou *qimmiq*, comme le nomment les Inuits.

Zoé détaille l’animal : des jambes fortes et musclées, un cou épais, une large queue touffue en boucle au-dessus du dos et de courtes oreilles rapprochées, dressées sur une tête en forme de coin.

Agathe s’approche de Siku, gratouille son ventre et raconte les origines des ancêtres des *qimmiq* tout en montrant à Zoé la fourrure entre les épais coussinets de la large patte.

– Ces puissants animaux seraient arrivés dans l'Arctique canadien lors des migrations thule et inuite entre les années 1100 et 1200. Plus gros, plus ronds et plus agressifs que les autres huskies, ils excellent à porter de lourdes charges sur de longues distances. Traditionnellement, lorsque les familles inuites se déplaçaient d'un camp à l'autre, on plaçait les chiots dans un sac de peau fixé au traîneau. Pendant le trajet, le meneur de chiens devait être à l'écoute de la femelle attelée qui connaissait instinctivement l'heure du repas. Les voyageurs devaient donc faire une pause pour permettre à la mère de soigner son petit. Un bon meneur de chiens demeure toujours à l'écoute de ses amis.

Les yeux de Zoé se promènent d'un chien à l'autre.

– Et celui-là, aux yeux bleu clair, c'est pas un husky de Sibérie ni un *qimmiq*.

– Blanc-Bec, mon plus jeune et le plus énervé. Lui et mes dix autres chiens sont des huskies d'Alaska. Ils ont été croisés avec d'autres chiens pour créer une race apte à la course et bien adaptée au climat nordique.

Agathe porte une patiente attention à chaque animal. Elle leur parle et leur prodigue des soins particuliers comme elle le ferait pour un patient à l'hôpital. Zoé, fascinée par les liens étroits entre la meneuse de chiens et ses amis à quatre pattes, conclut qu'être *musher* dépasse l'amour des chiens, c'est un mode de vie.

– C'est pour eux que tu restes ici ?

– Tu sais, c'est la première fois que j'ai l'impression de vraiment faire partie d'une communauté. Mes parents étaient tous deux dans

l'armée. Mon enfance, c'est une succession de déménagements, d'écoles et de logements. Tout ce qui était garanti, c'était qu'un jour ma famille allait lever les pattes. Adieu, les amis. Pendant longtemps, Babou, mon terrier, était mon seul compagnon. C'est peut-être pour cela que je m'entends si bien avec les chiens.

* *
*

Depuis trois jours, Zoé et Christophe se rendent nourrir la meute deux fois par jour. Dès que les huskies reconnaissent le son du moteur de la camionnette qu'Agathe a prêtée aux Delaronde, un premier hurlement mélancolique retentit, suivi par l'aboiement des autres chiens. Habituellement tranquilles, ces huskies connaissent la routine et s'animent quand arrive l'heure de se remplir la panse. Peu importe qui vient les soigner, pour eux, tout ce qui compte à cet instant, c'est mettre les crocs dans le gibier.

Christophe transporte les chaudières de nourriture à l'intérieur de l'enclos en se tenant loin de l'agitation canine. Zoé sert d'abord Do, la capricieuse qui refuse de boire à moins de mélanger l'eau à son plat. Ensuite, elle ravitaille chaque husky, un à un, comme le lui a montré Agathe. L'excitation des animaux cesse dès qu'elle dépose leur ration devant eux. Le temps de soigner le dernier chien, Zoé n'entend plus que les fortes mâchoires qui croquent dans la viande d'original crue mêlée à la graisse de phoque.

Christophe range les chaudières dans la camionnette en sifflotant un air joyeux. En plus

d'être heureux de donner un coup de main à sa copine, il s'avoue aimer la présence de sa cousine. Il lance un dernier coup d'œil sur le chenil en attendant Zoé qui ferme la porte de l'enclos. Sa bonne humeur disparaît. Stupéfait, il lance :

– Il en manque un !

– Lequel ?

– Je ne sais pas lequel.

Zoé compte rapidement les têtes et confirme qu'il n'y a que quatorze huskies. Elle entre à nouveau dans l'enclos et examine la niche vide de son occupant. Le chien a dû réussir à se défaire de sa chaîne. Après, il serait sorti par la porte laissée entrouverte pendant la distribution des vivres. Lequel a réussi à les déjouer ? Les yeux affolés de Zoé vont rapidement d'un husky à l'autre.

– C'est Blanc-Bec !

– Je n'aurais jamais dû accepter ! vocifère Christophe, désesparé.

Zoé comprend le désarroi de son cousin, dont les paroles font écho à celles qu'elle-même a prononcées à douze ans. À l'époque, elle rendait service à sa voisine partie visiter sa famille à Val Rita. Pendant l'absence de Mme Annette, elle s'occupait de Mignonne. Dès que Zoé mettait le pied dans le logement, la jeune chatte sautait d'un bond de sa corbeille et l'accueillait en frôlant doucement ses jambes. Chaque jour, elle ronronnait de plaisir quand la gardienne caressait ses oreilles et flattait le dessous de son cou. Un matin, pour aérer la pièce, Zoé ouvrit la fenêtre. La chaude brise chatouillait sa peau. La queue touffue en point d'interrogation de Mignonne s'est mise à battre comme un métronome d'un côté à l'autre à une cadence rapide. Zoé trouva cela amusant

et se mit à fredonner un air joyeux au rythme de la queue. Elle ne vit pas la chatte river ses yeux sur la fenêtre entrouverte, mais elle la vit se précipiter vers l'ouverture et s'élancer dans le jardin de fleurs.

À force d'appeler la chatte, Zoé avait presque perdu la voix. Avec son père, elle fit le tour du quartier plus d'une fois. Mignonne s'était volatilisée. Zoé répétait en boucle : « Je n'aurais jamais dû accepter. » Son père eut beau lui dire que ce n'était pas de sa faute, que des malheurs surviennent malgré nous, que la chatte avait retrouvé sa vraie nature de chasseuse, qu'elle était probablement heureuse d'être libre. Zoé restait inconsolable. Bien sûr, la disparition de Mignonne l'avait beaucoup chagrinée. À présent, elle constate que ce qui l'avait encore plus atterrée c'était son sentiment d'échec face à une responsabilité qu'on lui avait confiée.

Les Delaronde se ressaisissent. Pour l'instant, pas question d'inquiéter Agathe, qui à Winnipeg ne leur serait d'aucun secours. Personne n'est là pour les aider. Ils font donc un premier tour complet de l'enclos en sifflant et en appelant Blanc-Bec. Les huskies s'agitent, mais aucun bruit ne parvient du boisé. Ils élargissent leur périmètre. Agathe leur a confié ses chiens et, sans se consulter, les cousins ont résolu qu'il n'était pas question de la décevoir. Malgré le froid, malgré la noirceur. Cependant, ils se rendent bien compte que débusquer un chien errant dans la taïga, c'est comme rechercher une aiguille dans une botte de foin.

CHAPITRE 12

Ce qui nourrit le corps

Les amis marchent côte à côte sur la route presque déserte tandis que Zoé termine le récit du sauvetage.

– En fait, c’est lui qui nous a trouvés. Il est arrivé en trottinant allègrement. Son allure pétulante semblait dire : « J’ai fait une belle promenade. Pourquoi tous ces émois ? » Christophe et moi, nous étions évidemment soulagés.

– Tout est bien qui finit bien !

– Pas tout à fait.

Surpris, Ludo hausse les sourcils.

– Quand on lui a raconté notre mésaventure, je pensais qu’Agathe rirait de la réaction de Blanc-Bec. Elle ne l’a pas trouvée drôle. Elle est devenue toute blême, silencieuse. Son regard noir en disait long sur ce qu’elle pensait. La sentant bouillonner, Christophe l’a incitée à lâcher le morceau. Puis c’est ce qu’elle a fait. Elle a vraiment pété des plombs. Elle nous a dit qu’elle n’aurait pas dû nous confier ses chiens, que la chaîne de Blanc-Bec aurait pu s’accrocher à un arbre et l’étouffer. Et patati et patata. Quand Christophe lui a rap-

pelé que ce n'était sûrement pas la première fois qu'un de ses chiens s'échappait, le visage d'Agathe s'est empourpré. Plutôt que de reconnaître que Christophe avait raison, elle a pris ses cliques et ses claques et est partie en colère.

– Elle semble avoir plus peur de perdre son chien que son copain, commente Ludo qui s'arrête devant la boulangerie-restaurant Gypsy's.

L'arôme de pâtisseries envahit ses narines dès qu'elle met les pieds dans l'établissement. Sa bouche salive. Ludo se faufile entre les tables, se déleste de son manteau et s'attable. Elle l'imites. Dans ce lieu fréquenté par un mélange de gens locaux et de touristes, l'atmosphère accueillante et décontractée fait vite oublier le froid glacial. À deux tables d'eux, trois hommes discutent de la gestion des ours polaires. Au fond de la salle, un groupe de touristes échangent leurs premières impressions de Churchill avec entrain. D'un regard amusé, Ludo fait signe à Zoé de se tourner un peu pour voir la petite famille installée contre le mur.

– Ils sont si mignons ! Même à cet âge on peut voir leur personnalité.

Zoé observe les enfants du coin de l'œil. Le plus vieux, très concentré, découpe minutieusement sa brioche à la cannelle avant de porter les morceaux à la bouche. Le plus jeune, le visage barbouillé de sucre, ne tient pas sur son siège. Comme chaque fois qu'elle voit un enfant de cet âge, elle a un pincement au cœur en souvenir de Paulo. « Il faut vivre dans le présent », lui a conseillé sa thérapeute. Mais comment peut-on vivre au présent quand le passé pèse si lourdement

sur sa conscience ? La voix de Ludo vient casser la chaîne de pensées noires.

– On va se délecter les papilles gustatives, propose Ludo.

– D’abord, une tisane pour me réchauffer.

– Et... ?

– Ça me suffit.

Ludo qui reluque la vitrine reste incrédule.

– Comment peux-tu résister à l’appel des pâtisseries ?

– C’est que... balbutie Zoé, je n’ai pas beaucoup d’argent...

– T’es si cassée que ça ?

– J’ai juste de quoi dans mon compte de banque pour tenir encore un peu, avoue timidement Zoé. Si je veux prolonger mon séjour ici, il faudra que je me déniche un emploi. Et le plus tôt sera le mieux.

– Alors, je t’invite. Pas question de refuser, insiste Ludo d’un ton catégorique. La nourriture, c’est toujours meilleur quand le plaisir est partagé.

– C’est bien ce qu’a dit Jacques Desrosiers, lui rappelle Zoé.

– Tu ne peux quand même pas me comparer à cet enflé ! s’indigne Ludo. Moi, je parle beaucoup, mais je sais aussi écouter.

– On a ça en commun.

– Parler ou écouter ?

– Aimer la nourriture et les occasions de la partager avec d’autres.

– Dans certains pays anglo-saxons et scandinaves, j’ai l’impression que la bouffe ne sert qu’à boucher un trou. Chez moi, la commensalité occupe une place importante. Tout a meilleur

goût quand on partage sa table et les plats avec des gens qu'on aime.

– Même si on est juste deux à la maison, renchérit Zoé, mon père a toujours insisté pour que l'on prenne le repas du matin et celui du soir ensemble. Difficile de se défilier. Pour lui, casser la croûte demeure une activité sociale qui sert non seulement à alimenter le corps, mais aussi à créer des liens. Aux activités organisées par des Métis, on n'a pas le choix que de se régaler.

– Avant, quand je mangeais seul au restaurant, je trouvais des trucs pour passer le temps ou encore pour me donner une contenance. J'échangeais des textos avec des copains. Parfois, j'en profitais pour lire un roman ou dessiner dans mon carnet. J'étais seul sans l'être vraiment. Un jour, dans un restaurant de quartier, j'ai observé une femme assise à une table à la fenêtre donnant sur la rue. Elle mangeait de façon délibérée, savourant avec délectation chaque bouchée de ses croquettes aux crevettes. J'ai commencé à l'imiter. Je continue quand même à dessiner mes esquisses, à regarder le ballet des serveurs, à épier discrètement mes voisins de table. Depuis, je n'avale plus distraitement ma bouffe, je prends plaisir à consciemment goûter ma nourriture.

Les amis dégustent une chaudrée aux palourdes et du pain frais. Ensuite, ils mettent la dent dans le plat principal.

– Pas pire pour du poisson surgelé, commente Zoé.

– Tu t'y connais ?

– Mon grand-père a longtemps été pêcheur commercial, affirme fièrement la jeune Delaronde. Sa truite fumée était légendaire !

Une pointe de tarte couronne le festin. Entre chaque bouchée, Ludo analyse la qualité du dessert.

– La croûte est un peu épaisse... Par contre, le goût de bleuet est intact. Ils ont bien fait de mettre peu de sucre dans la garniture... C'est pas mal du tout.

– Tu es fin connaisseur de pâtisseries ?

– Disons que, dans la famille, on a la dent sucrée.

En se levant de table, un homme enfle son manteau de Parcs Canada et interroge la patronne d'une voix forte :

– Pas trop difficile sans Nina ?

– Ça tombe mal, on est tellement occupés à ce temps de l'année. Son mal de dents était devenu insoutenable. Elle ne pouvait plus attendre la prochaine visite du dentiste, alors elle est allée à Winnipeg. Elle en profite pour visiter des amis.

Intrigués, Zoé et Ludo écoutent la suite.

– Quand revient-elle ?

– La semaine prochaine. Puis, je n'ai pas eu le temps d'embaucher un remplaçant.

Personne n'est surpris quand Zoé intervient car, dans un petit milieu, c'est naturel de se mêler à la conversation.

– Moi, je pourrais vous aider.

La propriétaire détaille la cliente qui vient d'offrir ses services et hésite avant de lui faire une mise en garde.

– Ce sont de longues heures, de six heures du matin à huit heures du soir.

Zoé, qui n'a jamais travaillé dans un restaurant et n'est guère enchantée par l'idée de s'échiner quatorze heures d'affilée, cache ses

réticences. Un travail, ne serait-ce que pour une semaine, il le lui faut pour convaincre son cousin de la laisser prolonger son séjour.

– Je suis prête à me retrousser les manches, déclare-t-elle d'une voix enthousiaste.

– Je t'attends donc ici demain matin à cinq heures et demie.

* *
*

Ce n'est pas le froid qui pousse Zoé à presser le pas, mais la hâte d'annoncer à son cousin qu'elle a trouvé un emploi. Essoufflée, elle pénètre dans le logement et crie :

– Christophe, t'es là Christophe ?

Comme seule réponse : le silence. Quand elle lit la note laissée sur la table, Zoé se sent encore plus seule. « J'ai parlé à ton père. Il est inquiet. Je lui ai dit que tu allais bien. Tu pourrais quand même l'appeler. »

Totalement fourbue, Zoé s'écrase dans le fauteuil. Pour l'instant, la seule façon de refermer un peu la plaie, c'est de se distancier le plus possible de son père. Le voir souffrir à cause d'elle ne fait qu'attiser son propre mal de vivre. Elle a tout essayé pour arrêter de ressasser son souvenir de la tragédie, sans pourtant y parvenir. Ni la thérapeute ni son père ne l'ont convaincue de son innocence. Le reflet de sa silhouette dans la vitre du salon la regarde longuement. Enfin, elle redresse son dos voûté, respire profondément et se décide à téléphoner à son père. Dès qu'elle commence à composer le numéro, sa main se met

à trembler. Le cellulaire tombe sur le tapis. « Je l'appellerai à un autre moment », se promet-elle.

* *

*

Son corps glisse doucement dans l'eau mousseuse du bain chaud. Décontracter ses muscles raides aidera Zoé à mieux dormir. Il lui faut une bonne nuit si elle veut être d'attaque pour sa première journée de travail. À mesure qu'elle se détend, ses pensées reviennent à son père qu'elle aime de tout son cœur. Elle aurait voulu lui téléphoner pour le rassurer, mais sa lâcheté, sa faiblesse ont eu raison d'elle.

L'adolescente ferme les yeux et plonge sa tête sous l'eau. Elle refait surface et, comme un chien mouillé, secoue sa crinière et éclabousse le linoléum du plancher. D'habitude, s'immerger dans l'eau la purifie, lui procure un répit du monde extérieur. Cependant, ce soir, son monde intérieur prend le dessus et son anxiété réclame son complice, le canif. Or il est loin du bain.

Ses yeux se posent sur la lame de rasoir qui traîne sur le rebord de la baignoire. Elle résiste. Couper ne règlera rien et ne lui fera que du mal. Mais justement, c'est cette drogue que son désarroi recherche, sentir le mal pour atténuer sa souffrance émotionnelle mille fois plus insoutenable que la douleur physique.

Sa main hésitante prend le rasoir. Elle ne connaît pas cette lame, donc elle devra la manier avec prudence afin d'éviter de se faire des entailles profondes. Cette erreur qu'elle n'a commise qu'une seule fois l'a un jour affolée.

Voilà six mois, huit semaines après avoir commencé à se mutiler, elle avait eu recours à un couteau mal affilé. Le sang avait jailli de façon incontrôlable et giclé jusqu'à l'évier ivoire de la salle de bain. Attiré par son cri de panique qui résonna dans la maison, son père accourut à son secours et comprit tout de suite que sa fille se mutilait. Dès qu'il prit la situation en main, Zoé, soulagée que ses blessures ne nécessitent pas de se rendre aux soins d'urgence, cessa de pleurer. En appliquant une compresse, puis en exerçant une forte pression sur son bras meurtri pendant une dizaine de minutes, son père réussit à arrêter les saignements. Ensuite, il nettoya la peau autour de ses blessures et désinfecta sa plaie avant de la recouvrir d'un pansement.

– Ça va aller, rassura-t-il sa fille en embrasant son front.

Le lendemain matin, Zoé, toujours ébranlée, discuta longuement de son trouble avec son père. Depuis, elle a appris comment soigner ses blessures pour éviter l'infection et permettre une meilleure cicatrisation. Ses séances auprès de la psychologue, la docteure Hesbois, lui ont permis d'apaiser son esprit, d'évacuer la colère qui surgit des profondeurs de sa conscience en s'adonnant à la méditation, la course à pied et la natation. Zoé se coupe moins souvent et avec plus de prudence. Néanmoins, ses démons se manifestent à des moments inattendus.

La jeune Delaronde sort du bain, s'éponge et voit furtivement son reflet déformé dans le miroir embué. Le goût de se taillader la démange. « Qu'est-ce qu'il y a de mal avec moi ? » crie, révulsée, la voix intérieure de Zoé engloutie par

le tsunami de la tourmente. Assise sur le rebord de la baignoire, elle trépigne de joie et d'horreur en glissant la lame le long de sa cuisse. L'effet de la blessure ne tardera pas. Son corps sécrètera des endorphines, une hormone qui soulage le mal qu'elle ressent et lui procurera la sensation d'endolorissement recherchée. Toute l'attention de l'adolescente se concentre sur un geste précis : se fendre délicatement l'épiderme.

Une vive douleur se répand dans le corps de Zoé. Sous son regard hypnotisé, le sang monte. Le lourd fardeau de sa détresse se dissipe. Le calme profond qui s'installe en elle lui inspire un sentiment contradictoire : la peur. Est-ce le début de la folie ?

CHAPITRE 13

La caverne d'Ali Baba

« Enfin un matin pour flâner », jubile Zoé en croquant dans le pain rôti tartiné de confiture. La semaine a été dure, mais elle ne l'a pas vue passer. Le supplice de se lever très tôt le matin dans la noirceur totale, elle était résignée à l'endurer. Les premiers jours de travail chez Gypsy's, elle ne pensait pas tenir le coup. Être sur ses pieds pendant de longues heures au service de clients l'épuisait. Le soir venu, elle dormait du sommeil du juste. Ses patrons furent patients avec elle, même quand elle laissa tomber une assiette débordante de poulet à la portugaise sur les carreaux durs de la cuisine. Après quelques jours de travail, la serveuse connaissait les clients habituels. S'intéresser à eux lui venait naturellement et elle y prenait même du plaisir. Sa semaine terminée, elle quitta le restaurant à regret, car le tohu-bohu du commerce allait lui manquer. Zoé déposa son salaire dans son compte en banque avec ses maigres économies et effectua une seule dépense : de nouvelles bottes chaudes à sa pointure.

Depuis une semaine, elle a à peine vu Christophe. Elle décide donc d'aller lui dire bonjour au musée Itsanitaq. Elle pousse la porte du bâtiment bleu, qui donne sur une grande salle d'exposition. « Pas très impressionnant », juge la jeune urbaine qui a l'habitude de fréquenter les grands musées de la capitale du Canada. Ne voyant pas un chat, Zoé se met à examiner la collection. Des sculptures inuites côtoient des objets archéologiques et des textes sur l'histoire naturelle. Son œil se laisse attirer en premier par les grandes pièces, dont un ours polaire empaillé. En posant un regard plus attentif sur le reste, elle décèle des trésors moins évidents. Zoé reste un bon moment à étudier une tête de harpon millénaire, des lunettes de neige fabriquées d'os de caribou, un fœtus d'ours polaire et une exceptionnelle arme à feu qui date du début du 19^e siècle. Zoé reconnaît qu'elle a porté un jugement hâtif sur le musée où les objets sont un peu trop entassés pour rendre justice à la qualité des pièces qu'abrite le modeste lieu d'exposition. La visiteuse passe la main sur un vieux kayak recouvert de peau. Elle ne voit pas entrer Christophe par la porte du fond et sursaute quand il lui dit :

– J'aimerais bien le mettre à l'eau.

Zoé acquiesce et ose lui demander.

– Ça s'est réglé avec Agathe ?

Le sourire rayonnant qu'affiche Christophe ne nécessite aucune réponse.

Un courant d'air froid se faufile à l'intérieur au moment où un homme entre deux âges pénètre dans la salle en coup de vent, suivi d'une adolescente. D'un pas pressé, ils se déplacent dans la salle et s'arrêtent devant un gros morse empaillé.

Du coin de l'œil, Zoé les épie en écoutant attentivement les propos de l'aîné qui se déroulent dans une langue qu'elle ignore. Le déné ? L'inuktitut ? Les visiteurs n'ont d'yeux que pour ce morse et Zoé n'en a que pour eux. Elle est étonnée de voir l'homme et la fille quitter les lieux aussi brusquement qu'ils y sont entrés.

– Ils sont restés à peine cinq minutes !

– Le monsieur faisait sans doute une escale en route pour Winnipeg, lui explique Christophe. Selon ma patronne, pour lui, faire un saut au musée pour saluer le morse, c'est un pèlerinage. Il paraît qu'il était là quand on l'a abattu. Il est fier qu'on parle de cet animal dans un musée.

– C'est une vraie caverne d'Ali Baba ici ! s'exclame Zoé. Ces pièces mériteraient d'être vues par plus de monde !

– Tu as vu la fierté de cet homme ? C'est son patrimoine. Si ces œuvres étaient exposées ailleurs, il n'aurait jamais l'occasion de les voir.

Un nouveau courant d'air refroidit la salle. Zoé reconnaît tout de suite le casque de poil du visiteur qui secoue la neige de ses bottes. Quand il aperçoit son amie, les yeux de Ludo s'allument de plaisir. Il fait tout de suite le lien entre Christophe et Zoé.

– C'est donc vous le cousin ! s'exclame-t-il. J'aurais dû m'en douter quand on s'est parlé. Il y a un air de famille qui ne trompe pas.

Les épais sourcils de Christophe forment des points d'interrogation. Zoé éclaire sa lanterne :

– Ludovic et moi, on s'est rencontrés sur le train. Et vous, c'est ici que vous vous êtes croisés ?

Ludo opine de la tête et précise :

– Depuis quelques jours, je m’amuse à dessiner certaines œuvres d’art.

Christophe retourne à son travail le cœur léger, car il est ravi que sa cousine côtoie ce Belge à la gaieté contagieuse.

Ludo et Zoé continuent d’admirer la collection. Le jeune homme attire l’attention de la jeune femme sur une fine sculpture d’ivoire.

– As-tu vu ce petit trésor ?

Zoé porte le regard vers un garçon qui tient un ciseau à glace en observant une femme et un homme en train de faire la pêche au jig. Elle partage ses impressions :

– L’artiste nous raconte une histoire, une célébration des gestes du quotidien.

– Peu importe où il vit, l’être humain ressent le besoin de créer de belles choses, même à York Factory. Je vais te montrer.

Ludo active l’écran de son téléphone et se rend sur le site Internet de Parcs Canada où est affichée la photo d’un ancien poste de traite de fourrure et centre administratif de la Compagnie de la Baie d’Hudson, actif pendant deux cent soixante-trois ans, et aujourd’hui géré par Parcs Canada. Ludo rêve de visiter ce lieu isolé, construit en 1684 sur une étroite péninsule qui sépare les rivières Hayes et Nelson à près de 250 kilomètres au sud-est de Churchill. Il pourrait voir un cimetière, de nombreux artefacts et deux bâtiments, dont un imposant entrepôt blanc, la plus vieille structure en bois construite sur pergélisol en Amérique du Nord encore debout. Cependant, il a mis une croix sur York Factory tout comme sur le parc voisin, le parc Wapusk.

De Churchill, il faudrait nolisier un avion pour s'y rendre.

– On ne peut pas tout voir dans une vie, soupire-t-il. Je suis quand même chanceux d'être à Churchill.

Ludo passe son téléphone à son amie pour qu'elle puisse admirer trois scènes colorées qui illustrent la vie quotidienne à York Factory.

– C'est super ! J'aime bien le rouge et le doré du tableau de l'homme avec le fusil, bien que je préfère celui du violoneux au chapeau de feutre noir.

– C'est un archéologue qui est tombé par hasard sur ces panneaux peints en explorant l'entrepôt de York Factory. Ils datent de la fin du 18^e siècle.

– Pas longtemps après Thanadelthur.

– Tu l'as aimé, le bouquin ?

– Je ne l'ai pas encore terminé, avoue-t-elle.

– Je revois sa vie quand je passe sur la rue Thanadelthur Way. Puis quand je pense à elle, je pense à toi.

Du revers de la main, Zoé balaye la remarque de son ami.

– Tu dis ça pour piquer ma curiosité et m'encourager à terminer ma lecture.

– Je t'assure que non, riposte Ludo. Je trouve que toi et cette héroïne dénée vous avez des points en commun.

Zoé cache sa gêne en lançant une invitation à son ami.

– Demain, je vais au champ de tir avec Christophe. Je vais pouvoir réviser mes notions de sécurité du port d'arme et me familiariser avec son fusil. Tu nous accompagnes ?

– Je sais qu'ici les armes à feu ont leur place, mais, tu sais, ça ne m'intéresse pas.

Zoé quitte le musée en pensant à Ludo. Sur le chemin de retour, elle se promet de continuer la lecture du récit de Thanadelthur. Elle suit trois adolescents sortis de l'école et qui, comme elle, bravent le froid. « Encore quelques pas avant d'entrer au chaud », s'encourage-t-elle. Soudain, le trio devant elle s'arrête net. Zoé fait encore quelques pas avant de comprendre pourquoi les jeunes ont cessé de marcher. Au bout de la rue, elle aussi reconnaît la forme blanchâtre qui avance vers eux. D'un commun accord, les promeneurs entrent dans la maison la plus rapprochée. « Heureusement qu'à Churchill personne ne verrouille ses portes », se dit Zoé soulagée d'être à l'abri du carnivore.

Aussitôt, Joey, le garçon à la tuque noire, compose le numéro du programme « Alerte aux ours polaires ». La fébrilité des jeunes reflète davantage l'excitation que la peur. Tous regardent par la fenêtre l'arrivée prompte des officiers. L'ours ne se laisse pas intimider par les klaxons insistants. Enfin, des balles de caoutchouc réussissent à faire bouger l'animal qui se dirige prestement hors de la ville.

– Il va aboutir en prison, celui-là, affirme Joey.

Zoé pouffe de rire. Puisque le jeune de quatorze ans doit se moquer d'elle, elle ajoute sarcastiquement :

– Puis, ils vont lui passer les menottes, je suppose ?

Les jeunes s'esclaffent.

– Elle est bonne, celle-là, dit Joey. J’veais la raconter à mon oncle qui travaille à la prison.

– Parce qu’elle existe cette prison ? décoche Zoé.

Mi-étonné, mi-amusé, Joey la regarde en biais.

– Bien sûr qu’elle existe. C’est un centre de détention dans lequel on place les ours nuisibles, les récidivistes. Il y a vingt-huit cellules individuelles et deux cellules doubles pour accueillir des familles. Il y en a même cinq qui sont climatisées. Nous, on appelle ça la prison de l’ours polaire.

– Au moins, les habiller, ça ne coûte pas cher, plaisante Zoé. Quoique nourrir ces carnivores, ça doit être une autre paire de manches !

– Que de l’eau et de la neige.

– C’est cruel ça !

– Il ne faut pas s’inquiéter pour eux. Ils puisent dans leurs réserves de gras. De toute façon, on n’a pas le choix. Si on les alimente, ils viennent à associer la bouffe à l’être humain. Ceux qui s’aventurent en ville ont souvent trouvé de la nourriture ou des déchets par le passé. C’est dangereux pour nous et néfaste pour eux.

Les amis de Joey approuvent d’un hochement entendu de la tête.

– Et celui qu’on vient de chasser, qu’est-ce qui va lui arriver ?

– On l’aura à l’œil. S’il s’approche à nouveau de la ville, on l’attirera dans un piège à ponceau avec de la viande de phoque et du gras. Puis, on va l’emmener au centre de détention.

– Ils purgent une longue peine ?

– Pas plus qu’une trentaine de jours. Si les glaces sont formées, on les transfère par

hélicoptère sur leur route migratoire au nord de Churchill. Autrement, on les relâche plus près de la ville.

La fille du trio, qui jusqu'alors était restée muette, donne le mot de la fin.

– Et ils sont contents de retrouver leur liberté.

« En fin de compte, songe Zoé, les ours nous ressemblent beaucoup. »

Dès qu'elle entre chez Christophe, pour se réchauffer, Zoé verse de l'eau bouillante sur de la racine de gingembre et y ajoute un peu de miel. Elle a le goût de passer l'après-midi au chaud avec Thanadelthur.

Toute petite, elle aimait bien entendre la voix grave de son père lui lire des histoires. Pourtant, depuis son adolescence, elle n'est pas portée sur la lecture, et surtout pas la fiction. Elle aimerait bien pouvoir se perdre dans ces univers créés par ces artistes qui noircissent des pages, mais elle n'y arrive pas. La réalité, la non-fiction, l'attire davantage.

Zoé s'écrase dans le sofa et se replonge le nez dans le roman en se demandant ce que Ludo a bien pu y déceler pour la comparer à ce personnage.

Thanadelthur se sent à l'aise parmi ce groupe d'hommes. Elle affectionne particulièrement William Stuart qui a presque le double de son âge. Tout comme Knight, lui aussi a commencé à travailler pour la Compagnie de la Baie d'Hudson très jeune et parle la langue des Cris. À York Factory, elle n'a rencontré que trois Britanniques qui parlent une langue autochtone. Pourquoi les autres ne l'ont-ils pas apprise? C'est incompréhensible. Au cours de l'hiver, elle a acquis les

rudiments de l'anglais. Les autres Britanniques seraient-ils trop paresseux ou moins intelligents que Stuart ?

La délégation de paix avance à pas de tortue. Au mois d'août, la troupe ravagée par la maladie n'a toujours pas dépassé la rivière Churchill. La grogne s'installe et, déjà, on craint les rigueurs de l'hiver qui approche. Lorsque octobre arrive, il n'y a toujours aucun signe de Dénés. Les voyageurs affamés n'ont rien mangé depuis huit jours et le froid est brutal. Un chef cri ordonne donc de diviser la troupe en petits groupes qui auront de meilleures chances de survie. Plusieurs d'entre eux rebroussent chemin tandis que les autres choisissent d'accompagner Thanadelthur et Stuart qui continuent leur route vers l'Ouest.

Quand ils parviennent à un campement de Dénés, l'horreur les attend. Massacrés par des Cris, neuf cadavres gelés gisent dans la neige. Cet acte insensé risque de miner leur mission de paix. Surmontant le désespoir, la délégation poursuit son trajet.

Au mois de février, les émissaires qui ont parcouru 1300 kilomètres, s'arrêtent au sud du lac des Esclaves. Épuisés, ils se demandent tous pourquoi ils ont accepté de franchir ce territoire inhospitalier du subarctique. C'est la fin de la route, car ils n'ont qu'une envie : rentrer chez eux.

Le groupe a fait de nombreux sacrifices pour se rendre jusque-là. Dans ses tripes, Thanadelthur sent qu'ils sont très près de leur but. Abandonner sa quête est impensable. Bien qu'à court d'arguments, elle fait des pieds et des mains pour convaincre ses compagnons d'aller encore un

peu plus loin. Rien à faire. Néanmoins, elle leur arrache une concession. Les Cris s'engagent à demeurer sur place durant dix jours, le temps qu'elle tente de trouver les siens. Mais ils l'avertissent : pas question de rester un jour de plus. Si elle ne revient pas avant le jour convenu, elle devra se débrouiller sans eux.

Plus déterminée que jamais, Thanadelthur s'enfonce, seule, sur le terrain glacé.

CHAPITRE 14

Différents lieux, différentes mœurs

Des coups saccadés tirent Zoé de sa lecture. De l'autre côté de la fenêtre de la porte d'entrée, les yeux illuminés d'une minuscule sculpture s'agitent, soudain remplacés par un vrai visage grimaçant. Surprise, Zoé sursaute et son cœur bat à tout rompre jusqu'à ce qu'elle reconnaisse Ludo qui rit aux éclats. Son ami entre dans le logement avec sa petite lanterne montée sur un bâton et annonce :

- Je me prépare pour demain.
- Tu fêtes ça l'Halloween !
- Toutes les occasions sont bonnes pour s'amuser.

Zoé examine la sculpture brandie par Ludo, soit un visage avec des sourcils froncés qui cha-peautent de larges yeux ronds et, plus bas, une effrayante bouche édentée.

– C'est un grigne-dents, révèle-t-il, une expression wallonne qui signifie grince-dents. Celui-ci ressemble à ceux qu'aime faire ma mère.

– Alors, les Belges préfèrent sculpter les bet-teraves à la place des citrouilles ! s'étonne Zoé.

– Et les Celtes d’Irlande utilisaient des navets. L’Halloween, c’est la version moderne d’une de leurs fêtes, la Samain, précise Ludo. Selon la légende, Jack à la lanterne avait été condamné à errer éternellement dans l’obscurité entre l’enfer et le paradis en s’éclairant d’un tison posé dans un navet entaillé. Chez nous, la tradition des lumerottes provient du monde agricole. Les anciens cultivateurs plantaient plusieurs variétés de betteraves fourragères pour nourrir leurs animaux pendant la saison froide. À l’automne, on fabriquait ces lanternes au moment de la récolte, ce qui, tout comme l’Halloween, correspond aux fêtes de la Toussaint. Et les jeunes frappaient aux portes ou aux fenêtres des maisons en secouant leur grigne-dents.

– Puis t’avais le goût d’effrayer quelqu’un, toi aussi ?

Le sourire de Ludo affiche une fausse innocence.

– Je voulais en faire un autre, mais les couteaux dans ma bicoque ne sont pas assez affilés. Je peux utiliser le tien ?

Zoé lui passe son canif. Ludo promène ses doigts sur la lame et constate avec satisfaction qu’elle est bien affilée. Les amis s’installent à la table de cuisine et le sculpteur se met à découper la betterave. Ses mains habiles donnent forme à une figure : deux trous simulent les yeux, des sourcils en forme d’accent circonflexe, une mâchoire édentée évoque un sourire amusé, et un triangle, un très petit nez. Pour terminer, Ludo place une chandelle à l’intérieur du visage et l’offre à Zoé qui s’exclame :

– Ça, c’est un grigne-dents heureux !

* *
*

Les enfants de Churchill s'excitent dans l'attente de leur sortie d'Halloween et de leur récolte de friandises. Ils ne sont pas les seuls à s'énerver, car, depuis des mois, les ours polaires se nourrissent tant bien que mal de baies, d'oies et de carcasses de baleine. Affamés, ils attendent impatiemment la formation des glaces et la saison de la chasse aux phoques. Churchill se situe sur la route de migration de ces mammifères qui convergent sur la côte dès octobre. Les rivières Seal et Churchill se versent dans la baie d'Hudson et comme l'eau douce gèle avant l'eau salée, la glace se forme plus tôt à Churchill qu'ailleurs dans l'ouest de la baie. Ainsi, plus il y a d'ours, plus il y a de chance qu'ils errent jusqu'à la ville. Depuis quelques jours, des gens en ont signalé un certain nombre en train de rôder près de la pointe Gordon, à 25 kilomètres à l'est de Churchill.

Avant le coucher du soleil, tout juste passé dix-huit heures, un hélicoptère a survolé la municipalité. Le pilote n'a décelé aucun ours près des limites de la ville. Churchill peut donc se préparer.

Quand il a eu vent de la patrouille de bénévoles, Christophe s'est tout de suite porté volontaire. Une vingtaine de groupes formés de deux ou trois personnes font le guet dans des véhicules le long des routes pour prévenir une rencontre malencontreuse entre ours et enfants. Des miliciens des Rangers Canadiens, des pompiers volontaires, ainsi que des employés de Parcs Canada, d'Hydro Manitoba, d'Alerte aux ours

polaires, de la Gendarmerie royale du Canada et du service médical d'urgence unissent leurs efforts pour assurer le succès de cette soirée. Dès que les dernières lueurs du jour cèdent leur place à la noirceur, le dispositif de sécurité est en place. Les véhicules équipés de klaxons et, dans certains cas, de sirènes ou d'avertisseurs sonores à air suffiront pour apeurer un ours trop curieux.

Il fait -10 degrés Celsius à l'extérieur. Costumé, Ludo traverse la ville. Il est fin prêt. Cette fois, plutôt qu'accueillir un grigne-dents, Zoé ouvre la porte à un visage encadré d'une magnifique étoile en carton. Bien qu'heureuse de voir son ami, elle est contrariée par son déguisement et le sac de bonbons qu'il dépose sur la table.

– Je t'avais pourtant dit que je ne voulais pas accueillir des petits, décoche-t-elle sèchement.

– Tu n'aimes pas les marmots ?

– Ce n'est pas ça !

– Tu vas voir, on va s'amuser, lui assure Ludo qui fait dandiner les pointes de son étoile.

Au début de la soirée, Zoé laisse son ami habillé à la mode stellaire accueillir la file d'enfants. À partir de son fauteuil, elle observe sorcières, hockeyeurs, robots, pêcheurs. Zoé se remémore son propre plaisir à courir l'Halloween dans sa jeunesse. Fabriquer son costume de corneille avait exigé un temps fou. Aux ailes longues et pointues et à la queue carrée en forme d'éventail fixées à sa robe noir-ébène, elle avait ajouté un bec légèrement crochu pour recouvrir son nez. Le plus impressionnant pour les hôtes qui lui ouvraient leur porte c'était « cah », son imitation du croassement nasillard de la corneille.

Un rire franc tire Zoé de ses pensées. Tout en distribuant généreusement ses friandises, Ludo taquine une fillette.

– Tu es venue chercher ton butin ?

La petite ne comprend pas la question, mais l'air enjoué de l'homme la fait sourire timidement. Comme les autres, elle porte son costume par-dessus sa combinaison de neige. C'est une chasseuse aux joues rougies par le froid.

Enfin, Zoé se laisse prendre au jeu et se rend au seuil lorsque arrive le prochain groupe d'enfants. Elle complimente un garçonnet déguisé en ours polaire.

– Je m'habille comme ça pour que les ours me prennent pour leur ourson et me laissent tranquille.

Lorsque plus personne ne se présente à la porte, Ludo et Zoé s'installent dans le salon et discutent de tout et de rien en mangeant les quelques friandises qui restent.

– Ça te va plutôt bien, dit Zoé en pointant le haut de la tête de son ami.

Ludo rit de bon cœur. Il se lève et annonce :

– Ça éclairera la route jusqu'à chez moi.

Lorsque Ludo a fermé la porte, tout est silence. Zoé se sent subitement seule. Elle a une boule dans la gorge. Seule une chose peut l'apaiser : son canif. Elle se dit qu'il doit y avoir un autre moyen de se calmer, de la distraire de son train de pensée. La lame l'appelle, mais elle résiste. Elle sait trop bien ce qu'elle ferait, une fois le couteau dans sa main. Plutôt que de saisir son canif, elle ramasse le livre qui traîne sur la table. Pour s'oublier, Zoé replonge dans le récit de Thanadelthur.

Huit mois à parcourir le vaste territoire avant de rencontrer finalement un groupe de Dénés. Thanadelthur ne sait plus si c'est de la chance ou son destin.

Les hommes qui l'entourent écoutent le récit de son parcours. Cela lui fait du bien de parler dans sa langue, de ne pas avoir besoin de réfléchir au choix des mots. Elle fait valoir les arguments susceptibles de faire changer d'avis aux opposants à la proposition d'entente avec les Cris. La paix avec les Cris est souhaitable, affirme-t-elle. Pour se rapprocher des Dénés, la Compagnie de la Baie d'Hudson va construire un poste permanent sur la rivière Churchill. Commercer avec les étrangers sera avantageux pour eux et leurs enfants et ils pourront se procurer à leur tour des outils de fer, des marmites de métal et des armes à feu.

Les paroles coulent de sa bouche. L'ambassadrice n'a jamais si bien choisi ses mots. Il est facile de convaincre les autres quand on est soi-même convaincu. Plus d'une centaine de personnes partent à la rencontre des Cris et du représentant de la Compagnie.

Thanadelthur a compté les nuits depuis son départ. Il ne lui reste qu'un seul jour pour arriver au point de rencontre. Stuart aura sans doute fait tout son possible pour encourager les Cris à attendre son retour. Si elle tarde, ils auront rebroussé chemin. Qu'advient-il dans ce cas ? Le temps presse. Thanadelthur exhorte le groupe de Dénés qui l'accompagnent d'accélérer le pas.

Arrivée à destination, l'ambassadrice soupire de soulagement. Les Cris ont tenu parole. Néanmoins, les deux groupes ennemis se toisent.

Méfiant, les Dénés se tiennent à l'écart. Thanadelthur fait à nouveau appel à ses talents diplomatiques. D'un côté, elle rassure les Cris : leur sécurité est garantie par leurs fusils. De l'autre, elle raisonne les Dénés : ils détiennent la supériorité du nombre.

Curieux, les nouveaux arrivés détaillent le Britannique costaud au teint pâle devant eux. Thanadelthur se rappelle qu'au premier coup d'œil, l'exotisme de l'homme impressionne. « Il est comme vous, insiste-t-elle auprès de ses compatriotes, mais moins beau. » Les Dénés acquiescent en riant.

Les Autochtones du Nord partagent leurs vivres avec ceux du Sud. Un festin réussit toujours à faciliter les palabres. Interprète auprès des deux groupes réunis, Thanadelthur leur rappelle le bien-fondé de faire la paix. Même si en l'absence de chefs, les Autochtones ne peuvent pas garantir que leur entente sera respectée, ils comprennent les enjeux et s'engagent mutuellement à être les champions de cet accord auprès de leurs peuples.

Enfin, on lève le camp. Dix Dénés accompagnent le groupe qui se dirige vers York Factory. Bien que la route s'annonce longue, Thanadelthur a le cœur léger. Elle a renoué avec sa nation et réussi à négocier une fin au conflit entre les belligérants.

Pendant les trois mois du voyage de retour, Thanadelthur a le temps de réfléchir à son avenir. Son séjour chez les Cris et ensuite chez les Britanniques l'a transformée. Elle se sent tiraillée entre deux choix. Elle pourrait retourner chez elle ou continuer à travailler pour la Compagnie de la Baie d'Hudson et jouer un rôle dans le

développement du nouveau poste. La réussite de la mission que lui a confiée James Knight l'a gonflée de bonheur. Consciente du fait qu'on admire son courage et sa détermination, qu'on estime ses connaissances et sa capacité d'agir habilement comme intermédiaire entre les Cris, les Dénés et la Compagnie, elle opte pour sa nouvelle vie.

Dès qu'elle met les pieds à York Factory, Thanelthur note les nouvelles palissades qui protègent le fort et aussi l'étage ajouté au bâtiment pour l'entreposage des tissus et des peaux, soit des signes montrant l'intention des Britanniques d'être sur place longtemps. Elle espère que ce sera son cas aussi.

CHAPITRE 15

La saison des ours bat son plein

Churchill est en pleine effervescence. Pendant huit semaines, plus d'une dizaine de milliers de visiteurs venus des quatre coins de la planète affluent dans la petite ville. Ces hordes ont rendez-vous avec les nombreux ours polaires qui ont quitté leur habitat estival pour se regrouper à l'est de Churchill sur les rives de la baie d'Hudson. Touristes et ours s'impatientent. Les premiers rêvent de photographier ces carnivores qui, de leur côté, attendent le moment où les glaces prendront suffisamment pour leur permettre d'accéder à leur terrain de chasse et enfin se mettre des phoques sous la dent.

Agathe a aiguillé Zoé vers son ami Seamus, un guide unilingue anglophone. Il l'a embauchée pour servir d'interprète auprès de ses groupes de touristes francophones. Sa cinquième journée de travail pour la compagnie d'aventures commence comme toutes les autres. Un réveil hâtif, un déjeuner sur le pouce et la course vers la fourgonnette qui la prend en charge juste devant son logement. Dès qu'elle claque la portière, Seamus lui tend un

thé fumant. Et la journée est partie. Zoé s'entend bien avec ce Yukonais barbu aux yeux bleu vif qui met son expertise au service d'une entreprise touristique de Churchill chaque mois d'octobre et de novembre. Ces quelques moments matinaux partagés avant le tohu-bohu qui s'installe à l'arrivée de visiteurs lui sont agréables.

Ils roulent vers un drôle de véhicule tout-terrain aux allures de grand insecte. Le Transpo-toundra permet d'observer les ours polaires en toute sécurité. « Un VTT sur stéroïdes ! » pense Zoé en estimant que les grosses roues doivent faire près de deux mètres de haut. Dernière à monter la douzaine de marches de l'escalier de bois, elle s'engouffre dans la grande carrosserie. Dès que ses fesses touchent un banc dur qui lui rappelle celui des autobus scolaires de son enfance, le véhicule démarre brusquement. Les corps ballottés mettent quelques secondes à retrouver leur équilibre. Le Transpo-toundra se déplace à peine à 5 kilomètres à l'heure. Les roues surdimensionnées grugent le terrain cahoteux le long d'anciens sentiers créés par les militaires postés dans la région dans les années 1950. À partir de larges fenêtres et d'une plateforme extérieure, les passagers admirent le vaste paysage de l'aire de gestion de la faune de Churchill gérée par la province du Manitoba.

L'excitation des quarante visiteurs est palpable et leurs questions au sujet des ours polaires s'enchaînent tout comme les réponses. La femelle est au moins deux fois plus petite que le mâle qui peut peser 600 kilos et mesurer 3 mètres. Quant à lui, l'ourson ne pèse qu'entre 25 et 100 kilos. Grâce à son odorat bien développé, l'animal peut

détecter la présence d'un phoque à un mètre sous la neige ou la glace et son odeur à une distance de 30 kilomètres. D'habitude, sa proie ne se rend pas compte de la proximité de ce grand chasseur jusqu'à ce qu'il attaque.

Traduire les propos des visiteurs et du guide exige une concentration soutenue, un esprit rapide, surtout lorsque Zoé doit trouver les mots justes pour bien rendre l'humour des uns et des autres. L'interprète entre dans son rôle d'intermédiaire avec aisance et bonne humeur.

Lorsque Amandine, une femme à la petite bouche en forme de cœur, aux lèvres gercées par le froid, demande si elle peut prendre la photo de leur jolie guide québécoise, Zoé sourit tout en grinçant les dents. Elle lui explique que le français est la langue maternelle de plus d'un million de personnes qui vivent à l'extérieur du Québec.

– Que vous parlez bien ! s'étonne la dame.

– Et pourquoi parlerais-je mal ? décoche Zoé.

La dame constate qu'elle a piqué l'orgueil de son interprète et tente de se racheter :

– Ça ne doit pas être facile. Vous êtes entourés de cette mer anglophone.

– Il s'agit de toujours tenir la tête haute.

Les heures s'écoulent. Le guide, toujours par le biais de son interprète, raconte l'histoire naturelle de ce fragile écosystème de la toundra dans l'espoir de faire oublier aux touristes qu'ils n'ont pas encore vu d'ours.

– Tout droit, vous voyez le monticule de glace ? dit-il, en scrutant l'horizon.

– Il y a un ours ? espère Amandine.

– Tout juste à la droite de ça, vous verrez un renard arctique.

Le découragement chez les visiteurs est palpable.

– Je ne le vois pas! se lamente la dame qui cherche en vain l'animal à travers sa lentille.

– Sa fourrure blanche le rend difficile à repérer. En fait, c'est le seul membre de la famille des canidés à changer de couleur. Cherchez sa truffe noire qui trahit sa présence.

– Là, je le vois, lance Amandine. Il est charmant!

À cet instant, le renard arctique surprend les spectateurs. Il bondit avec énergie vers le ciel. Tête première, il retombe durement vers le sol. Son museau s'enfonce droit dans l'épaisse croûte blanche. La moitié du corps de l'animal est ensevelie dans la nappe de neige et ses quatre pattes dansent nerveusement dans les airs jusqu'à ce que la bête vienne à bout de se dégager de l'emprise de la neige. Cette étonnante technique de chasse a permis au renard de surprendre et d'attraper sa victime. Dans sa gueule, le carnivore tient fièrement un lemming sans vie.

– Son pauvre museau! s'exclame la touriste.

– Il n'a pas le choix que de fondre sur sa victime, renchérit Seamus. S'il creusait, elle entendrait ses grattements et déguerpierait.

– C'est avec son ouïe qu'il repère sa proie tapie sous la neige?

– Vous avez noté que le renard était orienté vers le nord-est? En plus de son ouïe sensible, certains scientifiques croient qu'il a recours au champ magnétique terrestre pour juger la direction et la distance qui le sépare de sa proie. Il paraît qu'il voit un anneau d'ombre sur sa rétine et aligne cette ombre avec le lieu où il entend la

prise qu'il guette, un peu comme aligner un objet et un pointeur laser.

Les visiteurs ne peuvent faire autrement que de s'extasier devant les prouesses de ce petit animal à la queue épaisse et touffue qui lui sert de couverture tout en assurant son équilibre. Seamus bat le fer tandis qu'il est chaud.

– Les renards arctiques jouent un rôle crucial dans l'écosystème de la région. Presque trois fois plus de végétation pousse autour de leurs tanières qu'ailleurs dans la toundra. Les restes d'oies tuées par ces carnivores attirent des charognards. Aussi, les cadavres des proies et les excréments engraisent le sol qui nourrit les plantes qui, elles, attirent les herbivores comme les lièvres et les caribous. Churchill, c'est l'extrémité sud de...

Un message radio interrompt les explications de Seamus. Le guide d'une autre compagnie lui signale la présence possible d'un ours à l'est de leur position. Prestement, le guide dirige le véhicule dans cette direction. Les gens s'agitent et ne pensent qu'à leur rencontre avec ce prédateur. Plus personne ne s'intéresse au renard.

Même si Zoé admire les ursidés, elle ne peut s'empêcher de trouver que ce majestueux mammifère fait de l'ombre à d'autres animaux de la faune locale tout aussi intéressants. Après tout, a-t-elle noté, comme l'ours polaire, le renard arctique réussit lui aussi à subsister dans ces contrées inhospitalières. Le réchauffement climatique bouleverse aussi sa vie. L'hiver, l'isolation de la neige fournit la chaleur nécessaire à la survie des rongeurs, une source importante de nourriture pour le renard. Moins de neige, moins de lemmings et moins de renards arctiques. Que la population

de renards qui habite la région de Churchill ne cesse de diminuer à cause de la rareté croissante de nourriture la chagrine.

La voix de Seamus tire Zoé de ses pensées.

– Fausse alerte, annonce-t-il à regret. Ce n'est qu'un rocher glacé.

La déception bruyante irrite Zoé. « Ils ont peut-être payé de gros sous pour voir un géant polaire, n'empêche, ils doivent être conscients que ça ne se commande pas d'un claquement de doigts. »

Le véhicule poursuit sa route à pas de chenille. Les visiteurs lapent leur soupe et grignotent leurs biscuits. Tout en restant à l'écoute de ses clients, Zoé scrute patiemment l'horizon à travers ses jumelles. Repérer les animaux dissimulés par leur camouflage demeure un art. Son grand-père lui disait toujours qu'elle avait un œil de lynx.

Un léger battement d'ailes fait ressortir un petit oiseau du blanc qui l'entoure. Il sautille sur la neige avec ses doigts emplumés. Zoé reconnaît le corps trapu, la queue, les pattes courtes et les ailes, petites et arrondies du lagopède. Cet oiseau change de plumage trois fois par année plutôt que deux comme d'autres oiseaux. Elle songe à partager sa trouvaille, mais se ravise. En plus d'être difficile à distinguer, le temps d'en parler, il se sera envolé. Au lieu d'énervier les touristes, elle continue d'observer tranquillement le lagopède qui picore la tête d'une plante émergée de la neige peu profonde dans un endroit balayé par le vent.

Lorsque le lagopède décolle, Zoé porte son regard là où la glace rencontre l'eau ouverte. Un brin de vapeur s'élève de la baie, le résultat du choc de la rencontre de la température plus

chaude de l'eau avec l'air glacial, s'élève vers le ciel. Au loin, elle discerne une forme familière. Avant d'alerter les visiteurs, Zoé veut s'assurer que c'est bel et bien un ours. Après une mise au point avec ses jumelles, la couleur crème, presque jaunâtre, qui contraste avec la blancheur de la neige confirme ce qu'elle a repéré.

Prévenu par sa collègue, Seamus guide le véhicule jusqu'à 40 mètres d'un grand mâle occupé à creuser dans la glace à la recherche d'algues. Les touristes ne portent pas à terre et se précipitent tous du côté droit pour apprécier le premier ours polaire de la journée. C'est un beau spécimen. Devant ce puissant mammifère, certains restent muets, d'autres partagent leurs observations à voix haute. Tous cherchent à prendre le cliché immortalisant leur contact unique avec cet animal qui se fait de plus en plus rare sur la planète.

L'ours lève la tête. Il les observe. Impossible de deviner quelle sera sa réaction. Aucune expression faciale, aucun changement dans son langage corporel ne trahit ses intentions. Il se déplace en gardant la tête basse qu'il lève parfois en leur direction. Il s'approche d'eux, parvient à la hauteur du véhicule et se dresse sur ses grosses pattes arrière pour s'appuyer sur le côté du Transpoundra. Il étire son cou. De l'autre côté de la fenêtre, quarante-deux paires d'yeux observent ses petites oreilles, son museau proéminent et ses yeux impassibles. « Je me sens comme un animal de zoo », songe Zoé qui détaille l'ours curieux. Les cliquetis des appareils photo n'impressionnent pas la vedette qu'on est venu admirer. Zoé croit qu'on devrait laisser ces bêtes vivre en paix, mais

elle admet que la plupart des gens qui se déplacent pour côtoyer ces gros mammifères, ne serait-ce qu'à travers une fenêtre, deviennent par la suite les meilleurs défenseurs de leur cause, d'où l'importance de sensibiliser les visiteurs au sort incertain de cette espèce, car elle sait qu'on ne se soucie pas de ce qu'on ne connaît pas.

Rapidement, l'ours se désintéresse et s'éloigne en se mouvant avec aisance et agilité. Ses enjambées d'un mètre de longueur l'ont rapidement mené loin. Les clients, toujours émus, en ont enfin eu pour leur argent. Seamus respire d'aise. Mission accomplie.

Zoé, toujours perplexe devant le comportement de cet animal sauvage qui, comme les autres, devrait préférer éviter les êtres humains, exprime son étonnement tout haut.

– Pourquoi s'intéresse-t-il à nous ?

– C'est une bête curieuse, répond Seamus d'un ton assuré, en regardant ailleurs.

Insatisfaite de cette réponse, Zoé ne revient tout de même pas à la charge puisque le guide attire l'attention de ses clients à un point flou à l'horizon. Déjà, on repart à la recherche d'un autre ours.

Zoé se tait, mais demeure convaincue que la bête vient trop facilement vers eux. Une conclusion troublante s'impose : on doit se servir d'appâts ! Les compagnies sont tenues d'adhérer à une réglementation stricte du gouvernement manitobain, mais comment d'autre expliquer l'attraction de l'ours polaire à une boîte de métal surélevée sur du caoutchouc ? Cette possibilité préoccupe Zoé, car ce serait un jeu dangereux pour les habitants de Churchill et pour l'animal.

Une phrase prononcée par Joey au moment où il décrivait la prison pour ours polaire lui revient à l'esprit : « Un ours nourri est un ours mort. »

CHAPITRE 16

La Journée Louis Riel

Le nez fin de Ludo hume l'arôme de viande sauvage qui se répand dans le logement de Christophe.

– Ce qui me manque plus que tout dans ma bicoque, c'est une cuisine digne de ce nom, se désole-t-il.

Le couvert est mis et les convives s'attablent devant un ragoût fumant.

– J'ai déjà goûté à du lapin, du cheval, du sanglier, affirme Ludo, mais jamais à de l'original.

Tout en déposant une corbeille de bannique fraîche et une sauce de petites baies rouges que son ami ne connaît pas, Zoé met la table :

– Pour commémorer la Journée Louis Riel, on avait envie de préparer un repas sublime comme ceux que popotait notre grand-père.

– On est au mois de novembre ! s'exclame Ludo, perplexe. Je croyais que c'était un jour férié en février !

– Oui, au Manitoba, confirme Zoé, mais le 16 novembre aussi, les Métis se souviennent de Riel parce que c'est le jour où le gouvernement canadien l'a pendu en 1885.

– C’est bon quand c’est chaud, recommande Christophe qui sert une généreuse portion de ragoût dans le bol de son invité, puis remplit celui de Zoé qui ne se fait pas prier et enfonce sa fourchette dans un cube de viande qu’elle avale goulûment. Cependant, Ludo attend que tout le monde soit servi avant d’attaquer à son tour le mets.

– C’est plus tendre que je l’aurais imaginé.

– Il faut savoir le préparer, se vante Christophe.

Ludo prend un morceau de pain en forme de petite crêpe épaisse et le porte à sa bouche. La texture légèrement sablée de la farine de maïs plaît à son palais. Ensuite, il tartine le reste de son pain avec la sauce. Il apprécie la couleur rouge vif du fruit qui ressemble à une groseille. En bouche, le goût amer et légèrement acidulé surprend.

– Elle est d’ici cette baie ?

– Tu ne connais pas ça, l’atoca ? s’exclame Zoé incrédule.

– Les Autochtones ont attribué ce nom à ce petit fruit, ajoute Christophe. On dit aussi canneberge. Native des terres humides de l’Amérique du Nord, elle pousse sur des arbustes nains avec des tiges rampantes.

Ludo, le dernier à terminer son repas, dépose sa fourchette et revient à Riel.

– Je sais qu’il a mené la résistance des Métis en 1869 et en 1885 dans le territoire qui est devenu le Manitoba et la Saskatchewan contre les troupes armées du gouvernement canadien...

Avec force, Zoé interrompt son ami et déclare :

– On devrait vraiment le reconnaître comme un des Pères de la Confédération! Après tout, il a négocié l'entrée du Manitoba dans la Confédération et il a été élu trois fois député fédéral du comté de Provencher. Pour apaiser les têtes folles qui exigeaient le sang de Riel après la mort de Thomas Scott, le premier ministre Macdonald s'est lâchement organisé pour l'accuser de trahison et le pendre au bout d'une corde.

– Et ça n'a pas suffi pour apaiser les esprits, renchérit Christophe tout aussi enflammé par cette histoire. À peine quelques jours plus tard, huit chefs des Premières Nations qui avaient aussi osé défendre les droits de leurs peuples ont été pendus.

– C'est tellement injuste! s'écrie Zoé.

Ludo comprend que ces amis Delaronde sont très attachés à leur héros. Il s'étonne quand même que ce lien soit si fort.

– Vous fêtez tout ça. Pourtant, vous venez de l'Ontario et Riel du Manitoba...

La même question a effleuré l'esprit de Zoé lorsqu'elle a participé aux commémorations en l'honneur de Louis Riel au parlement ontarien à Toronto en novembre l'année dernière. Pour elle, ce visionnaire fait partie de l'histoire collective des Métis.

– La prise de position des Métis pour protéger leur territoire a déchaîné une vague de racisme au Canada, raconte-t-elle en se remémorant la lapidation d'Elzéar Goulet. Peu importe où ils vivaient, pour éviter les mauvais coups, les Métis, on a été nombreux à renier nos origines. Le dommage est incalculable.

– Pour tous les Métis, rajoute Christophe, Riel symbolise la résistance contre le colonialisme canadien. Il nous a montré l'importance d'être qui nous sommes malgré l'adversité. Commémorer son décès sert à la fois à nous rappeler les événements tragiques du passé et à illustrer tout le chemin parcouru par la Nation métisse depuis.

– Au moins, on n'a pas réussi à vous étouffer, affirme Ludo.

– Tu sais, parfois les Métis se cachent, mais on n'est pas tuables, plaisante Zoé.

* *

*

Une faible lumière éclaire la chambre. Zoé s'adosse sur les oreillers à la tête de son lit. Dans la semi-obscurité, une vidéo sur Internet enregistrée à Toronto l'an dernier, lors de la cérémonie commémorative de la Journée Louis Riel, défile devant elle. Lors de cet événement, son père a prononcé un discours enflammé sur le parterre de Queen's Park, la législature ontarienne, là même où les politiciens mirent un prix sur la tête de Riel voilà plus d'un siècle. Zoé est toujours fière de son père, de sa belle allure, de son éloquence, de son aplomb. « C'est drôle, raisonne-t-elle en remontant les couvertures autour de ses épaules, je connais le jour du décès de Riel, cependant pas celui de sa naissance. On devrait aussi fêter le jour qui l'a vu naître, ce serait plus joyeux. »

Ce constat en suscite un autre. Elle se remémore davantage le jour de décès de Paulo et celui de sa mère que leurs anniversaires de naissance.

Zoé était une enfant quand ils sont morts, donc les seules images d'eux qu'elle réussit à évoquer sont celles figées sur les photos. Célébrer la vie de gens qu'elle a à peine connus demeure difficile, se remémorer leur décès, c'est autre chose, ça fait partie de sa vie. « La mort, se désole-t-elle, représente tout ce qui aurait pu être, tout ce qui ne sera plus. » Une grande vague d'émotion la submerge.

Elle repasse la vidéo de son père pour admirer sa superbe veste ornée de perlage fleuri et son épaisse chevelure fouettée par le vent. Les yeux fermés, Zoé écoute la voix posée et vibrante de l'orateur.

Une inspiration la pousse à faire défiler les photos sur son téléphone pour s'arrêter à son égoportrait pris à Winnipeg devant la statue de Louis Riel. Elle transfère la photo à son père et écrit :

Tu me manques, papa.

Émue, Zoé éteint son téléphone et se réfugie sous les couvertures, les poings serrés. Des mouvements musculaires involontaires agitent son corps. Comment arrêter ses tremblements ? Sa main saisit le canif posé sur la table de chevet. Ses petits poils de bras frémissent de bonheur. Incapable de résister à l'appel du sang, elle murmure en dégageant la lame : « Ce sera la dernière fois », sans vraiment y croire.

* *
*

Ludo entre dans la cabane à une pièce qu'il habite depuis son arrivée à Churchill. Une seule fenêtre donne sur l'extérieur. Des fils qui pendent au plafond alimentent en électricité le logement construit avec les moyens du bord. Une vieille pompe à la main procure de l'eau potable. Chaque jour, Ludo se rend au complexe récréatif faire des longueurs dans la piscine pour ensuite traîner sous la douche chaude. Son logement rudimentaire, loin d'être un cinq étoiles, demeure un endroit tranquille où dormir. Ça lui suffit.

Ludo allume le plafonnier qui jette un éclairage cru dans le logis. Il dépose la bouteille de jus de canneberge à demi vide, un cadeau de Zoé assorti de la recommandation de diluer le liquide avec du jus de pomme ou de l'eau. Pas question pour lui de suivre cette consigne. Ludo veut goûter le nectar à son état pur. Il en verse dans le fond d'un verre et s'installe dans la chaise de bois, la seule du logement. Il prend une gorgée du breuvage rouge et le brasse avec sa langue contre le palais avant de le laisser couler dans sa gorge. « Encore meilleur que je m'attendais », se réjouit-il, ravi par le goût acerbe fort qui assèche sa bouche.

Tandis qu'il se prépare à se coucher, Ludo se représente sa mère, qui de l'autre côté de l'Atlantique, a déjà entamé sa journée. Il l'imagine assise sur son fauteuil crapaud, couleur aubergine, seule devant la fenêtre donnant sur le jardin, à siroter un bol de café tassé accompagné d'un petit carré au chocolat noir. Elle tartine posément son pain d'une mince couche de sirop de Liège en méditant sur la journée chargée de travail qui l'attend. Comble de l'ironie, lui et sa mère,

les couche-tard de la famille, étaient toujours les premiers levés. Partager les moments matinaux avant le réveil bruyant du reste de la maisonnée les a rapprochés. Cela lui manque ce soir.

Avant d'éteindre, Ludo envoie un texto à sa mère :

*J'ai bien reçu l'argent que tu m'as
envoyé. Mille mercis.
Hier, un autre spectacle fabuleux
des aurores boréales.
Ce soir, un repas savoureux chez
des amis. Toujours le dernier à
sortir de table.
Ici, on avale la nourriture comme du
bétail qui craint d'en manquer.
J'ai été initié aux atocas, une
petite baie au goût amer. Marié au
chocolat, ce serait un vrai délice.
Je pense souvent à vous tous.
Comme tu vois, maman, je ne
chôme pas complètement.*

CHAPITRE 17

Le guet

Christophe, raide comme un piquet, ne peut pas faire abstraction des huskies qui respirent dans sa nuque. Depuis qu'il a rencontré Agathe, il s'est quelque peu habitué à la présence des chiens sans pour autant tomber sous leur charme. Il se doute que sa copine a remarqué son malaise, lui qui ne flatte jamais ceux qu'elle appelle ses meilleurs amis. Il a déjà passé le bout des doigts dans les poils de chien, aussitôt il a ressenti le besoin de laver ses mains devenues huileuses. Quand sa blonde taquine ses huskies et les embrasse, un sentiment de dégoût lui remonte à la bouche. Parfois, il a l'impression qu'elle aime mieux ses chiens que lui.

Sur la banquette arrière, Siku, écrasé entre Ludo et Zoé, se laisse cajoler par les quatre mains qui massent sa peau et ébouriffent son manteau de fourrure. Christophe roule les yeux. Sa cousine parle à l'animal d'une voix qui monte d'un demi-ton. « On dirait qu'elle parle à un enfant », s'exaspère-t-il.

Agathe attire l'attention de ses passagers vers un ours. Tous portent leur regard vers la droite où un gros mâle occupé à fouiller lève à peine la tête. Un peu plus loin, le quatuor et le husky descendent du véhicule. Christophe empoigne son arme à feu et la place sur l'épaule. Tout le long de la promenade, il restera aux aguets. Ludo est enchanté de découvrir Bird Cove, à une quinzaine de kilomètres à l'extérieur de la ville. Le groupe grimpe une colline en pente raide pour profiter d'une vue imprenable sur l'anse et le large. L'eau lèche la glace qui se forme le long de la berge. Un jeu de lumière fait miroiter les blocs à la surface cristalline et refléter des scintillements sur la rétine de Ludo. Mais l'œil du jeune homme est attiré par une épave de 80 mètres qui trône dans l'anse.

– Quelle abomination ! s'écrie-t-il. Cette cicatrice déforme l'harmonie de la nature sauvage.

– Le *Ithaca* fait maintenant partie du paysage, commente Agathe sans état d'âme. Je m'y suis rendue à pied l'été passé à marée basse.

Christophe, toujours prêt à étaler ses connaissances, fournit quelques renseignements.

– Il s'est échoué ici sur le haut-fond rocheux en septembre 1960. Le vaisseau naviguait vers Rankin Inlet lors d'un jour de vents violents. Son gouvernail s'est brisé et l'ancre n'a pas tenu.

– Et les passagers ? veut savoir Zoé qui frissonne en imaginant la catastrophe.

– Les trente-sept hommes à bord ont tous été rescapés.

Le bâtiment rouillé détonne avec le paysage immaculé, reconnaît Zoé. Malgré cela, l'épave exerce une certaine force d'attraction et donne

envie d'explorer sa carcasse abandonnée qui rappelle aux curieux et aux marins qui sillonnent les eaux que la force de la nature est souvent supérieure à la volonté des êtres humains.

De retour dans la camionnette, à l'abri du vent glacial, Agathe redémarre pour rentrer à Churchill. Zoé reste surprise quand ils croisent un ourson et sa mère au même endroit où ils ont vu le mâle il y a deux heures. La veille, en tournée, le Transpo-toundra a parcouru plusieurs kilomètres pour croiser un seul oursidé.

– Tomber sur trois ours au même endroit ! Ça ne se peut pas ! s'exclame-t-elle.

– C'est le temps fort de la saison des ours, raisonne Ludo.

– Je suis certaine qu'on les attire avec un appât, affirme Zoé.

– Ça serait fou de faire ça ! s'indigne Ludo.

– Tu serais surpris de voir ce que les gens sont prêts à faire pour gagner de l'argent, affirme Christophe.

Force est de constater que le cousin de Zoé a raison. Les tournées sont pleines de visiteurs prêts à faire le tour de la planète pour voir un ours polaire, et ajouter un cliché de ce majestueux mammifère à leurs trophées.

– Il faut dénoncer la personne qui fait ça !

Christophe met Zoé en garde.

– Il faudrait d'abord avoir des preuves.

– Je vais les obtenir, promet la jeune Métisse, décidée à mettre fin à cette activité dangereuse.

* *

*

Sa cousine n'en démordra pas. La veille, Christophe a essayé de la dissuader de poursuivre sa quête de justicière. Il s'inquiète pour elle. Après tout, on ignore qui nourrit les ours. Ni lui ni Agathe ne peuvent participer à l'opération de surveillance, car ils travaillent. Devant l'insistance de Zoé, ils ont fini par céder. Agathe lui a offert les clés de son véhicule et Christophe son arme à feu en lui rappelant les règles d'utilisation du fusil et des artifices d'effarouchement d'ours, qu'il lui a enseignées dans le champ de tir.

En route pour Bird Cove, Zoé prend plaisir à conduire. Elle roule lentement et sourit en s'imaginant en train de faire de la vitesse sur l'autoroute 417 dans ce bolide puissant. À cette heure matinale, pas un chat ne se promène. La ville se réveille pourtant. À travers les fenêtres givrées, une lumière diffuse éclaire quelques ombres en mouvement. Loin des rues habitées, la vie humaine disparaît. Les phares du véhicule illuminent le chemin, ce sillon qui traverse la toundra et le vaste paysage qui l'entoure.

Quand Zoé freine brusquement, secoué, Ludo sursaute et se brûle le bout de la langue avec le café qu'il sirotait.

– Tu es certaine que c'est ici ?

– Oui, ça se trouve juste à l'extérieur du terrain protégé. Tu vois la dépression tout près de la petite épinette blanche ?

En ville, Ludo ne se perd jamais. Il se guide en se rappelant des noms de rues, des devantures de commerces, des cafés, des ruelles. Cependant, pour s'orienter dans la toundra, il faudrait qu'il réapprenne à observer, à lire la géographie physique plutôt qu'humaine.

Un peu plus loin, Zoé stationne la camionnette au bord de la route, descend du véhicule et va prendre son fusil qu'elle met en bandoulière. Ludo emboîte le pas.

La meilleure manière d'épingler les coupables, croient-ils, c'est en les filmant sur le fait. Chacun leur tour, ils font le guet ou se promènent un peu pour conserver leur chaleur. Après vingt minutes, une voiture sur la route les contourne et file en direction du Centre d'études nordiques de Churchill. Une heure plus tard, Zoé perçoit un mouvement au loin. Un véhicule tout-terrain rouge pomme se rapproche pour s'arrêter avant de parvenir à l'endroit qu'elle a repéré. De son sac, Ludo retire son téléphone soigneusement protégé d'un épais foulard de laine. Il appuie sur le bouton d'alimentation, mais son appareil ne s'allume pas.

– Ouille-ouille ! La pile est morte ! peste-t-il.

– Il y a une seule personne, commente Zoé qui continue d'observer l'individu.

Par sa démarche, la jeune Delaronde spécule qu'il s'agit d'un homme même si le capuchon du parka qui cache son visage l'empêche de le confirmer. La personne déverse quelque chose sur le sol et le couvre d'une mince couche de neige. Sans plus tarder, Zoé fait signe à Ludo d'embarquer dans la voiture qu'elle fait démarrer pour se lancer à la poursuite du VTT. Peine perdue, le véhicule a déjà quitté la route pour gagner la toundra. Zoé rebrousse chemin et se gare à l'endroit où s'était arrêté le conducteur. Elle descend et, du bout de sa botte, enlève la neige qui recouvre la matière enfouie.

– Pas bête, conclut-elle en exposant du bacon mêlé à de la graisse de friture durcie.

Déterminés à pincer le coupable, Zoé et Ludo reprennent leur manège dès le lendemain. Cette fois, le Belge a placé son téléphone contre son torse à l'intérieur de son parka. Même s'il est moins accessible, le mécanisme demeurera chaud.

Presque à la même heure que la veille, le VTT rouge avance à grande vitesse avant de s'immobiliser net. Ludo allume son téléphone. Il enclenche le mode vidéo et espère croquer le mauvais coup sur le vif. À travers la lentille, Ludo observe le quidam répandre de la nourriture grasse sur le terrain. Il lui semble avoir croisé cette personne récemment. Il se dit qu'il pourra peut-être l'identifier lorsqu'il aura l'occasion d'étudier attentivement la séquence.

Le malfaiteur est tellement absorbé par sa tâche qu'il ne se rend pas compte qu'il n'est plus seul, qu'un intrus s'approche. Au moment d'apercevoir l'ours qui l'observe à une dizaine de mètres de lui, il a le cœur qui s'emballa. Il sait que son imprudence l'a mis en danger. Il n'est pas le seul à avoir repéré l'animal. Zoé aussi l'a vu. Sans perdre un moment, elle épaule son fusil et tire un artifice d'effarouchement d'ours dans les airs. La détonation fait sursauter l'individu qui nourrit les ours. D'un bond, il monte dans son VTT et repart à toute allure. Dans son rétroviseur, il reconnaît le chapeau de poil d'une des deux personnes debout devant le véhicule noir de l'infirmière dont il ne connaît pas le nom. Il s'éloigne sur la toundra, confiant qu'on ne pourra le pourchasser.

Zoé et Ludo regagnent la cabine du véhicule. Le dernier cherche à voir la vidéo qu'il a prise

du malfaiteur, mais ses mains trop gelées sont incapables d'activer les touches. Zoé, impatiente, saisit l'appareil et choisit la commande lecture. La qualité des images l'impressionne.

– Le métrage est bon ? lui demande Ludo.

Zoé fait avancer les images. À la toute fin, la personne se tourne vers eux et dévoile son visage. « Mais, je le reconnais ! » songe-t-elle, stupéfiée.

CHAPITRE 18

La fin de la saison des ours

Le Tundra Inn est plein à craquer. Ce restaurant familial fort apprécié par les gourmands offre son dernier repas avant de fermer les portes jusqu'au mois de juin.

– C'est vraiment la fin de la saison des ours, exulte Christophe. J'aime bien les touristes, mais avec leur départ, je pourrai hiberner en paix.

– Moi, ils vont me manquer, avoue Agathe. Ça met de la vie dans la ville.

– Vous oubliez que je suis toujours là, ajoute Ludo d'un ton badin sans lever les yeux du menu.

– Toi, t'es pas un touriste typique, lui signale Christophe.

Ludo dépose le menu.

– Depuis que je suis ici, j'ai rencontré des Australiens, des Japonais, des Français. On vient de partout au monde pour vivre une expérience unique. Mais où sont les visiteurs canadiens ?

– On cherche souvent à voir ailleurs ce qu'on ne voit pas chez nous, avance Christophe.

– Mais, Churchill ne ressemble à aucune autre ville.

– Tu sais, faire l'expérience du froid, en général, ça n'excite pas les Canadiens, fait valoir Zoé.

– À moins d'avoir des chiens de traîneaux, dit Christophe en lançant un clin d'œil à Agathe qui renchérit sur son idée.

– Ou de faire la chasse aux sacripants qui nourrissent les animaux sauvages.

– Dommage que vous n'ayez pas réussi à le coincer, se désole Christophe.

– Je l'ai vu de loin, mais si j'arrivais en face de lui, je ne suis pas sûr de pouvoir l'identifier.

– De toute façon, on ne peut rien faire sans preuve, reconnaît Zoé.

– Gaffer, ça arrive à tout le monde, la console Ludo.

Zoé plisse les lèvres. Elle s'en veut d'avoir menti. En visionnant le métrage de la personne qui osait nourrir les ours polaires, où elle reconnaissait le coupable, elle l'a immédiatement supprimé en faisant croire à une erreur de sa part. Ludo, tellement occupé à se réchauffer les mains, n'a pas remarqué son geste délibéré. Zoé se culpabilise. Elle aurait dû expliquer sa décision à Ludo. Il aurait sûrement compris. Elle reste déterminée à découvrir les motivations du coupable, cherchant encore le moyen d'y arriver. L'hiver, il n'est pas toujours facile de rencontrer des gens qui passent beaucoup de temps à l'intérieur. Or, ce soir, elle souhaite profiter de l'atmosphère festive du restaurant pour s'amuser et, comme ses compagnons de table, oublier la noirceur et le froid ambiant de l'extérieur.

Un peu plus tard, Ludo mord dans le burger borealis, un mélange de légumes, de pousses, de fromage feta et de houmous. Il reconnaît

tout de suite le goût suret des atocas mêlés au tout. La vitesse à laquelle Zoé dévore son repas l'étonne. Sans mastiquer, elle avale une portion généreuse de pain de viande de bison et engouffre les légumes racines et le riz sauvage arrosé d'une purée crémeuse à l'ail. Ludo, qui n'a pas touché ses frites de patates douces, les offre à Zoé qui engloutit une frite après l'autre. « Ouille-ouille, s'émerveille le Belge. Elle n'a vraiment pas de fond. »

Après le souper, Agathe traîne Christophe à la table occupée par Seamus. Contente de se retrouver en tête à tête avec Ludo, Zoé en profite pour lui remettre un petit paquet.

– Tiens, c'est pour toi.

Les yeux de son ami s'allument.

– Quelle est l'occasion ?

– Il n'y en a pas.

Secouer la boîte ne permet pas d'en deviner le contenu. Lorsqu'il déballe le cadeau, Ludo s'épate en découvrant deux tablettes de chocolat avec un emballage qu'il reconnaît.

– Acheter du chocolat belge ici, ça a dû te coûter cher.

– Il vient de l'autre bout du monde, comme toi.

Touché par son geste, Ludo se résout à garder pour lui son opinion de ce chocolat commercial qui ne se compare pas au goût somptueux du chocolat auquel il est habitué. Il offre un morceau à Zoé et y goûte à son tour. « Amer, trop sec et sans personnalité », juge-t-il tout en gardant sa mine heureuse.

– J'ai fait un peu de recherche, dit Zoé qui cherche à impressionner Ludo. J'ai beaucoup appris au sujet des Neuhaus, une famille de phar-

maciens du 19^e siècle. Ils ont eu une bonne idée quand ils ont décidé d'enrober leurs médicaments d'une couche de chocolat pour en améliorer le goût.

– L'ingéniosité des Belges, c'est un secret bien gardé! affirme Ludo en riant.

Zoé roule les yeux et poursuit, fière de son érudition.

– J'ai aussi appris qu'en 1912, Jean Neuhaus a conçu le premier chocolat fourré, baptisé praline.

Ludo, qui connaît déjà bien l'histoire de cette famille bruxelloise, écoute distraitement Zoé lui raconter l'origine du ballotin, cette attrayante boîte cadeau créée pour protéger les petits délices. Machinalement, il place un deuxième morceau de confiserie sous les dents. « Piètre imitation, se dit-il. C'est du sucre, pas du chocolat. » Chez lui, offrir ce genre de friandise de qualité médiocre serait impensable. Toutefois, étant donné qu'il n'est pas chez lui, l'intention de Zoé de lui faire plaisir le comble de bonheur.

Minuit a sonné depuis quelques heures déjà lorsque Agathe dépose Ludo chez lui. Le jeune homme, toujours sous le charme de cette sympathique soirée passée parmi une foule grouillante venue célébrer le départ des touristes, ferme la portière de la camionnette et jette un coup d'œil vers le ciel clair.

Le fêtard met le pied dans la maison et tourne l'interrupteur électrique. Le plafonnier s'allume et s'éteint aussitôt. Il est trop tard pour changer l'ampoule, le projet devra attendre au lendemain. Dans le logement frisquet, Ludo se réfugie sous ses épaisses couvertures. Il lâche un soupir exaspéré, car il vient de se rappeler qu'il a oublié son

sac en bandoulière au restaurant. « Ça aussi, ça devra attendre », se résigne-t-il. Dès que sa tête s'enfonce dans l'oreiller en plume, il plonge dans un sommeil profond, ignorant le danger qui rôde.

CHAPITRE 19

L'incendie ravageur

Joey fixe le plafond de la chambre qu'il partage avec ses deux petits frères. Il écoute le souffle de la maisonnée endormie. Il a beau compter les moutons, le sommeil ne lui vient pas, car demain, il devra affronter la foudre de ses parents qui vont rencontrer son enseignante. Ils sauront alors que, depuis deux mois, leur fils a utilisé différentes ruses pour justifier ses retards et ses absences scolaires. Joey, en dépit de son esprit curieux et de son goût d'apprendre, estime qu'il a d'autres chats à fouetter que d'aller à l'école. S'il excelle dans ses études, on l'obligera à les poursuivre au niveau supérieur. Et pour ce faire, il devra déménager au Sud. Lui, il veut rester à Churchill. Comment faire comprendre cela à ses parents ?

Doucement, l'adolescent glisse son corps maigre hors du lit. À pas de loup, il se rend au petit salon où il s'installe sur une chaise berçante près de la grande fenêtre qui fait face à la rivière gelée. Observer les astres dans la quiétude de la nuit l'apaise. Il répète tout bas le nom des constellations épinglées dans le firmament. Soudain, un

éclat de lumière attire son regard vers l'habitation voisine. Son esprit s'éveille, car il ne s'agit pas de la lueur blanche qui éclaire habituellement cette demeure. Son œil d'aigle perçoit la danse de flammes et, d'une voix perçante, il crie :

– Le feu est pris chez le Belge.

Sans bottes ni manteau, Joey s'élançe vers la vieille cabane. L'adolescent ignore que, lors d'un incendie, la combustion des matériaux consomme rapidement l'oxygène disponible au point où il n'y en a plus assez pour respirer, mais il a la certitude que cette bicoque négligée n'attendra pas le secours des services d'urgence pour s'enflammer rapidement. De plus, si son voisin s'est endormi, il risque d'y laisser plus que son chapeau de poil.

En ouvrant la porte du logement, Joey avale une bouffée de fumée noire. Il tousse pour extirper l'air toxique de ses voies respiratoires. Le feu consume le plafond et s'est propagé jusqu'au mur opposé au lit. L'adolescent se précipite vers l'homme assoupi.

Ludo entend une voix qui l'appelle, il sent les mains qui le secouent. On veut le réveiller, mais lui ne souhaite que dormir. Ce n'est que lorsqu'on tire violemment sur son bras qu'il s'éveille brusquement. Sur-le-champ, il se lève, mais ses jambes engourdis l'empêchent d'avancer. Il place son bras autour des épaules étroites de Joey et, titubant, il se laisse diriger vers la porte de sortie où le choc de l'air glacial le réveille complètement. Dehors, les jeunes tremblent de froid et de peur.

Les pompiers arrivent sur les lieux. Deux d'entre eux couvrent les rescapés de chaudes couvertures et les aident à se déplacer jusqu'à l'ambulance. Le paramédic prend immédiatement

en charge la situation. Pendant que le véhicule roule à vive allure vers l'hôpital, il examine ses patients et prend leurs signes vitaux. Il vérifie les voies aériennes, la respiration et la circulation. Bien qu'il ne relève aucune brûlure extérieure sur leur peau, le plus jeune souffre d'irritation oculaire et d'un léger picotement du nez. L'agitation et la toux grasse du blond l'inquiètent davantage. La suie dans ses narines et le mucus noirci qu'il crache indiquent une intoxication à la fumée causée par les particules brûlées qui se sont déposées dans les voies respiratoires empoussiérées. Ce genre d'empoisonnement peut avoir des séquelles graves ou encore être fatal.

CHAPITRE 20

Le convalescent

Couché dans son lit d'hôpital, Ludo revoit les événements de la veille. Les images surréelles lui donnent l'impression de se réveiller d'un cauchemar. Sa toux et son mal de tête persistant lui rappellent la réalité. Il peut s'estimer heureux d'être encore vivant.

Agathe est de service et son visage amical le rassure. Elle replace la petite pince sur le doigt de son patient.

– Désolé, j'ai dû le décrocher par accident, s'excuse Ludo qui observe l'outil constitué d'un capteur, d'un moniteur et d'un câble.

L'infirmière note quelques données sur une feuille accrochée à son presse papier.

– L'oxymètre de pouls mesure de façon continue ton rythme cardiaque et la quantité d'oxygène qui circule dans tes artères.

Ludo pose une question qui le préoccupe :

– Mon sauveteur, il va bien ?

– Il s'appelle Joey. Il est parti ce matin. Tu aurais dû voir ses petits frères qui le suivaient

comme des taches. Tu es chanceux qu'il ait observé le ciel hier soir.

Ludo est déçu. Il aurait voulu remercier celui qui l'a tiré des flammes. Ça devra attendre.

– J'aimerais partir moi aussi, dit Ludo en repoussant les draps.

– Toi, on te garde. Tu es en observation pour un autre vingt-quatre heures. Encore quelques examens pour s'assurer que la fumée n'a pas abîmé tes poumons ou d'autres organes.

* *
*

Le cœur gros, Zoé ouvre la grande porte du Centre de santé de Churchill. Sa gorge se noue. Elle a beau se répéter que c'est un lieu de guérison, que les gens comme Agathe prodiguent les meilleurs soins possible aux patients, il n'y a rien à faire. Mettre les pieds dans un hôpital ravive des souvenirs déchirants.

Elle n'avait que sept ans lorsque sa mère fut hospitalisée la première fois. Elle lui manquait terriblement. Quand la voisine accepta de garder Paulo, Zoé fut si heureuse d'accompagner son père pour rendre visite à sa mère. Pourtant, dès qu'ils entrèrent dans la chambre beige mal éclairée, son corps se figea, sa petite main serra très fort celle de son père. Zoé refusa de s'approcher de la forme émaciée presque inerte qui dormait dans le lit étroit. Les tubes branchés dans le corps, les râlements irréguliers qui accompagnaient la respiration laborieuse derrière le masque d'oxygène la terrorisaient. Depuis, chaque fois qu'elle

entre dans un hôpital un affolement irrationnel s'empare d'elle.

S'aventurer dans les couloirs lui prend tout son petit change. Elle s'oblige à avancer. Qui d'autre visitera Ludo ? En plaçant un pas devant l'autre, elle parvient à se rendre jusqu'à la chambre de son ami.

Quand la tête échevelée de Ludo se tourne vers elle, son angoisse se dissipe. Il n'a pas changé. Il a toujours son sourire espiègle.

– Contente de voir que tu n'es pas parti en fumée, lui lance-t-elle mi-figue mi-raisin.

Une voix enrouée sort de la bouche de Ludo.

– Je suis passé à deux doigts d'y laisser ma peau.

– T'as l'air pareil, mais ta voix...

– Disons que je n'irai pas chanter de l'opéra dans les prochains jours.

– L'alarme du détecteur de fumée ne t'a pas réveillé ?

– Il n'y en avait pas, avoue Ludo. Mon propriétaire est un peu négligent. J'aurais dû lui signaler ça et les fils mal raccordés. C'était difficile de trouver un logement ici, surtout dans la saison des ours. Heureusement que mon voisin a volé à mon secours.

Zoé acquiesce d'un hochement de la tête et lui demande :

– Quand sors-tu ?

– Je ne suis pas trop pressé. Il paraît que mon logement est en cendres.

– Christophe a dit que tu peux dormir sur le sofa, si tu veux.

– J'accepte, répond-il sans hésiter, à condition que vous ayez un détecteur de fumée.

Zoé sourit de toutes ses dents. Elle fouille dans son sac à dos et en retire le sac en bandoulière laissé par son ami au restaurant la veille.

– Tiens, en attendant.

Ludo prend le sac, l'ouvre et sort son carnet de dessin. Son visage grisâtre s'éclaire.

– C'est bien tout ce qui me reste, déclare-t-il.

CHAPITRE 21

Vies en péril

Allongé sur le sofa, Ludo a le moral dans les talons. Il regarde à peine Zoé qui se prépare à sortir. Chaque son qu'elle produit lui vrille la tête comme un marteau piqueur. Au moment de franchir le seuil de la porte, son amie le prévient qu'elle sera de retour vers dix-sept heures pour préparer le repas et lui ordonne de se reposer. Il voudrait bien, mais il a mal au crâne comme s'il était enserré dans un étau. Lorsque la porte se referme, Ludo enfouit sa tête dans l'oreiller et lâche un cri de douleur. Ça lui fait du bien. Il recommence, se calme et ferme enfin les yeux.

Pendant que son ami se réfugie sous une douillette chaude, le froid éveille tous les sens de Zoé qui se réjouit de sa sortie avec Agathe.

– Christophe travaille encore aujourd'hui, annonce-t-elle en s'installant sur la banquette de la camionnette.

Agathe est déçue. Son copain n'est pas encore monté sur son traîneau à chiens et elle voudrait qu'il aime cette activité de plein air autant qu'elle. Il ne lui est jamais venu à l'idée que Christophe

se défile parce qu'il a peur des chiens, une raison inconcevable pour elle. Arrivée à l'enclos, Agathe n'y pense même plus, car ses huskies occupent toute son attention.

Dès qu'elle dépose son attelage sur le sol, les chiens fébriles trépigent de joie et sautent sur place les quatre pattes dans les airs. Ils veulent bouger et anticipent le plaisir de la course. La queue de Sol s'active et tire sur sa chaîne avec entrain. Ré mord la terre et se chamaille avec sa sœur.

En préparant la sortie, Agathe fournit des renseignements de base à Zoé. La course à chiens, un sport très physique, exige de la manipulation dans des conditions parfois difficiles, notamment dans le froid extrême. L'apprentissage du *mushing* ne se fait pas du jour au lendemain. La meneuse de chien dévoile sa démarche.

– Mes chiots, je les entraîne graduellement. À six mois, ils commencent à porter un harnais. Au début, ils parcourent à peine quelques kilomètres. Je m'assure de développer d'abord leur pouvoir et leur endurance, ensuite vient la vitesse. Se tenir en forme et entraîner les chiens, c'est un travail quotidien.

– Et l'été ?

– Il fait souvent trop chaud pour s'entraîner. Mais au printemps et à l'automne, ils déplacent mon quad.

– C'est pas trop pesant pour eux ?

Agathe la rassure. Chaque husky peut haler une charge équivalente à son propre poids, mais il en tire bien moins quand il est attelé à un traîneau. Même si Zoé ne saisit pas tous les principes de physique derrière l'explication, elle retient que

chaque chien tire à peine 5 % du poids total de la charge.

Pour cette randonnée, Agathe choisit huit huskies qu'elle dispose en tandem à partir de la ligne de trait. Se fiant à sa connaissance intime de ses chiens, elle leur octroie une place précise dans l'attelage selon leur caractère. Ainsi, à l'avant, elle positionne Ré et Sol qui sont rapides et obéissent à ses ordres. Ces chiens de tête sont secondés par deux chiens *swing* qui donnent le rythme aux autres. À partir du troisième rang, on retrouve les moins expérimentés, les chiens d'équipe, ceux qui n'ont qu'à suivre l'équipage. La place juste devant le traîneau est réservée aux chiens les plus forts, les plus costauds, les chiens *wheel*.

Blanc-Bec, qui ne tient pas à terre, réussit à mêler la ligne dans ses pattes. D'une patience d'ange, Agathe s'approche et ordonne :

– Patte.

Le husky, la langue pendante, obéit, ce qui permet à Agathe de démêler la ligne.

Zoé s'assoit sur le traîneau et observe l'équipage surexcité que seule une ancre enfoncée dans le pergélisol retient. Elle trouve les huskies très drôles, chaussés de leurs bottines protectrices. Cet accoutrement leur est nécessaire car, contrairement aux êtres humains, ces chiens transpirent uniquement au niveau des coussinets. Il faut donc leur porter une attention particulière parce qu'ils sont vulnérables au froid.

Agathe, derrière sa passagère, se tient debout en maintenant tout son poids sur le frein. Elle lève l'ancre, lâche le frein, se cramponne aux guidons à deux mains et signale le départ en criant :

– On y va !

Les huskies, sentant la tension sur la corde, partent à vive allure dans la forêt. D'un seul coup, les bêtes deviennent silencieuses et les passagères n'entendent que le subtil glissement des skis du traîneau et le frou-frou des pattes de chiens qui s'écrasent dans la poudreuse.

Une sensation de liberté s'empare de Zoé. « C'est comme faire de la voile propulsée par le vent », s'émerveille-t-elle. Dans un véhicule à moteur, l'être humain est habitué à un flux énergétique immédiat et constant. En traîneau, gérer la force motrice revient à la meneuse de chiens.

Les deux chiens de tête établissent la piste dans la neige, et les autres en profitent pour avancer plus facilement. Agathe guide son équipage sur un sentier qui l'éloigne de la ville. Lors d'un virage serré, elle place son pied sur le tapis pour contrôler la puissance des chiens de manière à ce que le traîneau conserve une distance sécuritaire de 5 à 10 mètres derrière les coureurs et évite de les heurter. Instinctivement, le corps de la *musher* se penche vers l'intérieur de la courbe. Les chiens de tête s'exécutent, diminuent la vitesse, et, une fois de l'autre côté du virage, ils accélèrent à nouveau. Agathe ressent le plaisir de l'effort partagé avec ses amis canins. Cette activité exige d'être à l'écoute de ses huskies et à l'affût de son environnement en tout temps. Lorsqu'un écureuil rouge traverse la piste, elle ordonne :

– Devant ! Marche !

Les chiens de tête comprennent qu'ils doivent ignorer la distraction et tenir le cap. Ainsi, la ligne demeure bien tendue, ce qui évite la formation de nœuds.

Un peu plus loin, Zoé voit une boule de fourrure croiser leur route. Les traits distinctifs de l'animal ne trompent pas : deux rayures couleur chamois partent de son cou pour courir le long de ses flancs et se rejoindre à sa queue touffue. La jeune Delaronde a reconnu le puissant carcajou, le plus gros représentant de la famille des belettes, un animal solitaire qui occupe de grands territoires. Elle a une pensée pour son grand-père qui lui a appris que les longs poils brun foncé, riches et brillants, presque noirs, du carcajou résistent au gel et forment une des plus belles fourrures canadiennes. Il lui a avoué avoir honni ce carnassier pendant des années.

– Quand un carcajou réussissait à voler la proie de mes trappes, je le maudissais, se lamentait Arthur Delaronde. Il était plus fort et futé que moi. Dieu sait que je ne le portais pas dans mon cœur. Comme d'autres chasseurs, je l'ai appelé le glouton parce qu'il dévore tout : lièvre, écureuil, baies, castor et charogne. Je l'ai qualifié de gros voleur parce qu'il piquait les prises que d'autres avaient chassées. Avec mes amis anglophones, on le nommait ours-moufette parce qu'il marque sa nourriture et son territoire avec de l'urine et du musc.

« Un jour, mon point de vue a changé. Je vérifiais ma ligne de trappe, lorsque j'ai aperçu un carcajou dans mes longues-vues. Ils sont discrets ces animaux. Même s'ils rôdaient autour de mes pièges, je n'en avais jamais vu un. Alors, je me suis mis à l'observer. Ses grosses pattes courtes avançaient rapidement sur la terre enneigée jusqu'à ce qu'elles arrivent devant une carcasse d'original. Avec ses dents aiguisées, ses puissantes

mâchoires et son cou et ses épaules musclés, il s'est mis à broyer les os et la chair morte. Après un moment, il s'est mis à charroyer le cadavre du grand ruminant avec force et détermination. J'étais admiratif de sa ténacité. J'ai reconnu que cet animal, comme tous les autres, était prêt à tout faire pour survivre dans des conditions difficiles. »

Son grand-père ajouta que le carcajou avait occupé presque tout le territoire ontarien, pour ensuite devenir une espèce menacée, limitée à habiter la forêt boréale nordique et la toundra côtière. Aujourd'hui, Zoé se réjouit d'avoir pu apercevoir, ne serait-ce que brièvement, cet animal qui a fini par toucher le cœur de son grand-père.

À ce moment, le traîneau arrive à un croisement, Agathe décide de suivre le sentier qui mène à la rivière et indique à l'équipe la direction à prendre.

– Gee!

Les chiens se dirigent à la droite. Peu après, au moment d'atteindre les berges du cours d'eau gelé, la *musher* détermine que la glace est assez épaisse pour lui permettre de traverser la rivière sans entraves. Il se fait tard, mais Agathe a le goût d'aller juste un peu plus loin avant de rebrousser chemin. Le traîneau franchit la moitié de la distance qui sépare les deux rives lorsqu'il s'arrête brusquement. Agathe a mal jugé la force du courant qui grouille sous la glace recouverte d'une fine couche de neige à la blancheur trompeuse. Les deux chiens d'équipe s'enfoncent à travers la glace et leur poids tire le traîneau vers l'eau

glaciale. Les prochaines secondes sont cruciales et seule une réaction rapide pourra les sauver.

Le cœur de Zoé cogne dans sa poitrine. Un seul faux pas, et l'équipe au complet aboutira dans la rivière. Dans ces contrées isolées, l'eau et le froid extrême font mauvais ménage. La passagère, effrayée par la perspective de finir brusquement ses jours, se demande comment ils pourront échapper à la mort. Ainsi, pour éviter de déséquilibrer l'équipage, elle reste immobile.

De son côté, la meneuse de chiens n'a pas le temps d'avoir peur. Bien qu'elle porte le lourd fardeau de devoir dominer l'attelage, elle peut compter sur le fait qu'aucun autre animal ne veut satisfaire son maître autant qu'un chien. Leur survie dépend donc des huskies de tête et des chiens *swing* toujours sur la glace et de la capacité d'Agathe, l'être dominant de l'attelage, de les guider.

CHAPITRE 22

S'en sortir ou périr

À peine dix secondes viennent de passer, mais pour Agathe c'est une éternité. Malgré sa confiance dans la force de ses huskies, elle sent poindre un sentiment de doute qu'elle s'efforce de refouler. En situation de crise, seul le sang-froid a sa place. Avec aplomb, elle encourage ses chiens de tête à repartir d'une voix forte.

– Allez ! Allez !

« Pourvu qu'ils obéissent », souhaite Zoé les yeux rivés sur les huskies devant elle.

Les chiens de tête, un peu désorientés, hésitent jusqu'à ce qu'Agathe répète sa commande. Ré et Sol comprennent enfin qu'ils doivent tirer de toutes leurs forces. Les chiens *swing* suivent le mouvement vers l'avant. Ensemble, ils réussissent péniblement à libérer les chiens d'équipe du trou béant. Soulagés de retrouver leurs pattes sur le plancher des vaches, les rescapés se mettent immédiatement à épauler leurs acolytes. Agathe fait le pari qu'en dirigeant les huskies vers la gauche, ils parviendront à éviter que le reste de l'équipe ne plonge dans l'eau.

– Allez! Haw! Allez! Allez!

Zoé tente de retrouver son équilibre en plaçant son pied à côté du traîneau dans la neige trempe. Réagissant à l'humidité froide, elle replace rapidement son pied dans le traîneau qui continue à faire demi-tour pour regagner la berge. L'effort soutenu réchauffe les huskies haletants qui avancent rapidement. Agathe les guide vers un raccourci pour les ramener à l'enclos.

À mesure que l'équipe s'éloigne de la berge, Zoé respire mieux. Or, une autre menace la guette. La neige fondue qui s'est imprégnée dans sa botte a mouillé son épais bas de laine. Transie de froid, la passagère s'inquiète, car un vêtement trempé perd sa valeur de réchauffement. Faudrait-il enlever la botte? Cela exposerait son pied au froid. Elle remue ses orteils pour éviter l'engourdissement. Rien à faire. Le fourmillement s'arrête et, horrifiée, elle constate qu'elle ne ressent plus rien du tout.

* *
*

Christophe se débarrasse de ses lourdes bottes et des multiples couches de vêtements qui l'ont tenu au chaud. Le silence de la maisonnée l'étonne. Depuis qu'il partage son logement avec Zoé, il s'est habitué à sa présence. Il sait que sa cousine est partie avec Agathe en traîneau à chiens, pourtant, à cette heure, elles devraient être de retour. Ludo dort sur le sofa, les poings fermés. Christophe voudrait bien laisser sommeiller son invité, qui a bien besoin de se reposer, mais l'inquiétude le pousse à brasser le dormeur doucement. Ludo

ouvre un œil paresseusement. Penché au-dessus de lui, Christophe, soucieux, lui murmure :

– Tu sais où sont les filles ?

– Non. Elles ne sont pas encore rentrées ?

Christophe se précipite vers la porte et se rhabille aussitôt.

– Je t’accompagne, décide Ludo en se levant d’un bond.

– Pas question, tranche Christophe. Tu es toujours convalescent.

Malgré son insistance, son mal de tête fait entendre raison à Ludo.

– J’avoue que, dans mon état actuel, je ne pourrais même pas secourir un poisson rouge.

– Je m’énerve probablement pour rien, le rassure Christophe.

Cependant, les yeux troublés du jeune Delaronde trahissent ses craintes. Il se précipite chez Marie-Josée, qui lui passe tout de suite les clés de sa motoneige. Sans tarder, il fait démarrer la machine et file à vive allure en direction de l’enclos.

En arrivant à destination, Christophe décèle une silhouette habillée d’un parka bleu marin. Ni sa copine ni sa cousine ne porte un manteau de cette couleur. Lorsqu’il débarque de sa motoneige, il reconnaît l’homme qui flatte Siku.

– Tu es seul ? lui demande-t-il en anglais, surpris de trouver Seamus à l’enclos de sa copine.

– Juste moi et ces belles bêtes. Je viens souvent leur dire bonjour.

– Agathe devrait être entrée de sa randonnée...

Une ombre d’inquiétude passe dans les yeux de Seamus. Les deux hommes se retournent lorsqu’ils entendent un cri fendre l’air :

– Allez ! Allez !

Le traîneau guidé par Agathe surgit hors du bois et s'arrête devant l'enclos. En se voyant, autant les filles que les gars éprouvent un soulagement. La guide de chien se hâte de gratter ses huskies et de les féliciter pour avoir si bien travaillé, toutefois, le pied de Zoé nécessite son attention. Les engelures sont fréquentes à Churchill et, habituellement, ces petites lésions causées par le froid et l'humidité qui touchent la peau et les tissus sous-jacents sont bénignes. Agathe a déjà rencontré pire ennemi que les engelures. Son cœur monte à sa gorge lorsqu'elle se remémore un incident qui l'a beaucoup troublée l'été dernier. Un canot transportant un garçon de quatre ans, une fille de cinq ans et leur père a chaviré dans les eaux glaciales de la baie. Ils portaient tous leurs gilets de sauvetage. Les secours sont arrivés et ont dépêché le trio à l'hôpital. En voyant le corps inerte de la fillette, l'infirmière savait qu'il était trop tard. L'hypothermie l'avait emportée. Abatue par son sentiment d'impuissance, l'infirmière dut combattre les tremblements qui lui secouaient tout le corps. Agathe chasse ce souvenir pénible pour revenir au présent et prendre en main la situation. Le péril qui menace Zoé n'est pas mortel, mais elle doit s'en occuper.

– Christophe, commande-t-elle, accompagne ta cousine à la camionnette et chauffe la cabine au max.

Au moment où la *musher* s'apprête à entrer les huskies dans l'enclos, Seamus lui barre la route :

– Occupe-toi de Zoé et je me charge des chiens.

Agathe vire sur ses talons et court vers son véhicule en donnant une consigne à Seamus.

– Il faut les hydrater.

– Tu peux compter sur moi, la rassure le guide.

Avec Christophe au volant, le véhicule file vers la ville. Agathe examine Zoé et ne lui trouve aucun signe d'hypothermie. Par contre, son pied a perdu sa couleur et est légèrement gonflé. Quelques cloques d'eau évidentes se sont formées dans les régions affectées. Même si la patiente reste insensible à une légère pression des doigts appliquée sur sa peau, l'infirmière juge que, compte tenu de l'étendue limitée des engelures, il ne faudra pas faire appel à un médecin.

Ludo, qui se fait du sang de cochon, court à la porte quand ses amis arrivent au logement de la rue Radisson. Zoé s'empresse de remplacer ses vêtements et de s'envelopper d'une couverture laineuse. Voyant le désarroi de son ami, elle tente de le rassurer :

– Je vais survivre.

Agathe applique de l'eau tiède sur l'épiderme en évitant de la frotter.

– Il faut traiter rapidement les engelures pour éviter que la zone touchée demeure sensible au froid pendant plusieurs années. C'est un peu comme un mauvais coup de soleil. Pour éviter d'endommager les tissus, tu devrais éviter de faire subir à nouveau ce traumatisme à ta peau.

– Tantôt, je ne sentais plus rien. Là, ça fait mal, se lamente Zoé.

– C'est parce que tu te réchauffes. C'est normal de sentir un peu de douleur, comme une

sensation de brûlure au premier ou au deuxième degré.

Lorsque Christophe estime que Zoé est rassurée et sur la voie de la guérison, il dit à sa copine :

– Il faut que je récupère la motoneige.

– Je retourne avec toi. Pauvre Seamus, il doit en avoir plein les bras avec mes huskies.

Un soupçon traverse l'esprit de Christophe :
« Elle s'inquiète pour ses chiens, ou pour Seamus ? »

CHAPITRE 23

La Maison Charlier : une histoire de famille

Ni Zoé ni Ludo n'ont l'habitude de se prélasser. Depuis quelques jours, les deux estropiés n'ont pas mis le nez dehors. Pour échapper à l'ennui, ils mangent, regardent des films, lisent. Assis côte à côte sur le sofa, Ludo dessine et Zoé furete distraitement sur le Web tout en pensant à la personne qui a soigné les ours. Elle a vu le coupable se promener dans la ville, mais l'occasion de le coincer ne s'est pas présentée. Avant de dénoncer le chenapan, elle tient à comprendre pourquoi l'individu a posé ces gestes ignobles et irresponsables. Elle sait qu'il ne paye rien pour attendre.

– Quand on se sentira mieux, tu devrais m'accompagner à la piscine, suggère Ludo. Après tout : un esprit sain dans un corps sain.

Zoé tressaille. Elle voudrait bien, mais en maillot de bain, il ne serait plus possible de camoufler ses cicatrices. L'adolescente feint l'indifférence, évite de regarder son ami et continue ses recherches inutiles sur le Web. Elle tape Ludo

Hutlet. Aucun résultat ne s'affiche. Elle tape donc Ludovic Hutlet.

Bingo ! Un clic sur le premier lien mène à un long reportage au sujet de la prestigieuse chocolaterie, la Maison Charlier. Le titre : « Un couple qui innove dans la vie et au travail depuis un quart de siècle ». Sur la photo, Thierry Hutlet et Émilie Charlier, entourés de leurs quatre enfants. Zoé reconnaît tout de suite le sourire sincère et les yeux rieurs de son ami. En dévorant l'article des yeux, elle apprend comment les parents de Ludo se sont rencontrés.

Quand la mère de Ludo était étudiante, elle avait l'habitude de prendre le petit déjeuner Chez Jojo où elle tomba sous le charme du garçon de restaurant qui lui servait son café et son croissant. Selon Émilie Charlier : « Rien n'a changé. Regarder dans les yeux clairs de Thierry, c'est m'immerger dans le vaste ciel bleu du bonheur. » Zoé jette un regard furtif vers Ludo. Cette luminosité dans ses yeux, elle lui vient sans doute de son père. Zoé poursuit sa lecture. Elle apprend que Thierry Hutlet était loin d'être le gendre souhaité par les Charlier. Comment leur fille pouvait-elle épouser un homme sans situation ? Malgré la menace de ses parents de la déshériter, Émilie insista. Si sa famille rejetait son amoureux, elle partirait avec lui au Canada. Connaissant son entêtement, les parents craignirent de ne plus jamais la revoir. À contrecœur, ils finirent par accepter Thierry Hutlet dans leur famille. Le gendre rendit leur fille heureuse, leur donna quatre petits-enfants et s'intégra fort bien au commerce familial. Néanmoins, pour eux, la présence de cet homme issu d'une autre classe sociale les gênait.

Lorsque le commerce passa aux mains d'Émilie, son flair dans la confiserie et le sens des affaires de son conjoint firent bon ménage. Le couple modernisa l'image de la Maison Charlier devenue alors un fleuron du monde du chocolat belge.

Zoé termine l'article, pour ensuite gronder Ludo.

– La Maison Charlier... Pourquoi tu ne m'as jamais parlé de ça ?

Mal à l'aise, Ludo bredouille :

– Si tu savais...

Zoé lui coupe la parole.

– Si je faisais partie d'une famille si illustre, je m'en vanterais.

– Pour la première fois dans ma vie, je ne suis pas le fils de madame Charlier. Ici, personne ne me connaît. Je ne suis que moi.

– Tu ne l'aimes pas ta mère ?

– Au contraire, je l'adore. Cependant, partout où je vais, on me rappelle que je suis son héritier. C'est un peu lourd par moments. La Maison Charlier figure parmi les plus prestigieuses chocolateries au monde et, comme on me l'a souvent répété, on ne confie pas un tel commerce à n'importe qui. Mon destin : prendre en main l'entreprise familiale. Mes parents ont tout misé sur moi.

– Et ton frère et tes sœurs ?

– Il paraît qu'eux, ils n'ont pas la vocation.

– Tu n'es quand même pas obligé d'accepter. Tu pourrais devenir un spécialiste des aurores boréales, un bédéiste...

Cette dernière carrière fait sourire Ludo, car Zoé n'est pas la première à associer la bande dessinée à la Belgique.

– Mes parents m'ont toujours encouragé à approfondir tous mes champs d'intérêt, par contre, ils se sont assurés que je reste bien ancré dans le monde du chocolat. J'y baigne depuis ma naissance comme d'autres dans la musique ou le foot.

– C'est ce que tu veux faire ?

– Il y a trois ans, j'ai refusé ce chemin tracé par mes parents.

– Ça été difficile ?

– Ils étaient désemparés.

– Tu t'es réconcilié avec eux ?

– Après nonante jours...

En voyant le sourire amusé de Zoé, Ludo se reprend.

– ... ou quatre-vingt-dix jours, comme vous dites au Canada. J'ai compris que j'étais tombé sous l'emprise du chocolat.

– Alors, tu vas hériter de ce royaume ?

– C'est très satisfaisant maîtriser la fabrication d'un produit qui fait plaisir aux gens. Je suis apprenti chocolatier depuis toujours. J'ai dû travailler fort pour faire mes preuves. Et je dois continuer d'approfondir mes connaissances. Il existe plus de deux mille chocolatiers en Belgique. Moi, je veux être chocolatier cacao-février comme ma mère qui est orfèvre du chocolat. Il en existe à peine une douzaine dans le monde. Ma mère veille à la fabrication de ses produits, de la fève à la tablette. Pas une étape ne se fait sans elle. Bien sûr, elle cherche constamment de nouvelles saveurs, s'occupe de la préparation de la pâte, de

la garniture, de la cuisson, de la décoration. En plus, elle se déplace en Amérique du Sud ou en Afrique pour rencontrer de petits exploitants. Pour conserver le caractère unique de la fève, elle développe ses chocolats avec des fèves de cacao provenant d'une seule et même plantation. Les fèves, elle les paye jusqu'à six fois plus cher que le prix courant. Je t'assure que le résultat en bouche en vaut la chandelle.

– C'est comme la haute couture du chocolat !

– Tu as tout compris, confirme Ludo.

– Si j'avais su que tu étais un prince du chocolat, je ne t'en aurais jamais acheté, se désole Zoé.

– C'était le meilleur chocolat en ville, souligne Ludo en s'esclaffant.

– Votre chocolat a sûrement bien meilleur goût.

– Oh que oui ! Et la finesse des saveurs dépend aussi de la délicatesse des garnitures. Chez nous, que ce soit la cannelle de Ceylan ou la vanille de Madagascar, on n'utilise que des produits frais et naturels pour évoquer des saveurs précises. Souvent, les chocolatiers belges fabriquent des pralines moulées. Nous, on les confectionne à la française, par trempage. Les petits carrés de praline ou de ganache, on les trempe dans du chocolat.

Décrire son travail pousse Ludo à penser à ses parents. Ce temps de l'année est occupé pour eux. Quand il était petit, il redoutait les mois de septembre à janvier et de mars à mai. Lors de ces périodes fortes, ses parents ne vivaient que pour leur métier. Ludo a toujours préféré l'accalmie du mois de février et les mois d'été qui donnaient

un répit à ses parents qui alors passaient presque tout leur temps avec leurs enfants.

Depuis deux ans, Ludo s'est investi à fond dans le monde du chocolat si bien que ses parents lui ont offert de devenir leur partenaire d'affaires. Ainsi, il pourrait parfaire ses connaissances et, un jour, prendre en main le commerce. Ludo a accepté, mais avant de se plonger pleinement dans l'entreprise familiale, il leur a demandé de le laisser passer un hiver à Churchill.

Zoé envie un peu Ludo qui connaît ce qui le passionne. Elle, qui aime toucher à tout, ne se sent interpellée par rien en particulier.

– Moi, avoue-t-elle, je ne sais pas ce que l'avenir me réserve.

– Ça t'énerve ?

– Parfois, oui.

– Toi, tu es encore libre d'inventer ton avenir. Moi, j'ai accepté le mien. Le savoir-faire familial vivra à travers moi. Je reproduirai les gestes de mes ancêtres en cherchant à y apporter ma propre expression.

– Tu as donc vraiment le chocolat dans le sang.

– Pour le meilleur et pour le pire.

Ce dernier commentaire suscite une drôle de réflexion chez Zoé. « Qu'est-ce que mon sang contient, surtout celui que je fais couler quand je me coupe ? »

CHAPITRE 24

Deux face-à-face

C'est la première fois que Ludo passe devant son ancienne demeure depuis sa destruction par le feu. Son estomac se noue. Son pied balaye la neige qui couvre la cendre poussiéreuse. Il ne reste que quelques blocs de béton. « J'aurais pu y passer ! » se répète-t-il pour la énième fois. En se tournant vers la maison voisine, il transforme son effroi en reconnaissance. Il fait quelques pas et frappe à la porte. Un homme costaud sort en coup de vent de la résidence.

– Si c'est pour voir Joey, lance-t-il en attachant sa casquette, il est toujours au lit dans la chambre du fond. Moi, je dois filer au bureau de poste.

Ludo entre dans le modeste logement. Il retire ses bottes et accroche son manteau sur la patère. Aucun signe de vie. Son regard indiscret se promène dans le salon. La faible clarté extérieure assombrit le décor sobre. Sur le rebord des fenêtres, de petites sculptures de pierre font le guet. Ludo avance d'un pas lourd en espérant que le ploc-ploc de ses pieds contre le plancher

qui craque réveillera le dormeur. Parvenu à la chambre du fond, il tambourine sur la porte. Rien. Il cogne trois coups secs. Toujours pas de réaction. Il pousse doucement la porte qui grince assez fort pour enfin tirer Joey de son sommeil.

Quand l'adolescent ouvre l'œil, son visage basané blanchit et ses traits se tordent d'épouvante. Depuis deux semaines, il évite de rencontrer ce Belge. Comment se retrouve-t-il dans sa chambre ? L'adolescent, pris au dépourvu dans son lit, se fige comme un chevreuil hypnotisé par les phares d'une voiture. Il est coincé sans sortie de secours.

Le malaise de Joey provoque de l'émotion et un flot de souvenirs chez Ludo qui, soudain, se rend compte que son sauveur est la même personne qu'il a filmée en train de nourrir les ours. Le rictus qui déforme le doux visage du jeune homme devant lui révèle à Joey que celui-ci l'a reconnu. Un lourd silence s'installe. Les mots pour dissiper le malaise suffocant dans la chambre viennent de Ludo qui explique sa présence au pied du lit.

– C'est ton père qui m'a dit d'entrer, explique-t-il tout naturellement. Il est parti au bureau de poste.

– C'est là qu'il travaille, répond l'adolescent, un peu soulagé, mais toujours sur ses gardes.

– C'est sans doute un bon emploi.

– Oui, si t'aimes travailler avec deux comères.

Le sourire amusé de Ludo rassure Joey qui retrouve sa loquacité habituelle. Tout en parlant, il se lève, enfle sa robe de chambre et invite son visiteur à le suivre à la cuisine.

– C’est juste du temps partiel, puis ça ne lui convient pas. Malgré cela, il ne se plaint jamais. Après tout, c’est un emploi et, ici, on prend ce qu’on peut quand ça passe. Avant, mon père travaillait au port, tout comme l’avait fait mon grand-père. Tu sais, c’est le seul port en eau profonde de l’Arctique canadien, précise Joey avec fierté. Puis, en juillet dernier, mon père a été mis à pied. OmniTrax, le propriétaire du port, une compagnie basée à Denver au Colorado, l’a abandonné. Maintenant, plus personne ne travaille là.

Ludo visualise le port et le terminal qui dominant le littoral de la baie, là où aboutit la route principale de Churchill. Cette massive structure de béton visible partout dans la ville manifeste des signes évidents de la négligence des propriétaires : la peinture écaillée, des dizaines de fenêtres cassées, des sections du quai érodées par l’eau.

Christophe lui a raconté les origines du port. La voie ferrée Hudson Bay qui traversait forêt et muskeg avait été complétée en 1929 et, deux ans plus tard, le port de Churchill avait reçu sa première cargaison de céréales. Par la suite, de la machinerie et d’autres biens pour les populations plus au Nord avaient transité par là tout comme les exportations de miel, de bois, de bétail et de plaques de nickel. Le gouvernement canadien était propriétaire du port, mais, en 1997, tout comme le chemin de fer, il l’avait vendu à OmniTrax. Tout avait changé en 2012 lorsque le gouvernement canadien a mis fin au monopole de la Commission canadienne du blé créé à l’origine pour égaliser les conditions de concurrence

pour les producteurs des Prairies. À partir de ce moment, les fermiers pouvaient choisir de vendre leur grain à qui ils voulaient et de le transporter comme bon leur semblait. L'achalandage du port de Churchill était tombé en chute libre.

Bien que les règles du commerce lui soient familières, Ludo est dépassé par le manque d'intérêt du gouvernement du Canada pour ce port arctique. Dans son esprit, un port actif dans cette contrée nordique est essentiel pour assurer la souveraineté de l'Arctique canadien. D'ailleurs, ce n'est pas la seule chose qu'il ne saisit pas.

– Pourquoi la Garde côtière n'est pas présente à Churchill ? s'étonne-t-il tout haut.

Joey hausse les épaules.

– Ici, on n'a ni brise-glace ni police de port. La base navale la plus près est à Halifax, 4000 kilomètres au sud. Notre petit détachement de la GRC n'a même pas un bateau. Mon père dit que c'est comme ça depuis toujours. Selon lui, on doit être le seul port commercial en eau profonde au monde sans sécurité et sans ressources pour porter secours.

– Et s'il y a une urgence dans la baie ?

– Ça ne sert à rien d'attendre les avions de recherche et de sauvetage. Ils viennent de Trenton, dans le sud de l'Ontario, à 2000 kilomètres d'ici. Alors, on doit se débrouiller tout seul.

– Ou dépendre de nos voisins, avance Ludo. Et c'est le but de ma visite. Je voulais te remercier. Tu en as eu du courage pour entrer dans une habitation en feu pour me sauver des flammes !

Ludo récupère un sac qu'il a laissé à l'entrée et le remet à Joey.

– Il paraît qu'on a une passion commune, proclame Ludo pendant que l'autre déballe le paquet.

Les doigts de Joey effleurent le livre grand-format et feuillent les premières pages glacées pour découvrir de magnifiques photographies d'aurores boréales. Bien sûr que recevoir ce cadeau l'enchanté. Or, ce qui lui fait encore plus plaisir, c'est la délicatesse de Ludo qui n'a pas soufflé mot au sujet de ce qu'il l'a vu faire sur la toundra. Il se met à espérer que son visiteur reléguera ce souvenir aux oubliettes.

* *

*

Au moment de quitter la maison, accompagnée de Ludo, sous un ciel gris et morne, Zoé tire la langue et un flocon s'y dépose délicatement. Elle est à Churchill depuis plus de deux mois et elle ne s'ennuie toujours pas. Le Belge et la Métisse rejoignent les gens regroupés au carré Hudson. Ce n'est pas le -23 degrés Celsius qui les empêchera de participer au match en cet après-midi du 25 décembre. Comme de nombreux autres participants, ils veulent faire un pied de nez à l'hiver.

L'organisateur de la joute, un employé de Parcs Canada, rappelle que ce match de football est calqué sur un jeu précurseur du soccer qui aurait été joué le jour de Noël au Fort Prince-de-Galles, au milieu du 18^e siècle. Il termine ses explications des règles du jeu :

– À l'époque, c'était le seul moment où il était permis aux employés de frapper un officier de la Compagnie sans répercussions.

Plusieurs personnes s'esclaffent.

– Je vous rappelle, poursuit-il. Aujourd'hui, c'est un jeu sans contact.

L'organisateur divise ensuite les joueurs en groupes. Zoé note que Joey fait partie de son équipe. « Ce sera peut-être l'occasion de lui parler », espère-t-elle.

Un homme à la barbiche sautille sur place avec impatience.

– Allons-y, s'écrie-t-il, commençons le jeu. On veut se réchauffer.

Une petite balle plutôt dure est lancée et le match est parti. Zoé tient Joey à l'œil. Quand il prend une pause du jeu, elle fait de même. En s'approchant de l'adolescent, elle le salue d'un hochement de tête. Celui-ci se souvient bien de la femme qui s'est réfugiée dans une maison avec lui et ses amis à l'automne.

– Pas vu d'ours dernièrement ? lui lance-t-il à la blague.

Zoé voit sa chance d'affronter l'adolescent qu'elle a reconnu sur la vidéo. Elle baisse le ton et le houspille :

– Si je les nourrissais, ça serait plus facile, mais plus lâche.

Le cœur de Joey bondit. Il pointe Ludo qui se démène sur le terrain.

– C'est lui qui te l'a dit ? murmure-t-il.

– Non, répond-elle surprise par la question. Tu ne savais pas que j'étais là moi aussi ?

Joey se remémore l'incident. Il a bien remarqué la camionnette noire de l'infirmière et le

chapeau de poil de son voisin. Cependant, lorsqu'il a rencontré Agathe à l'hôpital après le feu, l'infirmière ne l'a pas reconnu. Ainsi, elle ne pouvait pas être l'autre témoin de sa bêtise. Il comprend maintenant qui était cette personne.

Ça fait des semaines que Zoé attend cette rencontre que Joey redoute. L'adolescent, énervé d'avoir été démasqué une deuxième fois, tire Zoé à l'écart du jeu et lui dit :

– Si c'était toi qui étais là avec Ludo, pourquoi tu ne m'as pas dénoncé ?

Zoé, qui essaye de comprendre les motivations de Joey, y va de sa propre question.

– Dis-moi, pourquoi t'as fait ça ?

Joey hésite avant de répondre.

– Je voulais aider mon père, raconte nerveusement Joey qui suit distraitement le jeu pour éviter le regard accusateur de Zoé. Quand est arrivée la saison des ours, il a été embauché comme guide par un hôtelier. Il était tellement fier de pouvoir faire quelques sous de plus.

La jeune femme sait d'expérience qu'il n'est pas facile de trouver du travail ici. De plus, même si la saison des ours est une manne pour plusieurs habitants de la ville, elle ne l'est pas pour tout le monde. La saison est courte, même pour les gens qui en profitent. Les revenus ne suffisent pas toujours à payer les dépenses. Enfin, vivre à Churchill coûte cher. Mais, ça ne justifie pas l'action de Joey. Elle revient à la charge.

– Ce n'est pas une raison pour nourrir les ours !

L'adolescent se défend tant bien que mal.

– Comme tu le sais, un nombre limité de véhicules peuvent se déplacer dans le secteur

approuvé. Ils ont des permis pour parcourir cette zone. Rien n'empêche une autre compagnie de se promener hors de la zone pour voir des ours. Alors, l'hôtelier qui a embauché mon père vend des forfaits logement-expéditions à une horde de touristes. Lui aussi veut faire un profit.

– Oui, je sais. Voir un ours fait le bonheur du client. Et en voir quatre, ça quadruple leur joie.

– Certaines compagnies mettent de la graisse de friture sur les roues pour attirer les ours, alors je me suis dit que je pourrais faire comme elles en plaçant du bacon mêlé à la graisse dans la zone où circule la compagnie de mon père ?

– Toi-même, tu me l'as déjà dit. Nourrir les ours, c'est dangereux pour leur bien-être et pour celui des êtres humains, s'exaspère Zoé.

Honteux, Joey baisse la tête. Il reconnaît la gravité de son erreur de jugement et sait qu'il est impossible de retourner en arrière. L'inquiétude traverse le visage tourmenté de l'adolescent.

– Tu vas me dénoncer ?

Après un moment d'hésitation, Zoé dévisage le coupable et déclare :

– Tout le monde mérite une deuxième chance.

Un sourire furtif détend la bouche de Joey et une étincelle allume ses yeux espiègles.

– En fait, dans mon cas, ce sera une troisième chance. La deuxième, tu me l'as offerte sur la toundra. Heureusement que tu sais faire peur aux ours.

Zoé sourit et place son bras sur l'épaule de l'adolescent.

– On retourne au jeu ?

CHAPITRE 25

La fève chanceuse

Assise près de la grande fenêtre givrée qui donne sur la rue, Zoé boit à petites gorgées son thé et observe son voisin d'en face débarrasser son pare-brise d'une mince couche de neige. Il démarre le moteur du véhicule et retourne dans la maison. Un quart d'heure s'écoule et l'homme quitte sa demeure à la course pour monter dans sa voiture. Ce rituel, pratiqué par de nombreux habitants de Churchill, Zoé le désapprouve. « Vu la taille de la ville, le temps de réchauffer l'auto, il aurait pu se rendre à pied à sa destination. »

Quelques minutes plus tard, Ludo revient de sa promenade avec un sac d'épicerie.

– C'est « frette », comme vous dites ici, mais je suis content d'avoir bravé le froid. Ça ravigote.

– Tout le monde n'est pas aussi admirable, note Zoé en pensant à son voisin.

Dans la cuisine, Ludo déballe le contenu du sac et se met à la tâche.

– Tu as trouvé ça à l'épicerie ! s'émerveille Zoé.

– Une commande spéciale pour moi ! Grâce à ces ingrédients, ce soir, tu goûteras à un délice culinaire.

– C'est quoi l'occasion ?

Ludo affiche une mine perplexe.

– C'est le 6 janvier. Vous ne fêtez pas la fête des Rois ?

– On n'est pas proches de notre royauté comme vous l'êtes en Belgique, répond Zoé qui regarde le pâtissier fouetter des œufs.

– Ça n'a rien à voir avec ce roi-là, dit Ludo en secouant la tête. L'origine de cette fête remonte aux Saturnales. Au solstice d'hiver, les Romains célébraient Saturne, le Dieu de l'agriculture. Plus tard, l'Église a remplacé ces fêtes païennes par l'Épiphanie, une fête religieuse chrétienne qui célèbre l'arrivée des Rois mages devant la crèche de Jésus.

Dans la pâte, Ludo dissimule une fève de haricot.

– Pourquoi tu fais ça ? demande Zoé, intriguée.

– La personne qui découvrait la fève cachée dans son gâteau était désignée roi ou reine de la journée. Quand j'étais petit, mes parents s'organisaient pour que ce soit le benjamin. Mon petit frère a longtemps cru que c'était par chance qu'il devenait roi. Chez nous, on respectait la coutume des années 1600 en dissimulant une véritable fève. Mais plus près de nous, les gens ont commencé à la remplacer par des figurines de porcelaine représentant l'Enfant Jésus. De nos jours, on vend des figurines d'animaux, de superhéros, de Disney.

Zoé reste incrédule.

– T'es pas sérieux !

– Je te le jure. Il y a des collectionneurs, des favophiles, dans le monde entier. À Bain, en France, on retrouve même un musée qui expose vingt mille fèves de fantaisie.

Ludo place le gâteau dans le four tout en continuant ses explications.

– Je crois que dans le sud de la France, les gâteaux des Rois sont des genres de brioches en forme de couronne parsemée de fruits confits. Dans le Nord, notre galette des Rois est garnie de frangipane, qui contient deux tiers de crème d'amandes et un tiers de crème pâtissière.

– Il faudra attendre longtemps pour goûter ?

– Défense d'y toucher, l'avertit Ludo.

Déjà, un arôme sucré flotte dans la cuisine.

– C'est Christophe qui va être content.

Comme toi, il a une dent sucrée.

Quelques minutes plus tard, Christophe entre chez lui de mauvaise humeur.

– Agathe ne se joint pas à nous ? demande Ludo.

– Elle déménage au Yukon, lâche Christophe avec amertume.

– Encore plus au nord ! s'exclame Zoé, incrédule.

– Elle et Seamus vont mettre sur pied une nouvelle entreprise de forfaits nordiques pour les touristes.

Zoé ne cache pas son étonnement.

– Elle t'en avait parlé ?

– Puis elle ne m'a pas invité à l'accompagner, malgré Christophe, dépité.

– Tu sais, Agathe ne vit que pour ses huskies. Tandis que toi et les chiens...

Cette vérité ne reconforte pas Christophe.

Le trio s'attable devant un plat de macaroni au fromage. Morose et silencieux, Christophe n'est pas dans son assiette. Ludo cherche les mots pour remonter le moral de son ami. Il ne trouve pas.

Le repas terminé, arrive le plat de résistance. Ludo coupe soigneusement la pâtisserie dorée et proclame :

– Cette galette te fera oublier ta *musher*, au moins pour un bref moment. Je l'ai faite pour vous rappeler que, depuis le solstice d'hiver, on gagne chaque jour un peu plus de soleil. Et à Churchill, chaque minute compte.

Le pâtissier fait le service.

– À déguster avec un café pour Christophe et un chocolat chaud pour Zoé.

– Je pensais que tu allais me servir une galette! se plaint Christophe.

– Bien, c'est ça une galette, réplique Ludo.

Zoé saisit alors la source du malentendu.

– C'est parce qu'ici, les galettes c'est l'équivalent de vos biscuits.

Les trois amis s'esclaffent au même moment. Christophe mord à pleines dents dans la galette parfumée aux agrumes jusqu'à ce qu'il croque dans une fève et, surpris, s'arrête la bouche ouverte.

– C'est toi le roi de la journée! annonce Ludo joyeusement en posant sur la tête de son ami la couronne en papier aluminium qu'il a confectionnée pour l'occasion. Zoé explique à son cousin la tradition et, ensuite, Christophe entre dans le jeu en se levant pour prononcer à l'intention de Ludo :

– Cher sujet, je vous ordonne de continuer à bien servir votre roi en lui offrant un autre morceau de cette délicate pâtisserie.

Le roi ponctue ses mots de gestes grandioses. Ludo s'exécute.

– Être votre roi pour la journée me remonte le moral, poursuit Christophe, la bouche pleine de pâte. Mais, toi, Ludovic, tu seras toujours le roi des pâtisseries.

– Ce sont plutôt les Français qui occupent le trône, corrige Ludo. Chaque année, au mois de janvier, ils consomment près de trente millions de galettes.

– Dis donc, tu m'as servi ce morceau par exprès ? demande Christophe.

– Nous avons tous une chance sur trois, affirme Ludo, un sourire en coin.

CHAPITRE 26

Des rencontres fortuites

Avant d'aller à la piscine, Zoé a enfilé son maillot de bain et s'est regardée dans le miroir. Les cicatrices sur ses cuisses étaient presque imperceptibles, néanmoins ses bras portaient toujours des marques semblables à des labours. Pour cacher ses lésions, elle s'est donc présentée en t-shirt à longue manche par-dessus son maillot à la piscine. À son grand soulagement, Ludo n'a pas commenté son accoutrement.

Zoé n'aime pas l'odeur du chlore, mais se glisser dans l'eau ravive chez elle d'agréables souvenirs de jeunesse, comme la première fois qu'elle a plongé la tête dans le frigidité lac Supérieur sans se pincer le nez avec ses doigts. Son père, qui a été sauveteur de plage, était tellement fier d'elle. Il ne lui a jamais rien imposé comme activité obligatoire, à part la natation. Pour lui, être à l'aise dans l'eau est essentiel. Jusqu'à l'année dernière, elle a fréquenté assidument la piscine du Patro à Ottawa. Cependant, lorsqu'elle a commencé à se couper, elle a délaissé l'entraînement. Ses cicatrices doivent rester son secret.

C'est donc avec plaisir qu'elle a renoué avec l'eau. Depuis la mi-janvier, la nageuse s'entraîne presque quotidiennement et se sent plus vigoureuse. De plus, régler sa respiration au rythme de ses mouvements de brasse lui sert de méditation.

En un mois, Zoé a rebâti ses forces et sa résistance. Cet après-midi, impressionné par son amie en pleine forme, Ludo s'essouffle bien avant. Pendant son repos au bord de la piscine, il admire la grâce de la nageuse qui se déplace dans l'eau comme un poisson. Un peu plus tard, à sa sortie du vestiaire il attend patiemment Zoé dans le couloir du complexe. Par la fenêtre, il admire le paysage qui ne cesse de le fasciner.

– Toujours amoureux des aurores boréales ?

Ludo reconnaît la voix nasillarde avant de faire face à son interlocuteur.

– Je ne m'en lasse pas, répond-il à Jacques Desrosiers. Elles sont particulièrement belles en ce moment. Quand le ciel est clair, je vais à leur rencontre plusieurs fois par semaine.

– Savais-tu qu'en 1769, deux astronomes ont observé le transit de Vénus, ici même, grâce à l'aide de la Compagnie de la Baie d'Hudson ? Puisque la baie est habituellement gelée jusqu'en juin, ils sont venus l'hiver précédent pour s'assurer de ne pas manquer ce phénomène céleste.

Ludo n'aime pas le chercheur, mais il apprécie son érudition et écoute ses explications. L'arrivée de Zoé met fin à l'exposé.

– Vous êtes de retour ! s'exclame-t-elle.

– Et vous, vous êtes toujours là, constate l'homme sans cacher sa joie de retrouver la fille rencontrée sur le train quelques mois auparavant.

Le chercheur ajoute qu'il séjourne à Churchill dix jours, le temps de poursuivre son projet de recherche. Quand Zoé lui révèle qu'elle cherche du travail, il lui offre de transcrire des données pour lui. Ce court contrat tombe à point pour Zoé, qui même si elle tient ses dépenses au strict minimum, voit son compte en banque se dégonfler comme un pneu crevé.

Ainsi, dès le lendemain, la nouvelle employée accompagne Jacques au Centre d'études nordiques de Churchill. En route, ils passent des vestiges qui témoignent de la présence militaire dans la région. Le chercheur ne peut s'empêcher de discourir sur cette époque.

– En 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale, les Forces de l'Air des États-Unis ont construit une base aérienne ici. La guerre terminée, ils ont remis la base au Canada. Le militaire a utilisé les lieux comme base de lancement pour des recherches sur les phénomènes atmosphériques à l'aide de fusées-sondes.

– Ils étaient nombreux à vivre ici ?

– Personne ne semble connaître le chiffre exact. Quoique certains disent qu'à son apogée dans les années 1960, le personnel militaire comptait des effectifs de cinq à sept mille personnes.

– Difficile à imaginer, tout ce monde dans cette petite ville !

Pendant le trajet, Zoé absorbe beaucoup de renseignements au sujet de Churchill. Peut-être trop, car elle a la tête qui tourne. Côté Jacques, c'est écouter un audio livre savant qui n'a pas de bouton d'arrêt. Son patron semble incapable de discerner si la personne devant lui s'intéresse ou non à ses propos. Zoé se demande si elle pourra

terminer la journée sans claquer la porte. Elle finira par tenir le coup. Après tout, on se destine à du chômage chronique si on laisse son travail chaque fois qu'on y découvre un aspect déplaisant.

S'asseoir devant un écran d'ordinateur ne convient pas au tempérament vif et impulsif de Zoé. Même si elle s'acquitte de son travail, c'est avec joie qu'elle accueille la fin de son contrat. Être sans emploi n'est pas payant, par contre sa condition de chômeuse lui permet de profiter du peu de clarté par jour en ce creux de l'hiver.

Aujourd'hui, l'achat de piles, c'est le prétexte que Zoé se donne pour sa promenade du jour. En sortant de la quincaillerie, elle frôle une femme dans la vingtaine qui entre dans le magasin. Une frange de cheveux jade tombe sur son large front cuivré. Zoé note ses yeux bridés, lumineux comme ceux d'un chat sauvage, et en déduit qu'elle doit être Inuite.

La Métisse aimerait avoir des traits distinctifs comme ceux de cette femme, des traits qui mettraient en évidence son ascendance autochtone. Combien de fois lui a-t-on reproché de ne pas avoir l'air très métisse ? À l'inverse : posséder des traits autochtones peut aussi attirer des bosses. Au Canada, croit-elle, si l'on gratte un peu le vernis de la politesse, les préjugés ne sont jamais très loin et peuvent jaillir quand on s'y attend le moins. Peu importe son apparence, Zoé porte deux identités dans son cœur, Métisse et Franco-Ontarienne. Elle sait que personne ne peut les lui enlever.

Devant le commerce, Zoé s'étonne de se retrouver en face d'un véhicule à chenilles avec de larges skis au-devant.

– Quelle drôle de bébête ! s'exclame-t-elle en faisant le tour de la coque métallique jaune canari au profil allongé, qui ressemble à un scarabée géant auquel est attelé un magnifique traîneau en bois.

– C'est un *komatic*, un modèle moderne des anciens traîneaux à chien inuits qui sert à transporter des denrées, explique une voix feutrée de femme dans un anglais chantant.

Zoé se retourne pour constater que son interlocutrice c'est celle qu'elle vient tout juste de croiser.

– Moi, je m'appelle Alasia Tugak. Puis lui, ajoute-t-elle, en flattant le métal froid, c'est mon Bombardier B12.

Zoé se présente à son tour et exprime son émerveillement.

– J'ai jamais vu une machine comme ça !

– C'est vrai qu'elle sort d'une autre époque. La mienne appartenait à mon père. Elle roule depuis 1946.

– Elle n'est pas jeune ! s'étonne Zoé, impressionnée que cette voiture de plus de soixante-dix ans soit toujours en état de rouler.

– On n'en fabrique plus, soupire Alasia. Pourtant, ici dans le Grand Nord, le Bombardier B12, c'est ce qu'il nous faut. Il est polyvalent, accueille jusqu'à douze passagers et peut tirer des tonnes de poids sur de longues distances. Et le plus beau, c'est que la machine a peu de composantes et aucune haute technologie. Quand on traverse le territoire inhabité dans des conditions clima-

tiques difficiles, c'est important de pouvoir réparer rapidement le véhicule lorsqu'il est en panne.

– C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de garages sur la glace, taquine Zoé.

– Mais de nombreux mécaniciens, affirme Alasia en sortant une pièce métallique de sa poche. Il reste que les pièces de rechange se font de plus en plus rares. Je cherche ce boulon depuis un an. En le voyant annoncer sur un site Web de pièces usagées, Patrick, le gérant de la quincaillerie, l'a tout de suite acheté et me l'a gardé jusqu'à ce que je passe.

– Tu viens de loin ?

– Arviat, à environ 250 kilomètres au nord. Entre Churchill et Rankin Inlet.

– C'est beau ?

– Pour moi, affirme Alasia, c'est le plus charmant hameau du Nunavut, entouré d'un relief vallonné, entrecoupé de lacs et d'étangs. Au premier regard, le village semble tout petit. C'est vrai qu'il occupe à peine un kilomètre et demi de long et un demi-kilomètre de large. Mais, peu importe dans quelle direction on regarde, la toundra s'étend à perte de vue.

– Ça doit être difficile vivre dans une place si isolée ?

– Pas plus qu'ailleurs. À Arviat, pour survivre, on dépend des autres et de la nature. Les deux nous réconfortent et nous guident. Il m'est arrivé de me perdre pendant un moment et ce n'est pas une machine parlante qui m'a indiqué la route à suivre.

En apprenant qu'Alasia se rend à l'épicerie chercher une grosse commande pour son village, Zoé lui offre son aide et l'accompagne au

Northern pour ensuite charger les nombreuses boîtes du ravitaillement dans son véhicule et sur son traîneau.

À mesure qu'elles déplacent les denrées, Alasia lui décrit comment la formation des glaces crée un genre de chemin qui relie les communautés au nord de Churchill les unes aux autres. Le long de la baie d'Hudson, entre la berge et l'eau ouverte ou mi-gelée, le parcours mène à Arviat, Whale Cove, Rankin Inlet, Chesterfield Inlet et à l'intérieur des terres à Baker Lake.

– Tu retournes chez toi aujourd'hui ?

– Les conditions sont favorables, ça devrait me prendre douze heures. Dans d'autres situations, ça peut me prendre plusieurs jours, surtout en fin de saison, quand les rivières commencent à se déverser dans les deltas et à se répandre sur la surface de la glace. La gadoue collante ou la glace brisée posent de grands obstacles à la machine.

Zoé se souvient trop bien de sa mésaventure avec Agathe et ses chiens. Le courage d'Alasia Tugak suscite davantage son admiration.

– C'est vraiment dangereux se déplacer sur la glace !

– Pas plus que rouler sur les autoroutes à six voies.

Zoé opine du bonnet, mais revient à la charge.

– Mon cousin m'a raconté que l'hiver dernier, trois Inuits sont morts quand leur motoneige a coulé dans la baie d'Hudson. La glace a cédé sous eux en plein mois de janvier. Ça pourrait t'arriver ?

La mine d'Alasia se rembrunit.

– Ouais, tout comme sur vos rubans asphaltés, des accidents se produisent. Il faut être

vigilant, surtout sur l'eau gelée qui peut être traîtresse. À Arviat, la saison de la glace commence en décembre et dure environ six mois. J'ai ma méthode. Une glace immaculée est solide. Pour vérifier, je donne trois coups de harpon et, si la surface résiste, je m'y aventure. Il faut pouvoir distinguer entre l'eau ouverte couverte de neige et l'eau durcie par le froid. Par exemple, là où poussent des fleurs de givre de l'Arctique, révèle un endroit où la glace est dangereusement mince.

– Des fleurs! Ça se peut pas, proteste Zoé, sceptique.

– Pas de vraies fleurs, précise Alasia, ce sont plutôt des formations de glace qui leur ressemblent. Elles se développent quand il n'y a pas de vent et que l'eau à la surface de la glace entre en contact avec l'air qui est encore plus froid. Il se produit alors une cristallisation et, en quelques heures, l'océan se met à ressembler à un pré de fleurs. Mais, c'est de courte durée. En plus d'être un spectacle unique au monde, il sert à signaler la présence d'un danger imminent.

Les boîtes empilées sur ses bras dépassent la tête de Zoé et l'empêchent de voir où elle place les pieds. La botte droite glisse sur une plaque de glace et l'adolescente tombe de tout son long laissant échapper ses précieux paquets. Le contenu d'une boîte se déverse sur le sol enneigé. Le rire amusé d'Alasia sort Zoé de sa torpeur. Les deux femmes s'empressent de ramasser les conserves et les sacs de lait en poudre avant de reprendre le va-et-vient entre l'épicerie et le Bombardier.

Poussée par sa curiosité, Zoé continue de questionner Alasia.

– Tu n'as pas peur des ours ?

– Ah! Vous, les gens du Sud, vous pensez rien qu'aux ours! Ma plus grande peur, c'est le bris de mon équipement. Je l'aime bien mon Bombardier, quoique j'avoue qu'elle me donne souvent du fil à retordre. C'est ce qui est arrivé cet hiver. Comme d'habitude, pour me tenir compagnie, j'écoutais le bavardage du poste bande publique. J'avancais dans le noir complet, éclairée seulement par les deux petits phares de mon véhicule lorsque mon moteur a cessé de fonctionner. Heureusement que je connais bien ma machine et que j'avais la bonne pièce de rechange. Lorsque je suis repartie, mes mains gelées en ont pris du temps à se réchauffer. Mais je suis arrivée à bon port. Quand j'entre à la maison, les enfants se ruent sur moi et me couvrent de caresses. C'est la fête. Et la routine de la maisonnée reprend jusqu'au prochain départ.

– Tu fais ce travail depuis longtemps?

Alasie Tugak ne cache pas sa fierté.

– Mon père le faisait avant moi. Quand il est mort voilà cinq ans, j'ai repris le flambeau. Papa aurait préféré qu'un de mes frères s'intéresse aux moteurs, mais c'est moi qui ai été ensorcelée par la mécanique. J'ai toujours cherché à imiter papa. Une fois, juste avant son départ, j'avais réussi à me cacher entre les boîtes à outils sur le traîneau. Il avait fait un long chemin avant de se rendre compte de ma présence. Là, il était trop tard pour rebrousser chemin. C'était mon premier long trajet. Je n'avais que quatre ans.

Alasie sourit de toutes ses dents.

– Quand papa a compris qu'il était impossible de me dissuader de faire les voyages de ravitaillement, il a décidé qu'il valait mieux m'enseigner

le métier. Dans nos familles, les connaissances sont transmises de génération en génération. Hélas, aujourd'hui, avec les effets des changements climatiques qui se produisent à un rythme fulgurant, c'est devenu plus difficile de prévoir les dangers. Nos enseignements et l'expérience du terrain acquis depuis des millénaires, on ne peut plus s'y fier complètement. Si mon père était toujours vivant, on aurait pu apprendre ensemble comment faire face à cette nouvelle réalité.

La sérénité qui émane d'Alasie pousse Zoé à se confier à elle.

– Moi, j'ai perdu ma mère et mon frère. Je trouve ça difficile par bout.

– Chacun a sa façon de vivre son deuil. Il n'y a pas de recette.

Zoé, surprise d'avoir évoqué la mort de sa mère et de son frère devant une étrangère, se rend néanmoins compte qu'elle passe sous silence ce qui la perturbe réellement dans son for intérieur. La culpabilité. Ce sentiment qui la ronge comme un cancer, elle n'ose pas en parler.

Lorsque toutes les denrées sont bien chargées, Alasie est prête à reprendre la route qui la ramène chez elle.

– Avec ton aide, je pourrai partir plus rapidement que prévu.

Zoé, qui s'est tout de suite sentie à l'aise avec cette femme, regrette son départ.

CHAPITRE 27

Coupés du monde

Le vent hurle, le vent crie. Il cogne à la porte avec insistance pour exiger qu'on l'invite à entrer. Les portes closes de Churchill résistent. Sans répit, la neige virevolte furieusement et gratte aux fenêtres. Dans l'intense poudrerie, la visibilité est réduite à 400 mètres. Zoé reçoit un texto d'un Michel Delaronde fort inquiet.

Ça va, Zoé ?

Oui.

Et le blizzard ?

Le vent gémit. Suis au chaud.
Tout va bien.

Ce lundi 6 mars risque de laisser un souvenir indélébile à Zoé et à bien d'autres. Une tempête d'une telle férocité, elle n'a jamais connu ça. Tout ce qu'elle peut faire, c'est attendre l'accalmie. Néanmoins, l'inaction lui sied mal.

« Heureusement que je ne suis pas seule », se console-t-elle.

Toute la nuit, la tempête a continué ses ravages. Les vents ont tourbillonné et perturbé son sommeil. En matinée, la jeune Delaronde se promène d'une fenêtre à l'autre, rôde comme un lion en cage. À l'extérieur, que du blanc. Personne ne bouge. Animaux et êtres humains laissent toute la place à Dame Nature qui étale sa force sans vergogne pour rappeler à tous qu'elle demeure maîtresse des lieux.

Christophe boit son quatrième café et lit les actualités sur sa tablette. Ludo dessine dans son carnet. En après-midi, Zoé étouffe. Elle n'en peut plus.

– Ça va-tu finir ! chiale-t-elle.

Ludo essaye de calmer son amie agitée.

– On n'a pas le contrôle là-dessus.

Zoé lui lance un regard assassin. Christophe tente à son tour d'apaiser sa cousine.

– On est quand même bien au chaud.

– Tu ne te sens pas encabané ? s'exaspère-t-elle.

Il hausse les épaules.

– C'est sûr, mais je ne peux rien y faire.

– On est pris ici ! Comment peux-tu rester si détendu ?

– Je fais semblant que c'est une journée de congé et que j'en profite pour flâner à l'intérieur.

Agacée, Zoé s'écrase sur le sofa. Les yeux rivés à l'écran de son téléphone, elle regarde les photos et lit les commentaires affichés par d'autres habitants de Churchill sur les réseaux sociaux. On ne parle que de la tempête. Elle se sent moins seule. La connexion Internet crée l'illusion d'être en contact avec le monde extérieur et rassure

l'adolescente qui essaye de chasser les scénarios de catastrophe qui la hantent.

Soudain, Christophe, toujours à sa tablette, annonce les dernières nouvelles.

– Écoutez ça ! La neige a bouché les artères de la ville. Les commerces ont fermé leurs portes. Les services essentiels ne répondent plus aux situations d'urgence.

– Et s'il y en a une... s'énerve Zoé.

– Le Centre de santé de Churchill reste ouvert, la rassure Christophe. Mais pour y accéder, il faut emprunter la plateforme de chargement parce que la neige a cimenté la porte d'entrée.

Malgré le sérieux de la situation, Ludo éclate de rire. Zoé foudroie son ami du regard.

– Une porte cimentée par la neige ! Avoue que c'est quand même inusité. On ne verrait pas ça en Belgique !

– Puis, ce n'est pas tout, reprend Christophe. Les avions sont cloués au sol et le train de VIA Rail est bloqué au terminus.

– Alors, plus personne n'entre ni ne sort de Churchill, dit sentencieusement Zoé.

Christophe passe alors aux prévisions météorologiques.

– Les rafales ont atteint jusqu'à 90 kilomètres à l'heure et on a reçu 30 centimètres de neige.

– Puis, ce n'est pas fini, commente Zoé.

– Ouais. On doit s'attendre à un autre 60 à 80 centimètres avant que la tempête se déplace, tard jeudi.

– Encore deux jours à attendre, s'affole Zoé.

– Pourvu que l'électricité ne flanche pas.

La menace que Ludo vient d'évoquer fait blêmir Zoé. L'idée de manquer d'électricité fait

monter son angoisse d'un autre cran. Elle se répète en boucle : « Dame Nature se déchaîne. Je ne peux rien faire sauf patienter. » Pourtant, son cœur bat la chamade et lui rappelle que ses peurs sont souvent plus fortes qu'elle.

* *

*

Pendant plus de trente heures, la tempête s'abat sur Churchill. Enfin, telle une levée de rideau, les voiles blancs font place au spectacle que les gens attendent depuis trois jours. Comme tout le monde, les résidents de la ville, Ludo et les cousins Delaronde sont curieux de voir les séquelles de ce blizzard monstrueux, le plus long enregistré depuis 1959, année des premières statistiques à ce sujet.

Comme un husky qui sort courir, Zoé ne porte pas à terre tellement elle est soulagée de retrouver le plein air. Rien au monde, même pas la météo, ne l'empêchera de quitter sa prison. Elle enfile son parka et, pour éviter une deuxième engelure, elle s'assure de bien se couvrir la tête, les mains et les pieds. Garder ses extrémités au chaud facilitera la circulation sanguine autour de ses organes vitaux. Dès qu'elle franchit la porte, le froid assaille ses narines. Zoé se sent revivre.

Pelles en main, Zoé, Christophe et Ludo se frayent un chemin vers l'habitation de Marie-Josée, emmurée par la neige durcie accumulée devant sa porte d'entrée. La voisine libérée, le trio se déplace lentement vers la rue. Pour accéder au chemin, ils doivent grimper au-dessus d'immenses bancs de neige et glisser de l'autre

côté. Des pans de routes ensevelies sous des amas de plus de 3 mètres de neige ralentissent leur déplacement, tout comme celui des équipes de déneigement déjà à l'œuvre. Les machines doivent percer des trous dans les murs glacés afin de déblayer certaines rues, en ouvrant d'abord des passages d'une seule voie. Les promeneurs constatent qu'il faudra attendre encore plusieurs jours avant que la vie reprenne son cours normal.

L'heure est à la fête, bien que le travail herculéen ne fasse que commencer. De retour chez eux, une tâche titanesque attend Zoé, Christophe et Ludo qui doivent s'attaquer au dégagement de leur entrée. Ensuite, ils joignent leurs efforts à ceux des pompiers volontaires et des miliciens des Rangers qui aident au déblaiement. Les citoyens vaquent sans relâche à repousser la mer blanche qui les a ensevelis.

L'énergie embouteillée dans le corps ankylosé de Zoé depuis quelques jours lui donne l'impression qu'elle pourrait soulever le monde avec ses bras. C'est avec fougue qu'elle pellette la neige devenue dure. Ses muscles renforcés par son entraînement à la piscine relèvent le défi même si elle s'échine à la tâche.

– On va être bien au printemps, lâche Zoé entre deux pelletées.

Ludo dépose sa pelle et reprend son souffle. Il doit être le seul qui s'attriste de ce commentaire qui lui rappelle qu'ici, à Churchill, ses jours sont comptés. Il s'ennuiera du ciel de la baie d'Hudson et de son amie Zoé. Néanmoins, sa famille lui manque et il commence à avoir hâte de retourner chez lui.

* *
*

Plus de deux semaines se sont écoulées depuis le blizzard et le dernier train hebdomadaire de marchandises à parvenir à Churchill remonte à trois semaines. Sur les tablettes de l'épicerie vidée, le pain, les légumes, la viande se font de plus en plus rares. Les habitants commencent donc à s'inquiéter de manquer de nourriture et à chercher des solutions à cette pénurie.

À peine remise de la tempête qui l'a assommée, la petite communauté déjà essoufflée subit l'assaut d'un deuxième blizzard. Un système de basse pression passe au-dessus de la baie d'Hudson et provoque un refroidissement éolien de -40 degrés Celsius.

« Dame Nature veut pas nous lâcher », se lamente Zoé en s'enroulant dans une couverture.

Sa tête tourne. Les événements des derniers mois défilent sur l'écran de sa mémoire. Son départ, son trajet, son aventure en traîneau à chiens... les images tourbillonnent et se bousculent. Bien qu'elle finisse par succomber au sommeil, à son réveil, elle se rend compte que sa nuit a été courte. La jeune Delaronde fixe le plafond où une araignée a tissé sa toile. Ses yeux suivent les fils, s'y perdent et se ferment quand elle se rendort.

Lorsque Zoé se tire enfin du lit, elle ne focalise plus sur la tempête qui fait rage, mais plutôt sur l'attitude calme des habitants de Churchill et leur solidarité face à ces épreuves. La nuit lui a peut-être porté conseil, car aujourd'hui, l'exemple des gens du Nord qui acceptent l'adversité comme

une partie de leur vie et comprennent la nécessité de coexister avec la nature plutôt que de la combattre suscite son admiration. À partir de ce moment, Zoé respire par le nez, en se disant que, dorénavant, cet exemple lui donnera le courage de surmonter les obstacles de la vie, même quand ils sont de taille.

* *
*

Deux mois plus tard, la résilience des gens de Churchill est à nouveau éprouvée. Sans crier gare, le printemps fait enfin son apparition. En cette fin de mai, les riverains restent aux aguets et s'inquiètent de la crue exceptionnelle de leur rivière. Il faut à tout prix protéger les habitations du secteur Goose Creek. Les gestes des bénévoles sont répétitifs : lever, charroyer et placer des sacs de sable. Néanmoins, la bonne humeur règne et atténuée quelque peu les soucis et la fatigue.

« Avoir un peu de sueurs et des muscles épuisés, ce n'est rien comparé à perdre son logement », se rappelle Zoé en se penchant pour ramasser encore un autre sac de sable. Ses pensées se tournent vers son père, qui voilà un mois a fait les mêmes gestes qu'elle pour venir en aide aux sinistrés des inondations sans précédent dans la région de l'Outaouais. Elle aimerait entendre la voix rassurante de son père qui lui manque, mais c'est celle de Ludo qui tombe dans ses oreilles.

– Tu sais que deux kilomètres de voies ferrées sont submergés par les inondations ? Il faut attendre que les eaux se stabilisent avant d'effectuer des réparations. Pour l'instant, pas de train.

Zoé lève les yeux vers son ami et pense qu'elle a de la chance d'avoir fait sa rencontre.

Huit jours plus tard, le cours d'eau atteint sa crue maximale et regagne enfin tranquillement son lit, laissant derrière lui des dommages importants. La population de Churchill retient son souffle et surveille la suite des événements qui lui échappe. L'ampleur des dégâts finit par être considérable. Les inondations ont endommagé cinq ponts et emporté la voie ferrée à dix-neuf endroits. De surcroît, on devra évaluer l'intégrité structurelle de trente ponts et de six cents pontceaux. Remettre le train sur les rails sera donc long et très coûteux.

La compagnie OmniTrax refuse de payer pour ces réparations et, le 9 juin, annonce la suspension indéfinie de son service entre Amery, non loin de Gillam, et Churchill. Les habitants du nord du Manitoba sont sous le choc. Couper leur seul accès terrestre au reste du Canada leur est impensable. À présent, la seule façon de se rendre à Churchill, c'est par avion. Sans train pour les ravitailler, ils devront faire face à une augmentation du coût de la vie déjà très élevé. Ils exigent le retour du service ferroviaire, cependant rien ne bouge.

– Hier, j'ai acheté mon billet d'avion, annonce Ludo en regardant les cinq wagons et les deux locomotives encore immobilisés dans la ville. Dans une semaine, je serai rentré chez moi.

Malgré le pincement au cœur que lui inspire cette nouvelle, Zoé cache bien son émoi.

– Il va falloir que j'accumule plus de sous si je veux quitter Churchill un jour.

– Je vais tout de même m’ennuyer de ce bled, puis de toi aussi.

Zoé rougit et évite le regard de Ludo. Elle détourne les yeux vers les rails.

« Moi aussi, je devrais peut-être retourner chez moi », songe-t-elle en dressant un bilan de son expérience. Elle a réussi à se tailler une petite place dans la vie de Churchill. Depuis son arrivée au Manitoba, elle a gagné de la confiance en soi et se sent plus forte. La preuve, elle se coupe de moins en moins. En rentrant à Ottawa, elle craint de replonger dans ses vieilles habitudes. Plutôt que de trancher la question de son départ, Zoé chasse ses doutes en pensant aux problèmes des autres.

– Maintenant, comment les gens d’ici vont-ils s’approvisionner en carburant ou même faire pour acheter une voiture ? s’inquiète-t-elle.

– Ils devront patienter comme les habitants de nombreux villages du Nunavut, et s’habituer à attendre les bateaux de ravitaillement, répond Ludo.

– C’est vrai que les gens d’ici sont débrouillards et résilients.

– Puis, on finit toujours par trouver une solution à nos problèmes.

– Même si elle n’est pas toujours celle qu’on souhaite, conclut Zoé en fixant les wagons abandonnés.

CHAPITRE 28

Émerveillement et horreur

Seul dans le silence nocturne, sur la rive déserte en bordure de la ville, Ludo attend patiemment la danse du feu. Il a vu les dômes de plexiglas conçus pour accueillir des individus ou des groupes venus observer le ciel, assis dans de confortables chaises inclinables bien au chaud. On lui a même dit qu'en attendant le grand spectacle naturel, les gens pouvaient se distraire dans ces bulles en regardant des vidéos ou des émissions de télévision par satellite. L'expérience l'a tenté, néanmoins il préfère admirer les merveilles du firmament à l'extérieur.

Il ne lui reste plus que six jours avant son départ et même s'il est plus rare de voir des aurores boréales au mois de juin, Ludo profite de ses derniers moments pour observer la voûte céleste. La soirée est idéale : un ciel dégagé, sans nuages, sans pollution lumineuse et sans lune.

Quand il était tout petit, son père lui a offert le livre *Les grands phénomènes célestes illustrés* qu'il conserve toujours dans sa bibliothèque. À l'époque, il s'est tout de suite lancé dans ces

pages pour découvrir le monde des astres, de la Voie lactée, des comètes, des éclipses. Or c'est la page 48 qui a ensorcelé l'enfant avec sa description imagée des aurores boréales et australes. Il s'est demandé lesquelles des deux étaient les plus belles. L'enfant a consulté cette page si souvent que la reliure du livre s'est effilochée. Depuis, la lumière créée par la collision de particules chargées avec le champ magnétique terrestre n'a cessé de l'intriguer.

Au fil des années, Ludo a compris que les pôles de la terre agissent comme des aimants sur ces particules. Ensuite, elles se heurtent aux atomes constituant la couche supérieure pour engendrer un jeu de lumière qui passe du vert pâle au vert foncé, au rose, puis au violet. Pour voir les plus belles aurores boréales ou australes, il faut se déplacer dans ces hautes latitudes. Ludo s'était juré qu'un jour il irait à leur rencontre. Il a tenu sa promesse et il n'est point déçu.

Devant l'immensité du ciel du Nord canadien, Ludo se sent comme un minuscule grain de sable sur une plage infinie. En soi, le grain de sable compte pour peu. Mais chacun contribue à former le monde, une parcelle microscopique à la fois. Immobile, le jeune homme sonde le firmament en attente du spectacle présenté depuis la nuit des temps et conclut que bien d'autres ont regardé ce même ciel bien avant lui.

Ludo s'attarde malgré le froid qui a réussi à s'infiltrer sous ses vêtements. « Un dernier regard, et j'y vais », se résigne-t-il. La chaleur de son grabat l'appelle. Il se lève et se dirige vers son logement. Soudain, une lumière traverse le ciel et Ludo se fige. Les danseuses se manifestent. Il

les aime bien ces aurores vertes qui se produisent dans les couches inférieures d'altitude, les plus visibles depuis le sol. Pendant une vingtaine de minutes, la faible lumière se déhanche timidement comme une débutante à un bal, avant de disparaître. S'il attend, les aurores boréales reviendront peut-être. La possibilité de voir des bleues et mauves, ces teintes insaisissables plus difficiles à déceler à l'œil nu, l'incite à veiller encore un peu.

Doucement, une lueur blanchâtre, presque fantomatique se développe et se métamorphose au vert qui se mêle aux reflets chatoyants de lueurs roses et jaunes. Des voiles rougeâtres heurtent le rideau qui ondule en se déplaçant. Ébloui, Ludo admire la fluidité du gracieux pas de quatre et se laisse bercer par l'histoire que lui raconte le ciel violacé avant de pâlir et de faire place à l'obscurité. Malgré le froid, il reste cloué sur place pendant de longs moments.

La voûte céleste lui a fait un cadeau, probablement son dernier. Ludo le portera avec lui pour le reste de sa vie.

* *

*

Un cauchemar éveille Zoé. Craignant de replonger dans ce rêve où le cadavre de Paulo est suspendu dans l'air sous un ciel menaçant, elle se lève et se rend à la cuisine sur la pointe des pieds. Le sofa vide ne la surprend guère. Ce n'est pas la première fois que Ludo s'aventure dans la nuit pour aller admirer les aurores boréales. Au moment où elle ouvre le réfrigérateur, un cri aigu

perce ses oreilles. Elle accourt à la fenêtre pour voir, de l'autre côté de la rue, un ours traîner une personne telle une poupée de chiffon. L'idée d'appeler la patrouille n'effleure même pas l'esprit de Zoé, car le seul espoir de secourir la victime, c'est d'intervenir immédiatement.

Que faire sans arme ? Christophe a pris son fusil au moment de partir rejoindre un ami à un camp. Avec son canif, elle égratignera à peine la peau de l'ours. Le temps presse. Une fois dehors, horrifiée, elle reconnaît son ami. Saisissant au passage le balai qui traîne au bout du porche, elle se rue à vive allure vers la bête et lui assène de toutes ses forces un grand coup près des yeux. Bien que surpris, l'ours ne ressent aucune douleur. Le puissant carnivore relâche sa proie et se retourne vers l'être qui a osé l'attaquer. Zoé échappe le manche qui s'est cassé et crie :

– Bouge, Ludo, bouge !

Le blessé rampe péniblement vers la maison pour se mettre à l'abri. L'ours bondit sur Zoé, lui frappe la jambe droite d'un coup de patte et lui taillade le ventre et la cuisse de ses griffes. La sauveteuse, devenue victime, sent le lobe de son oreille gauche se déchirer. Même si à peine trente secondes se sont écoulées, Zoé sent la fin. L'ours mordra à nouveau et chaque morsure l'entraînera inéluctablement vers la mort. Elle n'a pas la force de combattre un si formidable adversaire. La bête déchaînée prend l'adolescente par les épaules pour ensuite la laisser tomber. Sur le ventre et, instinctivement, elle place ses bras sur sa nuque pour se protéger des lacérations infligées à répétition.

Le vacarme a alerté les voisins qui sortent de leurs résidences et tentent d'apeurer l'ours qui s'acharne sur sa victime. Leurs cris n'ébranlent pas la bête qui fait la sourde oreille. Marie-Josée tire un pistolet de détresse. Le son assourdissant ne dissuade en rien l'ours. Une autre voisine fonce avec son pick-up vers l'animal, klaxonne et fait clignoter ses phares. Finalement, l'ours, satisfait d'avoir fait payer son agresseuse impertinente, prend la fuite.

La seule sensation qu'éprouve le corps meurtri de Zoé qui a perdu beaucoup de sang, c'est l'avancée du froid. Quand les paramédics la ramassent pour la placer sur la civière, elle gémit. Avant de sombrer dans un profond état d'inconscience, elle murmure une dernière parole que personne n'entend : « Je ne veux pas mourir. »

CHAPITRE 29

Dur réveil

Zoé ouvre à demi les yeux et rencontre ceux de son père qui la fixent avec bienveillance. Elle soupçonne qu'elle délire, mais tente de l'interpeller. Toutefois, aucun son ne sort de sa bouche. Malgré un effort surhumain, la lourdeur qui pèse sur elle la paralyse. La présence réelle ou imaginée de son père la rassure, car elle a la certitude qu'il ne la laissera pas mourir. Elle s'assoupit et se rendort.

L'ange gardien veille sur la jeune femme blessée qui, au cours des prochaines heures, respire de plus en plus aisément. Lorsqu'elle se réveille, sa tête flotte toujours dans le brouillard. Le reste de son corps meurtri crie de douleur, pourtant la patiente ne ressent rien. Les médicaments font bien leur travail.

Michel Delaronde prend doucement la main de sa fille qui esquisse un faible sourire.

– T'es vraiment là. Je ne rêve donc pas.

– Dès que j'ai su qu'on t'avait transportée d'urgence à Winnipeg, j'ai pris le premier vol, lui

explique-t-il. Tu es au Centre des sciences de la santé, et en bonnes mains.

En se rappelant la déchirure de son oreille, Zoé frissonne et porte la main au côté gauche de sa tête.

– Un chirurgien plastique a dû la recoudre, lui annonce son père d'un ton calme qui masque son inquiétude.

– Et mes autres blessures ? demande Zoé.

– Des côtes brisées, des lésions à l'épaule et à ta cuisse gauche. Tu devrais voir le nombre de points de suture et d'agrafes qui ont été nécessaires pour réparer ça !

Les yeux de Zoé s'assombrissent. Si elle est si mal en point, son ami doit...

– Et Ludo ?

– Il est vivant grâce à toi. Ne t'inquiète pas, il s'en sortira.

Michel Delaronde n'ose pas dire à sa fille que l'ours a arraché une partie du scalp de son ami qu'il a fallu rattacher avec trente agrafes. Ludo, mutilé par d'innombrables morsures, a perdu beaucoup de sang. Zoé l'a sauvé *in extremis*.

* *

*

Dès qu'ils reçoivent l'appel téléphonique leur annonçant l'hospitalisation de leur fils, les parents de Ludo s'envolent pour Winnipeg. Leur trajet transatlantique se fait sous un nuage morose et silencieux. Les deux refoulent leurs émotions et se retiennent d'exprimer tout haut leurs appréhensions les plus profondes. Pour se donner du courage, Émilie Charlier se répète : « Il

est vivant ! » Thierry Hutlet prie un Dieu auquel il ne croit plus pour lui demander d'épargner son fils. Lors de leur escale à l'aéroport de Toronto, Émilie téléphone à l'hôpital, mais les nouvelles ne sont guère rassurantes. Ludovic a bien réagi aux nombreuses interventions chirurgicales et son état est stable. Il demeure toutefois inconscient.

Parvenus enfin à Winnipeg, les parents de Ludo pénètrent dans la chambre austère et se précipitent auprès de la forme inerte de leurs fils. Sous l'éclairage blafard, le visage du jeune homme est d'une pâleur cadavérique. La digue qui retenait la détresse de Thierry éclate. Ses épaules tressautent en secousses violentes qui accompagnent de longs sanglots incontrôlables. Émilie éclate à son tour. Les larmes ruissèlent sur son visage grimaçant tandis qu'elle serre son mari dans ses bras pour se donner de la force.

Thierry et Émilie ne quittent plus la chambre de Ludo. Les heures passent au rythme irrégulier de la respiration de leur fils. Le couple ne dort plus, ne mange plus en attendant que le convalescent réagisse, qu'il sorte de sa torpeur.

Michel Delaronde leur offre du café noir fumant. Émilie en avale à petites gorgées tandis que les doigts potelés de Thierry tiennent la tasse, sans la porter à ses lèvres. Son dos voûté trahit la fatigue et le découragement. Michel comprend leur sentiment d'impuissance. Cependant, chez lui, l'espoir finit toujours par triompher. On ne peut pas se nourrir de colère, d'amertume et de regret. Michel cherche donc les mots pour convaincre Thierry et Émilie de prendre soin d'eux, car la survie n'est pas un acte égoïste, mais un impératif.

– Vous devez vous occuper de vous, énonce-t-il. Faites-le pour l’amour de votre fils. Quand il se réveillera, il aura encore plus besoin de vous que vous de lui.

Zoé entre dans la chambre de Ludo en claudiquant. Chaque pas lui est douloureux, mais pour voir son ami, elle endure son mal. Émilie reconnaît tout de suite la fille qu’elle a déjà vue en photo. Elle se lève d’un bond pour aller l’enserrer dans ses bras.

– Merci. Ton courage a sauvé notre fils.

– J’ai juste réagi. Dans le fond, ce n’est pas très héroïque.

Zoé s’approche du lit. Aujourd’hui, cinq jours après l’attaque fatidique, elle voit son ami convalescent pour la première fois. Sa gorge se noue au moment où ses yeux se posent sur le visage figé comme une statue sur l’oreiller. Elle se ressaisit, retient une larme. En voyant Zoé toucher tendrement l’avant-bras de Ludo, Thierry sort de son mutisme.

– Nous te serons éternellement reconnaissants. Si un jour on peut faire quelque chose pour toi, n’hésite pas à nous le demander.

Zoé se retourne vers les parents de Ludo.

– Il y a juste une chose. Demain, mon père et moi, nous repartons pour Ottawa. Je voudrais passer ma dernière nuit ici seule avec Ludovic.

Quitter le chevet de leur fils leur est difficile, mais les parents de Ludo finissent par acquiescer et, peu après, ils laissent les deux patients.

* *
*

Zoé, bien assise dans le fauteuil rigide, reste silencieuse pendant un bon moment. Même si son interlocuteur inconscient ne réagit pas, elle a le goût de lui parler, mais les mots lui viennent difficilement.

– C'est drôle de te voir tranquille comme ça, lâche-t-elle.

Aussitôt les mots prononcés, l'ambiance accablante dans la pièce se dissipe. Seule avec son ami, Zoé sent cet apaisement, que la présence de Ludo lui a toujours inspiré.

– Ce soir-là, tu as dû baisser ta garde. J'imagine l'ours qui s'avance vers toi, la tête vers le bas, les oreilles tirées vers l'arrière, sans te fixer. Quand il a décidé de t'agresser, tu n'avais pas de chance. Les ours polaires font rarement de fausses attaques. Ce temps de l'année, ils se font plutôt rares. T'étais juste au mauvais endroit au mauvais moment.

Après un bref silence, Zoé reprend la parole.

– Qu'est-ce qui se passe dans ta tête en ce moment ? Tu t'en veux de faire de la peine à tes parents ? Moi, je me sens comme ça chaque fois que je me coupe. Je sais que tu as vu mes lacérations même si tu n'as rien dit. Dans le train, puis à la piscine. J'ai vu ton regard, curieux, mais sans jugement.

Tout en parlant, Zoé a retiré un petit ciseau argenté de la bourse en lanières de daim que son père lui a offerte la veille. Les doigts de la jeune femme frôlent la minuscule lame aiguisée. Quand elle a découvert le ciseau dans sa nouvelle trousse de toilette, elle s'est dit qu'il ferait bien l'affaire. Depuis quelques jours, chaque mouvement lui est pénible, cause de vifs élancements, des spasmes

musculaires, des brûlures internes. Elle n'a pas besoin de s'infliger plus de douleur, cependant sa culpabilité lui est remontée à la gorge et serre ses tripes. Le ton de sa voix est résigné.

– Les lames, elles finissent toujours par me trouver.

La main de Zoé s'ouvre et se referme nerveusement sur les ciseaux. Pourquoi ne pas graver un « L » pour Ludovic sur sa peau ? Sentir les larmes de sang jaillir et s'écouler sur son épiderme libérerait son chagrin et ses peurs. Zoé hésite. L'idée de se couper en présence de son ami la gêne. Même s'il a les yeux fermés, elle aurait l'impression qu'il la regarde.

– La première fois que je me suis mutilée, se confie-t-elle, j'avais tellement honte. Je me suis demandé quelle sorte de malade ferait exprès pour se faire du mal. Quand j'ai senti ma douleur physique étouffer ma douleur intérieure, j'ai cru avoir trouvé ma sortie de secours. Mon père connaît la source de ma détresse. Il a toujours respecté ma volonté de n'en parler à personne puisque cette vérité m'appartient. Papa n'a jamais compris pourquoi j'avais choisi de me mutiler pour tromper ma souffrance. C'est tout ce que j'ai trouvé pour contrôler mon désarroi.

« Pour chasser mes idées noires, j'ai cherché d'autres moyens, comme la course à pied. J'ai tenté d'occuper tous les moments de ma journée. J'ai juste réussi à m'épuiser. J'ai voulu écrire mes pensées les plus profondes dans un journal intime, mais les pages sont restées vides. Peut-être si j'avais pu dessiner comme toi, je serais venue à bout de m'en sortir ? Un jour, je me suis vraiment fait du mal et j'ai accepté de voir une psychiatre.

J'aurais voulu me confier davantage à la docteure Hesbois, mais je ne savais pas comment dire tout haut ce que je n'osais même pas m'avouer tout bas.

« Parfois, je me rappelle malgré moi le jour des funérailles de mon grand-père. D'habitude, je veux l'oublier. Mon monde insouciant s'est écroulé ce jour-là quand ma grand-tante Irène m'a lancé en pleine face : "C'est la p'tite meurtrière!" »

Une larme coule sur la joue de Zoé tandis que sa voix devient chevrotante.

– Je n'ai pas tout de suite compris le sens de ces mots sinistres qui me hantent depuis. De retour à Ottawa, j'ai demandé des explications à mon père. Il a voulu me faire croire que ma grand-tante était sénile et qu'il fallait ignorer ses radotages. Pourtant, ses yeux fuyants racontaient une autre version de l'histoire. Papa, je le connais. Il y avait anguille sous roche et j'étais déterminée à apprendre la vérité. Si j'avais su comment elle allait être lourde à porter...

Zoé ferme les yeux. Elle plante violemment le ciseau dans l'accoudoir de sa chaise. Et pour la première fois de sa vie, elle prononce solennellement les mots imprononçables.

– J'ai tué mon petit frère.

La jeune femme sanglote tranquillement sans personne pour la consoler. Sa voix est devenue un murmure.

– Je ne pourrai jamais me pardonner. Quand papa a découvert le corps inerte de Paulo, il m'a dit qu'il était mort d'une déficience cardiaque. Et moi, je l'ai longtemps cru. À force de presser mon père pour qu'il me révèle pourquoi ma grand-tante m'accusait d'être meurtrière, il a enfin lâché

le morceau. Quand il m'a dévoilé la cause réelle du décès de Paulo, j'ai compris que c'était vrai, que j'étais responsable de sa mort. Il paraît que ma mère n'a jamais su que son fils était décédé avant elle.

Zoé se remémore tout haut ce jour tragique avec amertume.

– Depuis de longs mois, le cancer avait fait ses ravages et ma mère pouvait à peine soutenir son propre poids, tellement elle était affaiblie. Mon père qui s'occupait d'elle, de mon frère et de moi était au bout du rouleau, car personne ne s'occupait de lui. Paulo est tombé malade. Il s'est réveillé de son somme de l'après-midi en pleurnichant et en disant avoir un bobo au ventre. J'ai voulu l'apaiser, alors je suis allée chercher de l'aide. Au salon, mon père s'était endormi dans un fauteuil. Je ne voulais pas l'importuner. Je me suis dit que ma mère saurait me conseiller. J'ai secoué son corps immobile alité, mais c'était impossible de la sortir de sa torpeur. Sous l'effet de la morphine, elle dormait profondément. J'ai voulu laisser les adultes se reposer. J'étais assez grande pour m'occuper de Paulo à leur place. Il s'agissait d'imiter les gestes de ma mère. Je suis montée sur une chaise et j'ai pris un flacon posé sur la table de chevet. Je me suis dit que si ce remède était bon pour ma mère malade, il guérirait aussi mon frère. J'ai donc administré une bonne dose à Paulo. Je lui ai chanté une berceuse, la même que me chantait maman quand j'étais malade. Le petit s'est endormi. J'ignorais que ce puissant médicament allait l'achever. L'an dernier, quand j'ai compris ce que j'avais fait, j'étais inconsolable. Mon père avait beau me répéter que ce n'était pas

de ma faute. Que je n'étais qu'une enfant. Que j'avais juste voulu soulager la souffrance de mon frère. Rien à faire. Il y a peut-être des vérités qu'il vaut mieux ne pas connaître.

Zoé, épuisée de partager ses confidences, passe les dernières heures de la nuit à se remémorer les bons moments vécus avec Ludo. Elle lui avoue :

– Je ne te l'ai jamais dit, mais, grâce à toi, j'ai recommencé à m'aimer.

Au petit matin, Zoé se prépare à quitter le chevet de son ami. Elle prend sa main dans la sienne et se penche tout près de son visage serein.

– Tu verras, bientôt, toi aussi tu seras sur tes deux pieds. Je ne dis pas ça juste pour te remonter le moral. J'ai la conviction profonde qu'une lumière comme la tienne, elle ne s'éteint pas si facilement. Tiens bon, Ludovic.

Zoé l'embrasse sur la joue. À ce moment, elle croit sentir la main de Ludo serrer faiblement la sienne. Son imagination ? Elle n'en est pas certaine. Que le geste soit vrai ou non, elle choisit d'y croire.

CHAPITRE 30

Lécher ses plaies

Ses yeux hagards font le tour de la chambre. Rien n'a changé. Un faible sourire s'accroche sur le visage de Zoé. « Ça fait du bien de rentrer chez moi », reconnaît-elle.

Un colis de Churchill l'attend déjà sur son oreiller. Elle l'ouvre sans attendre. Christophe lui a expédié quatre objets qu'elle dépose soigneusement sur la commode : son canif blanc, *Thanadelthur : la voix de l'entente*, sa tablette et son téléphone. Une grande fatigue habite la jeune Delaronde. Son corps meurtri s'écrase dans son lit douillet.

Au réveil, elle pense tout de suite à Ludo, toujours hospitalisé, et reste collée toute la journée à son téléphone. Dès le premier message d'Émilie Charlier, Zoé attend déjà le prochain. Le lendemain, Ludo reprend enfin connaissance. Une semaine après, il a regagné assez de forces pour retourner à Namur où médecins et thérapeutes suivront sa convalescence. Dès qu'il s'est un peu remis de l'épuisant voyage et peut

texter, lui et Zoé décident d'échanger quotidiennement. Ça leur fait du bien à tous les deux.

Ludo lèche toujours ses blessures. Sa guérison progresse à petits pas. Il souffre toujours de raideurs, d'un manque d'appétit et de violents maux de tête. On l'a assuré qu'il se rétablira complètement, même si le chemin sera long.

* *
*

Zoé soupire. Ludo est en retard. En attendant l'apparition du visage de son ami à l'écran, elle manipule une enveloppe couleur lavande. Quand le facteur a livré cette lettre, elle était aux petits oiseaux. Il s'agissait de son premier courrier personnel depuis le décès de son grand-père, qui avait l'habitude de lui envoyer une carte d'anniversaire. Elle a tout de suite reconnu l'écriture serrée de Ludo. Après l'avoir longuement tripotée, elle a enfin décacheté l'enveloppe pour découvrir le feuillet qu'il abritait et les mots qui s'y bouscuaient.

Ma chère Zoé,

Ton rire franc éclate toujours dans mes oreilles. J'entends aussi ta voix. Celle qui m'a accompagné lors de ta dernière nuit à l'hôpital. Je ne pouvais pas ouvrir les yeux, mais mes oreilles ont entendu ta confession. Si j'avais pu lever les bras, je t'aurais enlacée pour te consoler, pour t'affirmer doucement que cette tragédie n'était pas de ta faute. Ce soir-là, tu as déclaré que tu ne pourrais jamais te pardonner. Pourtant, il le faut. C'est la seule façon de continuer. Tu le dois à ton père, à ton frère et surtout à toi-même.

En lisant la lettre de Ludo la première fois, elle s'est sentie à la fois honteuse et soulagée d'avoir partagé son secret. Combien de fois a-t-elle relu ce message depuis ? Les mots de son ami l'ont d'abord bouleversée, puis apaisée. Zoé, imprégnée d'une nouvelle lucidité, a compris alors que personne ne maîtrise complètement son destin.

Rencontrer Ludo lui a permis de voir une lueur au bout du tunnel ténébreux dans lequel elle s'était engouffrée. En mettant son orgueil de côté, elle se croit à présent capable de retrouver la lumière en avançant la tête haute, avec dignité, humilité et amour pour soi et pour les autres. Son séjour à Churchill a marqué le début de ce sentier qui, peu à peu, l'a menée hors de l'abîme. À présent, elle est résolue à suivre ce chemin, persuadée ainsi d'arriver à bon port.

Zoé replace l'enveloppe lavande dans un tiroir de sa commode. Il est minuit. Elle attend.

Chaque fois qu'apparaît le visage émacié de Ludo à l'écran, Zoé a un pincement au cœur. La maigreur de son ami et la grande cicatrice sur son crâne presque dénudé la consternent.

Comme s'il devinait la pensée de Zoé, Ludo passe la main sur sa tête.

– Ça pousse. Pas vite. Mais ça pousse.

Zoé éclate de rire. Un océan les sépare, mais elle sent son ami tout près.

– Et ton oreille ?

Zoé montre le côté gauche de sa tête.

– Elle t'entend très bien.

– Hier, je me suis traîné à la chocolaterie et j'ai réussi à travailler pendant une heure. Après, j'étais épuisé.

– C'est pas un peu vite! s'exclame Zoé. Ça fait juste cinq semaines depuis l'attaque.

– Ça me change les idées.

Il est tard lorsque Zoé se trouve à nouveau seule. N'ayant pas sommeil, elle veille, déterminée à enfin terminer la lecture du livre que lui a offert Ludo, voilà maintenant des mois.

L'hiver 1717 est particulièrement froid, rude et cruel. Le bateau de ravitaillement de la Compagnie de la Baie d'Hudson n'est pas arrivé et on manque de tout. Les habitants de York Factory en ont assez de chipoter les maigres perdrix blanches. Thanadelthur, qui a connu de grandes difficultés, croit qu'en cette saison froide et faste, personne ne peut se permettre de faire la fine bouche. « Au moins, se raisonne-t-elle, on est à l'abri et il y a encore de quoi se mettre sous la dent. »

La maladie rôde dans les logements enfermés, enfumés et surchauffés. L'air vicié et la proximité des gens dans des lieux exigus forment un cocktail pour la propagation des germes. Thanadelthur n'est pas la première victime. Comme d'autres, pendant de nombreuses semaines, son jeune corps vigoureux lutte contre la maladie qui la ronge. Un mois s'écoule et Thanadelthur va de mal en pis. Elle manque de force, se sent dépérir et passe de plus en plus de temps alitée. Elle ne se lève que lorsqu'elle reçoit la visite de William Stuart. En sa présence, elle s'efforce de s'asseoir et prendre le thé. Leur expérience commune de l'année précédente a lié ces deux êtres, pourtant si différents. Ils s'estiment réciproquement.

À son chevet, Stuart s'inquiète. Cela fait sept semaines que Thanadelthur est souffrante. Voir son amie fiévreuse clouée au lit lui déchire le cœur. Il craint qu'elle ne passe pas la nuit.

« Elle a tellement marqué son monde à un si jeune âge ! » s'émerveille Zoé. Selon Ludo, elle lui ressemblerait. Quels points communs a-t-il bien pu voir en elles ? Zoé se creuse les méninges. À l'image de Churchill, elles ont toutes deux surmonté des épreuves et réussi à sortir de la longue obscurité en devenant plus fortes, plus lumineuses. Est-ce cela qu'avait voulu dire Ludo ?

* *
*

Les muscles endoloris de Zoé la réveillent. Les lueurs du crépuscule éclairent timidement sa chambre. La jeune femme s'étire et grimace. La douleur qui s'élanche le long de son corps lui rappelle ses malheurs. Malgré tout, elle estime maintenant pouvoir mieux parcourir la voie qu'elle choisira avec ténacité et compassion. « Finalement, un peu comme l'a fait Thanadelthur », constate-t-elle.

Ce jour-là, Christophe et Zoé se parlent longuement au téléphone. Pour la jeune Delaronde, ce cousin est devenu un frère. Christophe profite des longues journées de clarté. Comme d'autres bénévoles, il prête main-forte au comité organisateur d'un événement cher au cœur des habitants de Churchill. À la mi-août, la ville célèbrera Thanadelthur.

– Génial! s'enthousiasme Zoé. Cette commémoration fera connaître cette femme d'exception et ses exploits ailleurs au Canada.

– J'en doute, réplique Christophe avec cynisme. Les gens du Sud s'intéressent rarement à ce qui se passe ici ou ailleurs dans le Nord.

Il y a un an, Zoé comptait parmi ces gens du Sud qui ignorent tout du Nord. À présent, elle en connaît un peu plus et se sent liée à Churchill. Ces célébrations, elle doit absolument y participer. Puisque Zoé n'a pas de sous, elle doit convaincre son père de financer son voyage. Deux jours plus tard, le moment propice se présente. La soirée est douce. Sur la terrasse, père et fille terminent un bon repas. Michel Delaronde met la dent dans son dessert préféré, un carré aux dattes préparé par sa fille. Zoé, encouragée par le sourire de satisfaction de son père, présente sa requête. Michel dépose sa fourchette. Silence.

– Juste une p'tite semaine, implore Zoé.

– La mi-août, c'est bientôt, s'oppose Michel. Tu te remets à peine de tes blessures.

Zoé insiste et expose à son père les raisons qui, elle l'espère, le persuaderont.

Lorsque sa fille tient à réaliser un projet, Michel sait que lui faire changer d'idée s'avère aussi difficile que d'arracher un os des crocs d'un chien enragé. Il hésite. Il reconnaît les énormes bienfaits que Zoé a retirés de son séjour à Churchill. Sa fille porte de plus en plus souvent des vêtements à manches courtes. Aucune nouvelle cicatrice n'est apparue sur ses bras.

Les observations de Michel sont justes. Au moment de quitter le chevet de son ami la mort dans l'âme, Zoé s'est fait une promesse. « Si Ludo

survit à l'attaque de l'ours polaire, j'arrêterai de me mutiler pendant un mois. » Depuis son retour à Ottawa, à plusieurs reprises, la jeune Delaronde a serré son canif dans sa main. Pas facile de résister à l'appel de la lame. Mais elle tient bon. Elle s'est même fixé un nouveau but : six mois sans se couper. Si elle y parvient, elle demandera à Ludo de lui dessiner un croquis pour ensuite le faire tatouer sur ses bras afin de cacher ses cicatrices.

Zoé se sent mieux dans sa peau. Michel le sait. Pourtant, il se fait toujours du mauvais sang pour elle. Il veut la protéger. Rassuré de l'avoir sous son toit, le père combat difficilement sa peur irrationnelle de perdre sa fille.

– S'il te plaît, je peux ?

CHAPITRE 31

Hommage à Thanadelthur

Par la fenêtre de son hublot, Zoé voit enfin se dessiner la ville. Déjà dans les airs, elle ne porte pas à terre. L'anticipation de vivre quelques jours au rythme des longues journées d'été du Nord fait battre son cœur de joie. « Je l'aime cette bourgade ! » songe-t-elle au moment de l'atterrissage.

Quand il voit sa cousine, Christophe se précipite à sa rencontre et empoigne aussitôt les lourds sacs de voyage qu'il range à l'arrière de la voiture.

– Pas mal de bagages, ça !

– Rassure-toi, je suis juste là pour deux semaines cette fois.

Christophe sourit de toutes ses dents.

– Marcus, mon nouveau locataire, est gentil, quoique c'est pas pareil.

Entre l'aéroport et la rue Radisson, les cousins échangent nouvelles et imbécilités. Voir Zoé en chair et en os rassure Christophe qui s'est fait du sang de cochon. « Elle est vraiment radieuse », se réjouit-il.

Pour Zoé, entrer chez son cousin, c'est comme revenir chez elle, comme si elle n'était jamais par-

tie, sauf qu'un autre occupe sa chambre. « C'est bien ainsi », se rassure-t-elle. Coucher sur le sofa comme l'a si souvent fait Ludo quand il vivait avec eux, la rapprochera de lui, croit-elle. En aidant Zoé à défaire ses bagages, Christophe découvre avec plaisir les trésors qu'ils contiennent : des concombres, des avocats et des fruits frais, de quoi se régaler pour une semaine. C'est le meilleur des cadeaux, d'autant plus que la nourriture fraîche se fait encore plus rare depuis que le train de marchandises ne roule plus.

Christophe lui présente Marcus. Ce dernier regagne sa chambre tôt pour laisser les cousins poursuivre leur tête-à-tête jusqu'à tard dans la nuit. Juste avant de se coucher, Christophe remet à Zoé une épaisse enveloppe brune.

– J'ai trouvé ça sous le sofa cette semaine. J'ai pensé que tu voudrais y jeter un coup d'oeil avant que je la poste à Ludo. Il est d'accord.

Zoé s'installe et retire le contenu de l'enveloppe. Délicatement, elle effleure le carnet de dessins de Ludo de la main avant de l'ouvrir pour, ensuite, feuilleter tranquillement les pages remplies d'esquisses et de mots. Lorsqu'elle tombe sur un croquis d'elle endormie dans le train, elle s'attarde sur le détail : ses cheveux qui retombent sur ses pommettes élevées et son bras cicatrisé. Ce voyage qui s'est passé voilà à peine un an lui semble bien plus distant. Zoé continue de tourner les pages. Les dessins d'aurores boréales sont spectaculaires. Elle reconnaît Blanc-Bec, la langue pendante, et admire l'image fidèle d'un ours polaire à peine camouflé par les roches arrondies saupoudrées de neige. Au fil des pages, elle se rend compte que Ludo a dessiné une

jeune femme fragile au regard trouble à maintes reprises. Se découvrir à travers les yeux de son ami artiste la déstabilise. Vers la fin du carnet, une représentation de son visage, différente des autres, la surprend. Les traits sont plus prononcés, la posture confiante défie la vie. Cependant, un élément lui échappe. En repassant rapidement les premiers dessins, elle met le doigt dessus. Dans ce dernier croquis, Ludo l'a dessinée avec un sourire.

* *
*

Depuis son retour au bord de la baie d'Hudson, Zoé profite de chaque moment. En s'installant dans le zodiac parmi un groupe de touristes, elle a hâte d'enfin faire connaissance avec la sentinelle solitaire qu'elle a si souvent admirée de loin. Deux employés de Parcs Canada accueillent le groupe dès qu'il parvient de l'autre côté de la rivière : une guide et un garde d'ours polaire portant un fusil et faisant le guet pour éviter une rencontre imprévisible entre humains et ours. Les visiteurs se déplacent en file sur une promenade de bois jusqu'à l'entrée principale du fort qui jadis était protégée par un ravelin.

Traverser l'ouverture percée dans le mur extérieur épais, mesurant 6 mètres et demi de hauteur et 11 mètres d'épaisseur, ensuite franchir le rempart en terre et le mur intérieur, c'est accéder à un autre monde. Même si revivre la vie des gens du passé demeure une impossibilité, fouler le même sol qu'eux et voir les vestiges d'une autre époque stimule l'imagination de Zoé. Dans

sa tête, elle visualise le lieu grouillant d'activité, les hommes souffrant du froid extrême, de la fumée, des insectes. Elle frissonne en se posant une question. La vie aurait-elle été plus facile chez les Homeguards, ces familles de Dénés et de Cris qui vivaient à proximité du fort et qui, tout au long de la période du commerce des fourrures, approvisionnaient le poste en viande et poisson, en raquettes et vêtements confectionnés par eux ?

Du haut du parapet, la visiteuse admire la vue imprenable de la baie d'Hudson. L'immensité du ciel, les éclats chatoyants de lumière qui se réfléchissent sur le bleu profond de l'eau du large lui coupent le souffle. « Ludo aurait aimé ça ici », se désole-t-elle en regrettant de ne pouvoir partager ce moment avec lui.

La tournée du fort terminée, les touristes s'entassent de nouveau dans le zodiac. L'embarcation s'éloigne de la berge, prend de la vitesse et sautille sur les vagues. Tous les yeux se tournent vers le milieu marin pour repérer les baleines, un jeu d'enfant, car la côte de la baie d'Hudson au nord du Manitoba abrite la plus grande population mondiale de bélugas. L'été, elles sont trois mille baleines à se rassembler dans les eaux plus chaudes de l'estuaire de la rivière Churchill pour se nourrir et mettre au monde leurs petits. À les voir en si grand nombre, on ne soupçonnerait pas que le réchauffement climatique, la surexploitation et la pollution chimique et sonore menacent leur bien-être.

Le spectacle des dos blancs des bélugas adultes qui crèvent la surface pour respirer et replonger dans l'eau impressionne. Les nouveaux bruns ou gris foncé imitent les mouvements

vifs et gracieux de leurs parents. Curieuses, les baleines aux longs cous souples approchent leurs fronts bombés du zodiac et offrent leurs plus beaux sourires à leur public venu les applaudir. Les sifflements aigus mêlés aux grognements bas et aux tintements émis par les bélugas ressemblent à des appels qui invitent à plonger dans l'eau pour nager à leurs côtés.

L'arrivée imminente de la marée basse signale l'heure du retour à la terre ferme. Le zodiac file à vive allure afin d'amarrer avant le retrait des eaux. Le vent ébouriffe la crinière de Zoé. L'embarcation fend les vagues qui aspergent de milliers de gouttelettes le visage de la jeune femme éclatante de vitalité.

* *
*

Le lendemain, la population entière se rassemble au carré Hudson pour les festivités dans le but de rendre ce vendredi 11 août 2017 mémorable. Dans la foule, les sons d'une langue inconnue flottent jusqu'aux oreilles de Zoé. Des voix joyeuses émanent d'un groupe de jeunes Dénés venus de la Saskatchewan pour souligner l'événement. Ce n'est pas tous les jours que les représentants du gouvernement du Canada honorent une héroïne autochtone. La commémoration rappelle également les longues racines de Churchill, soit le plus vieux lieu habité par des gens d'origine européenne de façon continue dans l'Ouest canadien.

Zoé se faufile au premier rang pour attendre le dévoilement d'une plaque soulignant l'importance historique nationale de Thanadelthur.

Les discours des dignitaires s'enchaînent.

– Grâce aux écrits de James Knight, nous savons que la fièvre a emporté Thanadelthur le 5 février 1717. Cet homme à la tête froide ne tarissait pas d'éloges pour cette femme qui a changé le cours de l'histoire du Grand Nord canadien. Il la décrit ainsi : « C'était une personne douée d'une grande âme, d'un grand courage et de la plus ferme détermination que j'ai rencontrée de ma vie... je suis certain que sa mort constitue une terrible perte pour la Compagnie. [...] C'est certainement la plus belle journée que nous ayons eue cet hiver, mais aussi la plus triste en raison de son décès. » Pour conclure, les talents de négociatrice de cette héroïne du subarctique ont contribué à l'établissement du fort Churchill en 1717 et du fort Prince-de-Galles quatorze ans plus tard, ouvrant ainsi la voie à l'expansion de la Compagnie de la Baie d'Hudson vers le nord.

Les applaudissements fusent de toutes parts. Zoé admire la dignité du porte-parole des Dénés qui, à son tour, offre un vibrant témoignage sur cette jeune femme qui a su tisser des liens ancestraux entre leur communauté et celle de la région de Churchill.

Les festivités de la journée terminée, les cousins Delaronde retournent chez eux où Christophe prépare un gâteau.

– C'est pour célébrer ton dernier jour ici, explique-t-il.

– Tu as donc si hâte que ça de me voir partir ? s'indigne faussement Zoé.

– Il faut partir pour mieux revenir, lui répond Christophe en lui lançant un clin d'œil.

Le franc rire de Zoé qui résonne dans la cuisine amplifie le bonheur de Christophe.

– Tu verras, tu seras incapable de résister à mon gâteau au citron. Surtout qu’il reste un peu de la crème que tu as eu la gentillesse d’apporter dans tes bagages.

– Ah ! Ça change tout, claironne joyeusement Zoé.

– Et, comme le prétend Ludo, tous les prétextes sont bons pour faire la fête.

– En parlant de lui, il m’invite à aller le voir à Namur. On devrait y aller ensemble.

– Ouais ! En attendant, il faudra te contenter du colis qu’il t’a envoyé pour que tu penses à lui pendant ton séjour ici.

Zoé rougit de plaisir. Elle manipule délicatement le paquet que lui remet Christophe.

– Si ça ne t’ennuie pas, je voudrais aller le déballer sur la berge.

– Tu seras prudente...

– Ne crains rien, je n’aurai pas la tête dans les étoiles.

Une dizaine de minutes plus tard, Zoé s’installe sur un rocher lisse. Tout en restant vigilante, elle défait les bouts de l’emballage du colis à l’aide de son canif pour découvrir deux boîtes, chacune accompagnée d’un message.

Sur un carton, Zoé lit : « Ma première cuvée. » À l’intérieur de la boîte décorée d’un élégant dessin stylisé d’une aurore boréale, elle découvre les nouvelles créations de son ami : de fins chocolats en forme d’ours polaires qui se tiennent épaule contre épaule. Ludo lui a expliqué qu’à la Maison Charlier, l’empaquetage se fait à la main. Zoé imagine les gestes délicats de son ami au moment de

placer posément chaque morceau dans la boîte, en s'assurant de ne laisser aucun espace vide et de n'utiliser aucun emballage superflu.

Le deuxième paquet, plus grand, mesure 30 centimètres carrés et comprend une autre note personnelle : « Juste pour toi. Expérience unique pour amie unique. » Cette boîte abrite un chocolat en forme d'ours polaire levé sur ses deux pattes. Un ours curieux ? Ou en posture d'attaque ? L'interprétation reste ouverte.

« Ce qui fait plaisir aux yeux fait aussi plaisir à la bouche ! » Zoé entend la voix de Ludo énoncer ce principe avec conviction. Si c'est vrai, cet ours en chocolat promet d'être sublime au goût. Les papilles de Zoé salivent, mais elle hésite. Comment se résigner à détruire cette magnifique sculpture comestible ? L'instant d'après, elle se raisonne : il s'agit de sa seule et unique occasion de mordre un ours. Ses dents croquent. La patte gauche de l'animal lui fond dans la bouche, où explose une saveur de canneberges. Un pur délice ! Zoé attaque de nouveau et finit par engloutir chaque partie du corps de l'animal. La gourmande a fait honneur à la création de Ludo.

Elle lorgne les autres ours dans la première boîte et décide de rentrer partager cette partie du butin avec son cousin. Avant, elle pose un dernier regard sur le large. Sur le sol à ses pieds, un scintillement attire son œil. Elle s'empresse d'empoigner le canif oublié sur la roche. Par automatisme, sa main se referme sur le couteau ouvert. La douleur la fait sursauter. L'outil coupant percute le sol. Aussitôt, Zoé le ramasse et replie la lame tranchante pour ensuite déposer le canif sur la surface d'une roche millénaire

arrondie, polie par le mouvement inlassable de l'eau.

Son estime de soi retrouvée et l'amitié de ce Belge rencontré sur un train en route pour Churchill ont remplacé cet ami pernicieux. Dorénavant, elle ne vivra plus dans l'obscur éclat de la lame, mais dans la luminosité resplendissante de la vie.

À propos de l'auteure



Comme certains de ses personnages, la curiosité de Micheline Marchand l'amène à découvrir la richesse des histoires chuchotées par les paysages qui l'entourent et les gens qu'elle rencontre.

Dès le moment où elle a posé les pieds à Churchill, au Manitoba, au bord de la baie d'Hudson, l'auteure a tout de suite su qu'un jour elle allait écrire une histoire avec cette ville nordique comme toile de fond. Quelques années plus tard, lorsqu'elle a voulu écrire un roman au sujet de Zoé, une fille qui doit faire face à ses démons et réapprendre à s'aimer, ce lieu vibrant et isolé s'est imposé comme le foyer de son intrigue.

Perdue au bord de la baie d'Hudson est le quatrième roman pour jeunes de Micheline Marchand. *Mauvaise mine* a remporté le Prix du livre d'enfant Trillium en 2015. Elle a aussi

publié un recueil de nouvelles littéraires, des récits et des ouvrages historiques.

Née à Lafontaine en Ontario, elle habite toujours dans sa région natale de la Huronie, près des rives de la baie Georgienne. Quand elle n'explore pas d'autres communautés canadiennes, elle aime bien patauger dans l'eau et dans l'histoire de ses ancêtres métis et franco-ontariens.

Table des matières

CHAPITRE 1 - La fuite.....	9
CHAPITRE 2 - Une nuit de découvertes.....	14
CHAPITRE 3 - En route pour Churchill.....	26
CHAPITRE 4 - Une héroïne improbable	37
CHAPITRE 5 - L'arrivée non annoncée.....	43
CHAPITRE 6 - Un ami redoutable.....	49
CHAPITRE 7 - Souvenirs douloureux.....	54
CHAPITRE 8 - L'ours polaire effraie et amuse	62
CHAPITRE 9 - La sentinelle solitaire.....	69
CHAPITRE 10 - Lecture nocturne	73
CHAPITRE 11 - Histoires de chiens	80
CHAPITRE 12 - Ce qui nourrit le corps	86
CHAPITRE 13 - La caverne d'Ali Baba.....	95
CHAPITRE 14 - Différents lieux, différentes mœurs.....	105
CHAPITRE 15 - La saison des ours bat son plein ...	113
CHAPITRE 16 - La Journée Louis Riel	122
CHAPITRE 17 - Le guet	129
CHAPITRE 18 - La fin de la saison des ours	136
CHAPITRE 19 - L'incendie ravageur	141

BÉLANGER, Pierre-Luc

- 24 heures de liberté*, 2013.
- Ski, Blanche et avalanche*, 2015.
- Disparue chez les Mayas*, 2017.
- L'Odyssée des neiges*, 2018.

CANCIANI, Katia

- 178 secondes*, 2015.

DUBOIS, Gilles

- Nanuktalva*, 2016.

FORAND, Claude

- Ainsi parle le Saigneur*, 2007.
- On fait quoi avec le cadavre?* (nouvelles), 2009.
- Un moine trop bavard*, 2011.
- Le député décapité*, 2014.
- Cadavres à la sauce chinoise*, 2016.
- Le pire vampire*, 2019.

LAFRAMBOISE, Michèle

- Le projet Ithurriel*, 2012.

LAROCQUE, Jean-Claude et Denis SAUVÉ

- Étienne Brûlé. Le fils de Champlain* (Tome 1), 2010.
- Étienne Brûlé. Le fils des Hurons* (Tome 2), 2010.
- Étienne Brûlé. Le fils sacrifié* (Tome 3), 2011.
- John et le Règlement 17*, 2014.

MALLET-PARENT, Jocelyne

- Le silence de la Restigouche*, 2014.

MARCHAND, Micheline

- Perdue au bord de la baie d'Hudson*, 2020.

MARCHILDON, Daniel

- La première guerre de Toronto*, 2010.
- Otages de la nature*, 2018.

MATTEAU, Michèle

Entre ici et là-bas, 2019.

MUIR, Mathieu

L'ère de l'Expansion, 2019.

OLSEN, Karen

Élise et Beethoven, 2014.

La rançon d'Atahualpa, 2018.

PÉRIÈS, Didier

Mystères à Natagamau. Opération Clandestino, 2013.

Mystères à Natagamau. Le secret du borgne, 2016.

Mystères à Natagamau. Sur la voie du sang, 2019.

RENAUD, Jean-Baptiste

Les orphelins. Rémi et Luc-John (Tome 1), 2014.

Les orphelins. Rémi à la guerre (Tome 2), 2015.

ROYER, Louise

iPod et minijupe au 18^e siècle, 2011.

Culotte et redingote au 21^e siècle, 2012.

Bastille et dynamite, 2015.


Téléportation et tours jumelles, 2018.

VIENS, Mylène

Pourquoi pas ?, 2018.

Couverture : © wkellar © Di Studio (Shutterstock® images)
Photographie de l'auteur : Mike Guilbault
Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Frédélin Leroux

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Gauvin
Gatineau (Québec) Canada

 Zoé, une adolescente, à la fois métisse et franco-ontarienne, est mal dans sa peau. Pour affronter ses démons et vaincre la culpabilité qui la tenaille, elle s'enfuit et se réfugie chez son cousin, Christophe, à Churchill au nord du Manitoba. Dans cet environnement glacial aux paysages envoûtants et à la nature sauvage peuplée d'ours polaires, elle va à la découverte d'elle-même. Accompagnée de son ami Ludo, un jeune Belge qui séjourne lui aussi là-bas, elle s'imprénera de la riche histoire de Churchill et de celle de Thanadelthur, cette jeune héroïne du 18^e siècle qui a risqué sa vie pour négocier la paix entre Dénés et Cris.

Micheline Marchand aborde ici, avec finesse, le sujet délicat de l'automutilation dans une histoire touchante où l'amitié, la résilience et la solidarité des habitants du Nord canadien mènent une jeune fille à l'acceptation d'elle-même.

14 / 18

DAVID